

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le MONDE, se
MARIENT,

Leurs devoirs dans cet ETAT, &
envers leurs ENFANS.

Pour servir de suite au MAGASIN des
ADOLESCENTES.

PAR

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.

A LONDRES,

Chez J. NOURSE, Libraire du ROI,
vis-à-vis Catherine-Streer, dans le Strand.

MDCCLXIV.

INSTRUCTIONS

POUR LES

JEUNES DAMES

Qui entrent dans le Monde

MARIÉES

Leurs devoirs dans cet ÉTAT

envers leurs VERTUS

Pour servir de suite au MARIAGE des

ADOLESCENTES

PAR

M. LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.

A LONDRES

Chez J. Nourse, Libraire du Roi,

vis-à-vis Catherine Street, dans le Strand.

MDCCLXIV.



SUITE DU
MAGASIN
DES
ADOLESCENTES.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Madem. BONNE.

MISS Belotte, Mesdames, va com-
mencer la leçon.

Miss BELOTTE.

Joseph & Marie qui demeuroient à
Nasareth après qu'ils furent revenus
d'Egypte, alloient tous les ans à Jérusalem
à la fête de pacques, & lorsque Jésus fût
Tom. II. A
 âgé

âgé de douze ans, il resta dans cette ville après la fête sans que son père & sa mère s'en apperçussent, & pensant qu'il seroit avec quelqu'un de leur compagnie, il l'y cherchèrent; mais ne l'y ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem où ils le trouvèrent trois jours après dans le temple assis au milieu des docteurs, les écoutant & les interrogeant; & tous ceux qui l'écoutoient, étoient ravis en admiration de sa sagesse & de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent remplis d'étonnement, & sa mère lui dit: mon fils, pourquoi avés-vous agi ainsi avec nous? voilà votre père & moi qui vous cherchions étant tout affligés. Il leur répondit: pourquoi est-ce que vous me cherchiez? Ne saviés-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon père? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit. Il s'en alla ensuite avec eux, & il vint à Nazareth, & il leur étoit soumis. Or sa mère conservoit dans son cœur toutes ces choses; & Jésus croissoit en sagesse, en âge, & en grace, devant Dieu & devant les hommes.

Madem.

Madem. BONNE.

Cet Evangile, Mesdames, contient une utile leçon pour les jeunes personnes. Vous comprénés bien que Jésus n'avoit pas besoin d'être instruit par les docteurs de la loi ; pourquoi donc les interroge-t-il ? Pour vous apprendre par son exemple à rechercher la compagnie des personnes graves, & à ne rien oublier pour vous instruire en leur faisant des questions sur les choses qui peuvent vous servir à régler vos mœurs & à orner votre esprit. Faisons encore une autre réflexion sur ce que nous venons d'entendre. L'Evangile nous apprend que Jésus avoit douze ans lorsqu'il s'arrêta dans le temple avec les docteurs ; nous ne savons plus rien de ses actions jusqu'à l'âge de trente ans où il commença à enseigner, sinon qu'il étoit soumis à *Marie* & à *Joséph*. Quel exemple pour vous, mes enfans ! Quel est celui qui obéit ? C'est le créateur du ciel & de la terre ; celui devant lequel les puissances, les trônes, les dominations, & tous les autres esprits bienheureux tremblent & s'anéantissent. A qui obéit-il ? à *Marie* qui étoit à la vérité la plus pure des créatures ; mais qui n'étoit pourtant que sa créature.

Comme homme il est son fils, & comme tel il lui rend l'obéissance & l'honneur que les enfans doivent à leurs parens parce-qu'ils leur tiennent la place de Dieu. Non seulement il obéit à *Marie*, mais encore à *Joséph* qui n'étoit que son nourricier, son gardien, pour vous apprendre que non seulement le quatrième commandement de Dieu vous soumet à vos pères & à vos mères, mais encore à ceux qui ont soin de votre enfance. Oseriez-vous après un tel exemple, être rebelles à vos parens, à vos maîtres, & même à celles qui ont soin de vous & que vous appellés très-mal à propos vos servantes ? Je ne le puis croire ; vous voudrés sans doute imiter votre sauveur, afin qu'on puisse dire de vous : elles croissent en âge, en sagesse, & en grace, devant Dieu & devant les hommes. N'oubliai-je rien, Lady *Sensée* ?

Lady SENSE'E.

Il me semble, ma Bonne, que nous devons aussi faire attention à une autre chose. J'ai remarqué que l'Evangeliste a répété en deux différens endroits, que *Marie* conservoit dans son cœur tout ce qu'elle voyoit & entendoit par rapport à son divin fils ;

fil ; n'est-ce pas pour nous avertir de rentrer souvent en nous-mêmes pour conserver dans notre cœur les choses qui regardent la piété ?

Madem. BONNE.

C'est une fort bonne réflexion, ma chère ; mais cela n'est guère possible à celles qui se livrent à la dissipation & aux plaisirs. Je reviens toujours à cet article, Mesdames : il est bien important ; mais je n'en dirai que ce mot crainte de vous ennuyer. Nous continuerons notre histoire Romaine, après que j'aurai fini celle de la Comtesse de Monneville.

Je vous ai dit que cette Dame ménageoit à son époux une somme considérable pour faire dans sa garnison la dépense qui convenoit à son rang. Le Comte chargé de cette somme, passa par Paris dans le tems des billets de banque ; il risqua son argent, & le fit avec tant de bonheur qu'il gagna en huit jours quinze milles pièces. Il écrivit alors à sa femme de le venir trouver avec ses enfans, vendit son bien de campagne, s'établit à Paris où son bonheur continuant, il fit une fortune immense. La Comtesse se prêta avec ré-

pugnance au nouveau genre de vie auquel l'obéissance qu'elle devoit à son mari, la força de s'assujettir. Equipage brillant, habits magnifiques, table somptueuse, compagnies frivoles, tout cela la trouva d'abord indifférente ; mais qu'il est difficile de lutter long-tems contre les plaisirs ! Insensiblement, elle y prit gout, & au bout de six mois, elle fût entièrement livrée à la dissipation. Heureusement, l'illusion ne fût pas de durée ; sa fortune disparût comme un beau songe, & les billets étant tombés tout à coup, le Comte de Monneville se vit forcé à vendre à très-bon marché ce qu'il avoit acheté fort cher, & des débris de sa fortune après avoir payé ses dettes, il ne lui resta que huit cens louis ; il ne pût survivre à son malheur : une longue maladie dans laquelle il dépensa la moitié du bien qui lui restoit, le mît au tombeau, & la Comtesse se trouva avec une très-modique somme chargée d'élever ses deux enfans. La fidèle *Nicole* qui voyoit son désespoir, osa lui représenter que la vie champêtre lui offroit la même ressource qu'autrefois, & se flattoit de la voir entrer dans ses vûes ; mais les choses avoient bien changé : le luxe avoit amolli l'ame de la Comtesse qui ne pouvoit
penser

penser sans horreur à reprendre ses premières occupations ; elle sollicita une pension à la cour, & esperoit de voir tous ses amis s'intéresser à la lui faire obtenir. Pauvre abusée ! Elle ignoroit que les amis de plaisir disparoissent avec l'abondance. Son ame étoit fière : les rébus qu'elle esfuya, rappellèrent sa raison ; elle se dit à elle-même que la vie la plus obscure où elle ne tiendrait que d'elle le nécessaire le plus borné, seroit préférable à une aisance qu'il faudroit acheter ou conserver au prix de milles bassesses envers ses protecteurs. Elle annonça ses sentimens à *Nicole*, & par son conseil acheta à Vincennes la maison dont nous avons parlé. Là sa fille partageoit avec *Nicole* les soins domestiques : son fils cultivoit un parterre dont il tiroit un profit considérable, & *Nicole* apportoit leurs denrées à Paris où *Marianne* n'étoit pas rentrée depuis le changement de sa fortune, lorsqu'une maladie de *Nicole* la força de venir chés la Marquise, comme vous l'avez vû dans l'histoire précédente ; événement qui d'abord altéra la tranquillité de toute cette famille, & dont la providence se servit pour récompenser la vertu de la mère & des enfans.

Lady SPIRITUELLE.

Je trouve cette Comtesse une vraie héroïne puisqu'il n'y a rien selon moi de plus difficile que de vivre ainsi enterrée, ignorée, & comme séparée du reste du monde.

Miss CHAMPETRE.

Et moi, Madame, je la plains lorsqu'elle quitte cette charmante petite maison pour venir habiter le grand monde; car apparemment elle cessa d'être jardinière en devenant la mère du Marquis. Que pouvoit-il lui donner capable de la dédommager de ce qu'elle quittoit? Une maison simple, une belle vûe, de jolis jardins, le tems nécessaire pour s'appliquer à cultiver les arts; oh la délicieuse vie!

Miss BELOTTE.

Ajoutés qu'elle réunissoit dans ce petit coin du monde, ce qu'on a tant de peine à trouver ailleurs; une amie sincère, & des enfans dociles auxquels elle pouvoit donner tout son tems.

Miss

Miss SOPHIE.

J'ai donc eu des distractions en écoutant cette histoire ; je ne me souviens pas que ma Bonne nous ait parlé d'une amie de la Comtesse.

Miss BELOTTE.

Vous avez donc oublié ce que ma Bonne nous a dit de la fidèle *Nicole* ?

Miss SOPHIE.

Pour cela, je ne l'aurois jamais deviné ; révélez-vous, ma chère, d'appeller une commune servante l'amie de la Comtesse ?

Miss BELOTTE.

Non, je vous assure ; c'est en étant très-éveillée que je demande à Dieu comme une grande grace de trouver une amie de ce caractère ; fût-elle dans une condition encore plus basse, je l'aimerois comme ma sœur, & la respecterois comme une Princesse.

Madem. BONNE.

Vous auriés raison, ma chère ; c'est à cette pauvre servante que la Comtesse dût les vertus & la bonne conduite que nous avons admirés en elle. *Lady Louise*, n'a-t-elle point quelques réflexions dont elle veuille nous faire part ? Elle me paroît toute rêveuse.

Lady LOUISE.

Ce n'est pas sans raison, ma Bonne ; j'ai été frappée d'un endroit de cette histoire qui me rend triste : je vous l'ai toujours avoué de bonne foi, ma Bonne, j'aime le monde & les plaisirs honnêtes ; cependant, je vois avec frayeur, qu'une année de commerce avec ce monde pensa coûter à la Comtesse toutes les vertus qu'elle avoit acquise par une habitude de plusieurs années. Que seroit-elle devenue sans la respectable *Nicole* ? En aurai-je toujours une sous ma main pour me dicter mes devoirs ? Je vois donc devant moi une perspective qui n'est pas fort amusante. Ou un renoncement aux plaisirs, ou le danger d'oublier ses devoirs.

Miss

des ADOLESCENTES. II

Miss BELOTTE.

J'ai long-tems pensé comme vous, Madame ; mais j'ai trouvé un accommodement à tout cela. Je suis déterminée lorsque je serai mariée de renoncer au monde, & de conserver mes plaisirs ; j'en conçois un si grand à élever mes enfans, qu'il me tiendra lieu de tous les autres

Lady CHARLOTTE.

C'est un plaisir que je me promets aussi ; je veux faire comme Maman, & avoir mes enfans avec moi toute la matinée.

Miss BELOTTE.

Et moi toute la journée, ma chère. Faites-moi la grace de m'écouter. Je défie qu'on puisse trouver dans la ville de Londres une meilleure mère que la mienne : elle passe la moitié de sa vie avec nous, & l'employe à nous instruire ; cependant, je reconnois que dans le peu de tems que je ne suis pas sous ses yeux, ou plutôt que je n'étois pas sous ses yeux lorsque j'étois plus jeune, je perdois tout le fruit de ses peines à mon égard. Aban-

donnée dans ces instans aux soins d'une servante qui n'avoit aucune autorité sur moi, & qui ne méritoit pas d'en avoir, mes passions contenues le reste du jour, se donnoient l'effor. Notre chambre étoit une vraye tour de Babel où tout étoit dans la confusion : on se querelloit, on passoit en révûe toutes ses connoissances pour les critiquer, & en dire du mal, on avançoit les propos les plus puériles, les maximes les plus fausses ; on bleffoit la décence, la charité, sans que le stupide animal qui devoit veiller sur nous, s'en apperçût ou s'en mît en peine ; elle aimoit mieux bavarder avec quelques autres servantes, & nous laissoit la bride sur le col : je trouvois cela charmant ; mais je mettrai bon ordre à ce que mes enfans n'aient pas les mêmes facilités, & je ne sortirai que quand ils seront au lit bien endormis.

Madem. B O N N E :

Vous riez, Mesdames, du feu avec lequel *Miss Belotte* vient de s'expliquer ? Savés-vous bien qu'il n'y a pas un mot à ôter de tout ce qu'elle vient de dire ? Savés-vous bien que je le regarde comme un devoir sacré ? Grondés en tant que vous voudrés ;

MOC-

moqués-vous d'elle & de moi si cela vous amuse : il n'en sera pas moins vrai que la plus grande partie des enfans Anglois sont gâtés faute d'avoir eu des mères qui pensent comme elle.

Lady LOUISE.

Est-ce là votre dernier mot, ma Bonne ? Dites-nous en conscience si vous n'en pouvez rien rabattre ? car en ce cas, je suis sûre que toutes ces Dames vont faire vœu de ne se pas marier. La condition que vous nous imposés, est non seulement très-pénible, mais encore impossible.

Madem. BONNE.

Traîtons ce sujet à la *Socrate*, Mesdames, discutons les raisons pour & contre, & nous nous rendrons au parti qui nous paroîtra le plus juste ; répondés-moi, *Lady Louise*.

Si le Roi vous prioit, vous commandoit même de vous charger de l'éducation de ses enfans, & vous en laissoit absolument la maîtresse ; pourriés-vous vous résoudre à les abandonner plusieurs heures aux soins d'une servante, telle qu'elles le sont pour
la

la plus grande partie ? Le désir de répondre à l'entière confiance de votre maître, de former un bon Roi ou de bonnes Souveraines dans vos élèves, l'espoir d'avancer par-là votre fortune & celle de votre maison, la crainte qu'il n'arrivât dans votre absence quelque malheur à vos élèves ; tous ces motifs réunis, n'auroient-ils pas la force de vous faire renoncer à tout pour accompagner ces enfans comme leur ombre ?

Lady L O U I S E.

Cela me coûteroit beaucoup ; mais je crois pourtant que le devoir, l'amour de ma famille, celui de ma gloire, m'engageroient à tout sacrifier pour remplir mon emploi.

Madem. B O N N E.

Et si une mort ignominieuse, la ruine de vos enfans & de toute votre famille, enfin, les plus grands malheurs dans une longue vieillesse, devoient être le châtiement des plus petites fautes que vous feriez dans cet emploi ; auriez-vous seulement la pensée de vous en distraire un moment ?

Lady

Lady LOUISE.

Non, assurément, ma Bonne ; mais je ferois mieux, je renoncerois à cet emploi si honorable, si pénible & si périlleux.

Madem. BONNE.

Vous n'aurez pas cette alternative si vous vous mariés, Madame ; le Roi des Rois, Dieu même vous chargera de l'éducation de ses enfans qui seront les vôtres : tout ce qu'il faut ajouter à mon allégorie, c'est qu'à la suite des plus grands chagrins en cette vie, vous serez éternellement punie de votre négligence dans les enfers.

Lady LUCIE.

Nous convenons toutes de cela, ma Bonne ; mais nous ne sommes pas d'accord sur l'étendue des soins & du tems qu'il faut donner à ses enfans : nous avons besoin de savoir ce que vous entendés par-là, & ensuite nous dirons nos raisons.

Madem. BONNE.

Vous avés raison, ma chère. *Lady Louise*, dites-nous quel tems vous croirez devoir

devoir employer au soin de vos enfans, & quelle idée vous avés de l'éducation qu'il faudra leur donner.

Lady L O U I S E.

Je crois que cette éducation ne doit commencer qu'à l'âge de trois ans ou environs : c'est à peu près le tems où ils peuvent entendre ; jusqu'à ce moment, je leur donnerai une bonne nourrice qui aura soin de veiller sur leur santé. Quand je les croirai en état de profiter de mes soins, je les tiendrai dans ma chambre toute la matinée : je leur ferai dire moi-même leurs prières ; à une heure, je les remettrai entre les mains d'une honnête personne que je choisirai du mieux que je pourrai : je les verrai encore pendant mon diner ; quand ils seront en âge de me suivre dans les compagnies, ils ne me quitteront jamais : je parle des filles, car pour les garçons, ce sera l'affaire de leur père qui les mettra sans doute à l'école ou au collège.

Madem. B O N N E.

Lady Sensée, trouvés-vous qu'une mère qui agira ainsi, satisfasse à tout ce qu'elle doit à ses enfans ?

Lady

Lady SENSE'E.

L'expérience m'apprend que non, ma Bonne : j'avoue que si vous ne m'eussiez pas fait remarquer les inconvéniens de cette prétendue bonne éducation, je l'eusse peut-être trouvée admirable ; mais, Mesdames, par le conseil de ma Bonne, je fais depuis plusieurs années le métier de spectatrice, c'est-à-dire, que pour me mettre bien en état d'élever ma famille si Dieu m'en donne jamais une, elle me fait profiter des sottises d'autrui. Je commencerai par ce qui m'est arrivée à moi-même, & en suite je vous dirai ce que j'ai remarqué dans les autres.

D'abord, on m'abandonna jusqu'à trois ans & demi entre les mains de ma nourrice : cette bonne femme m'aimoit à la folie ; elle me disoit cent fois par jour que j'étois belle comme un ange : si on me donnoit un habit ou quelque chose de neuf, elle m'en faisoit une grande fête, & les montrait à tous ceux qui venoient dans ma chambre. Elle se mettoit en colère quand on ne m'appelloit pas Mylady, & contoit à tout le monde que j'étois de grande qualité, & que je serois fort riche. Quand elle

elle étoit de bonne humeur, elle obéïssoit à mes caprices les plus ridicules, & querelloit ceux qui osoient me contredire : quand elle ne l'étoit pas, elle me refusoit les choses les plus raisonnables, me battoit si je lui faisois une question ; alors je pleurois, je frappois du pied, & la bonne femme désespérée de mon affliction, me prenoit sur ses genoux, me donnoit du sucre, me baisoit jusqu'à m'étouffer. Si je tombois, elle me faisoit battre la terre qui m'avoit fait du mal ; si je refusois de manger ma soupe, elle me menaçoit de la donner à ma poupée, & moi pour empêcher qu'une autre ne la mangea, je me dépêchois de l'avaler ; si je pleurois, elle disoit que c'étoit le chat. En sorte qu'à trois ans & demi, j'étois vaine, haute, capricieuse, cherchant à me venger, envieuse de ce qu'avoient les autres, volontaire, menteuse, & gourmande.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'histoire de *Lady Sensée* est précisément la mienne, & que jusqu'à ce moment, je n'y avois fait aucune réflexion.

Madem.

Madem. BONNE.

Toutes les nourrices semblent avoir été jettées dans le même moule, & je suis bien sûre que toutes ces Dames ont reconnu la leur dans celle de Mylady; mais laissons la continuer son histoire, & vous parler de ses gouvernantes: elle en a eu de toutes les couleurs.

Lady SENSE'E.

Maman qui me prenoit très-souvent dans sa chambre, ressentit bientôt les mauvais effets de mon éducation; elle fût effrayée de mon opiniâtreté & de tous mes autres défauts, & pour y remédier, elle se hâta de me chercher une gouvernante. Une de ses amies lui en procura une qui lui étoit très-recommandée; elle parloit François quoique née à Londres. D'abord, on ne l'appella que la Françoisse ou la Mamesell; la femme de charge & les autres domestiques eurent grand soin de me dire qu'elle n'étoit que ma servante, ce qui fit une si grande impression sur moi, que je la méprisai tout autant que les autres: c'étoit une fort bonne fille, mais qui n'avoit aucune idée de ce qu'il eut fallû faire pour
me

me ranger à la raison. Ma mère lui avoit expressément défendu de me corriger ; mais elle lui avoit ordonné de l'avertir toutes les fois que je me comporterois mal. Je prenois mon tems pour qu'il ne lui fût pas possible de le faire, car ma mère étoit sortie ou en compagnie quand je faisois mes sottises. Cette fille s'ennuya d'une telle vie, elle demanda son congé au bout de deux mois.

Celle qui lui succéda, étoit un vrai soldat aux gardes, elle en imposa aux domestiques à qui les deux poings sur le côté, elle disoit quatre injures pour une. J'appris de celle-là à être querelleuse, impertinente, grossière ; je lui tenois tête, elle me battoit, je le lui rendois, & puis nous nous raccommodions. Une brigue de toute la maison chassa cette seconde. La troisième aussi ignorante que celles qui l'avoient précédé, étoit la médifance même. Elle ne m'entretenoit que des défauts des Dames qui visitoient Maman, les tournoit en ridicule, & bientôt j'acquis ce nouveau défaut ; comme elle m'amusoit beaucoup avec ses histoires, je faisois volontiers ce qu'elle vouloit : elle étoit polie, flateuse ; je l'imitois, & tous ceux qui me voyoient, me trouvoient changée en bien. Une imprudence

dence découvrit à Maman le danger que je courois ; je répétois en compagnie une raillerie que ma gouvernante avoit faite d'une Dame : ma mère à laquelle cela fit naître des soupçons, se donna la peine de se cacher pour écouter nos conversations, & chassa tout de suite cette langue de serpent. Trois ou quatre autres qui se succédèrent, ne réussirent pas mieux ; l'une ne me parloit que de la modicité de ses gages, du peu de profit qu'elle avoit auprès de moi, des aventures de ses tantes, cousines, amies, qui étoient du plus bas étage, & parlà rétrécissoit chaque jour le peu que j'avois d'esprit. L'autre ne m'entretenoit que des bals, spectacles, romans. Enfin, Maman que l'expérience avoit rendu défiante, & qui étoit souvent à notre porte quand on la croyoit bien loin, désespérée de n'entendre que des sottises, ne savoit plus quel parti prendre lorsqu'on lui annonça ma Bonne qui arrivoit de France. Elle voulût la voir, & après quelques conversations, elle se déterminà à me la donner quand elle devoit lui coûter cens guinées par an. Elle lui demanda donc quels gages elle souhaitoit. Ce que vous jugerez à propos, lui dit-elle ; mais je ne puis me charger de Mademoiselle votre fille qu'à quel-

quelques conditions. La première, c'est de ne la jamais perdre de vûe un moment. Je dois partager sa table, sa chambre, ses compagnies, & j'ose même vous demander de rester dans votre chambre lorsqu'elle y sera.

Je demande en second lieu une autorité absoluë sur elle, & qu'elle en soit bien instruite; car si elle peut se flatter de pouvoir appeler de mes arrêts, elle cherchera toujours à les éluder. J'ose encore vous prier, Madame, ajouta ma Bonne, de me reprendre librement devant elle de ce que vous trouverez de réprehenfible dans ma conduite, de me permettre alors de vous dire les raisons de ce que j'aurai fait, & de suivre en tout les lumières de votre bon sens pour les approuver ou les réjetter sans aucune complaisance.

Miss SOPHIE.

Et votre Maman, eut-elle la bonté de consentir à toutes ces conditions?

Lady SENSE'E.

Je lui ai souvent entendu dire qu'elle avoit été choquée des deux premières, mais

mais que la troisième en la surprenant, l'obligea de suspendre son jugement.

Miss SOPHIE.

J'avoue qu'à présent on ne risqueroit rien à tout accorder à ma Bonne; mais dans ce tems, Madame votre mère ne la connoissoit pas, & par conséquent ne devoit pas lui accorder cette autorité absolue qu'elle demandoit.

Lady SPIRITUELLE.

J'ajouterais même que la difficulté de trouver une personne comme ma Bonne, doit empêcher toute personne sensée de donner à qui que ce soit, un pouvoir sans bornes sur ses enfans. Vous riez, Lady *Violente*?

Lady VIOLENTE.

Et qui ne riroit pas, Mesdames, de vous voir cabrer sur un mot, *autorité, pouvoir absolu*? Ces termes vous offusquent l'esprit, & ne vous laissent pas la liberté de voir ce qui est que vous confondez avec ce qui n'existe pas.

'Miss

Miss SOPHIE.

Je vous félicite d'avoir plus d'esprit que nous, Madame; mais s'il en faut dire mon avis sans compliment, je ne voudrois pas donner un tel pouvoir à un ange même s'il prenoit la forme d'une gouvernante: il ne convient qu'à une mère d'avoir une autorité absolue sur ses enfans.

Lady VIOLENTE.

Tenés, ma bonne amie, autrefois je me serois fâchée du ton que vous avés pris pour répondre à une badinerie de ma part; mais par la grace de Dieu, vous pourriés me battre aujourd'hui que je ne me mettrois pas en colère. Raisonnés de sang froid, ma chère; ne restés-vous pas l'impératrice de votre fille & sa seule maîtresse lorsque sa gouvernante soumet toute sa conduite à votre jugement? Risqués-vous quelque chose avec une personne qui vous promet autant d'obéissance qu'elle en exige de votre enfant?

Miss SOPHIE.

Vous vous corrigés de votre colère, ma bonne amie, & moi, je veux me corriger
de

de mon entêtement : j'avoue tout nettement que j'ai tort, & que j'ai parlé avant de penser ; j'avoue encore que je ne suis si ennemie du mot de *pouvoir absolu*, que par orgueil, c'est que je voudrois s'il étoit possible le réserver pour moi.

Madem. B O N N E.

Venés m'embrasser toutes les deux, mes chers enfans ; vous me faites pleurer de joye. Si nous agissions toutes ainsi, Mesdames, nous serions bientôt parfaites.

Lady L O U I S E.

Permettès-moi aussi mes objections, ma Bonne ; je trouve bien gênant d'avoir éternellement avec ma famille une personne étrangère. Que risque-t-elle de laisser mon enfant sous mes yeux ou dans la compagnie des personnes dont je suis aussi sûre que de moi-même ? Je trouve encore qu'il ne seroit pas possible que des enfans conservassent du respect pour une femme qu'on reprendroit en leur présence comme une petite fille, & dont on leur découvreroit les défauts.

TOM. II.

B

Madem.

Madem. BONNE.

Et moi, je trouve que vous n'avez pas la première idée de ce qui constitue la bonne éducation. Pauvre Lady *Louise*, comme je l'accommode; mais elle veut être la gouvernante de sa famille future : il faut donc que je lui rende le même service qu'on m'a rendu, que je lui apprenne son métier comme on m'a montré le mien.

Miss CHAMPETRE.

Vous riez, ma Bonne ; est-ce qu'on apprend à être gouvernante ?

Madem. BONNE.

On apprend bien à faire des souliers, ma chère ; croyés-vous que l'un ne soit pas plus difficile que l'autre ?

Lady LUCIE.

Effectivement, ma Bonne me fait faire une réflexion. Je ne voudrais pas confier vingt verges d'étoffe à une femme qui n'aurait pas appris à faire des habits ; je ne veux confier ma tête qu'à celui auquel on

a enseigné à friser, ma santé qu'à ceux qui ont fait un cours de médecine ; & si nous examinons toutes celles qui nous ont élevées, nous & bien d'autres, il n'y en a pas une seule qui ait appris à donner de l'éducation.

Miss SOPHIE.

Aussi n'avons-nous pas eu des gouvernantes, mais des servantes ; nos mères nous ont élevées.

Miss CHAMPETRE.

Et comme on ne peut donner ce que l'on n'a pas, si par aventure nos mères n'avoient pas eu la bonne éducation, que pourroient-elles nous donner ? Ma Bonne prétend que *Lady Louise* n'a pas la première idée de l'éducation : ce qu'elle prétend, ordinairement elle le prouve ; je ne me flatte pas d'être plus éclairée là-dessus que *Lady Louise* : je suis sûre que vous êtes du même avis sur ce point ; écoutons donc pour apprendre en quoi consiste la bonne éducation.

Madem. BONNE.

Cela nous menera un peu loin, Mesdames ; mais que pourrions-nous dire de plus important ?

Il faut vous persuader d'abord, Mesdames, qu'il n'y a point de petites fautes dans l'éducation ; tout y est de la dernière conséquence : la moindre erreur est capable de tout gâter.

En second lieu, il faut vous apprendre qu'outre les principes généraux sur l'éducation, chaque enfant demande une conduite particulière, & ne peut réussir que par une seule route ; si on se méprend sur ce point, tout est perdu.

Pour ne se point méprendre, il faut connoître jusqu'aux derniers replis du cœur d'un enfant.

Pour acquérir cette connoissance, il faut le voir dans tous les tems, dans toutes les occasions, c'est-à-dire, qu'il ne faut jamais le perdre de vûë, & qu'une gouvernante qui veut s'acquitter de son devoir, doit être une esclave enchaînée sur les pas de son élève.

Lady

Lady LOUISE.

Je commence à comprendre qu'une mère ne pouvant toujours avoir ses enfans sous ses yeux, doit avoir indispensablement une autre elle-même qui la remplace dans son absence ; mais où la prendre, ma Bonne ? Quelle femme voudra s'affujettir à ce que vous exigez ?

Madem. BONNE.

Je conviens avec vous de la difficulté ; mais le difficile n'est pas l'impossible. Nous en parlerons une autrefois ; continuons à répondre à vos objections. Je crois avoir satisfait à la première & vous avoir prouvé qu'une gouvernante ne doit pas quitter ses élèves. La seconde est que vos enfans mépriseroient une femme qu'on reprendroit sous leurs yeux.

Commencés par vous bien mettre dans l'esprit,

1. Que les défauts des parens & gouvernantes n'échappent point aux yeux des enfans ; ce sont des juges sévères qui savent très-bien apprécier leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

2. Que le point principal de l'éducation est d'apprendre aux enfans que le seul moyen de réparer leurs fautes, est de les avouer & de s'en punir ; par conséquent, rien ne leur est plus utile que de pratiquer sous leurs yeux les leçons qu'on leur donne à ce sujet. Demandés à Lady *Sensée* ce qui s'est passé chés elle à cette occasion.

Lady S E N S E' E.

Il faut commencer par vous avouer, Mesdames, qu'un de mes plus grands défauts, lorsque ma Bonne se chargea de moi, étoit de ne vouloir jamais convenir que j'eusse tort. Il falloit avoir un procès en règle avec moi pour me prouver que j'avois fait une faute; je lassois la poitrine de Maman en la forçant de confondre mes mauvais raisonnemens, & après une longue dispute, elle étoit souvent contrainte de me céder par épuisement. Ma Bonne me permettra de lui rappeler qu'elle est fort oublieuse de son métier, & Maman pour la satisfaire, la reprit souvent de cette faute en ma présence. Je fus bien étonnée lorsque je vis ma Bonne convenir au premier instant qu'elle avoit tort, demander excuse, s'imposer une amende pour fixer sa mémoire
sur

sur des vetilles qui n'importoient qu'autant que cela faisoit plaisir à Maman. Je voulus essayer si ma Bonne prendroit bien un petit avertissement de ma part ; j'osai la reprendre, elle m'embrassa. Cette conduite me causa une erreur dont je fus la dupe. Depuis trois semaines qu'elle vivoit avec moi, elle m'avoit laissé faire tout ce que je voulois ; il est vrai que je m'étois assez bien comportée. Si elle s'occupoit à démêler mon caractère, j'étois attentive à connoître le sien ; sa facilité à recevoir les avis de Maman & même les miens, me persuada que c'étoit une bonne femme que je pourrois gouverner comme j'avois fait les autres ; je crus même qu'il falloit l'accoutumer de bonne heure à mes fantaisies, & qu'elle n'auroit jamais le courage de se servir de l'autorité qu'elle avoit sur moi. Quelle fût ma surprise ! Cette personne qui m'avoit paru un mouton, prit un visage si terrible, que je tremble encore quand j'y pense. Elle ne se mit pourtant pas en colère, & c'étoit ce qui me rendoit furieuse ; avec un sang froid impatientant, elle m'envoya dans un cabinet où je restai tout le jour. Maman m'envoya appeller à son dessert selon sa coutume ; ma Bonne décida que je n'irois pas, & envoya

dire qu'elle prioit que personne ne montât me visiter parceque je ne méritois pas de paroître devant d'honnêtes gens. Il faut vous dire encore, Mesdames, que j'avois refusé de manger mon diner, & que j'avois prié la servante de le dire à Maman ; car j'étois persuadée que la crainte de me voir malade, l'alloit faire monter bien vîte pour me presser de prendre quelque chose. Quelle fût ma surprise lorsque cette fille me dit qu'elle avoit répondu froidement que j'en soupèrois mieux ! Je suivis ce conseil, car j'avois grand faim ; mais ce qui acheva de me désespérer, fût qu'une des amies de Maman étant montée dans ma chambre, comme si elle eut ignoré ce qui se passoit, & ayant demandé à me voir, ma Bonne fût inexorable, & ne voulût jamais se rendre aux prières de cette Dame. Sa fermeté me fit faire des réflexions : je pensois que le seul moyen de rentrer en grace, étoit de demander pardon ; mais aussi je me disois, si je mets cette femme sur ce pied là, elle se rendra ma maîtresse : ne vaudroit-il pas mieux la fatiguer, & lui faire voir que je suis aussi opiniâtre qu'elle ? Cette résolution prévalût ; je sus me coucher sans vouloir réparer ma faute. Le lendemain matin, ma Bonne dit tranquillement

lement à ma femme de chambre de m'habiller; (remarqués s'il vous plaît, qu'elle avoit toujours voulu prendre cette peine elle-même) on me remit dans mon cabinet, & ce qui m'outra, c'est que ma Bonne s'occupa dans la chambre à côté comme si je n'eusse pas été au monde, sans paroître penser à moi. Mon intention auroit été de la fâcher, quand je la vis si indifférente. Je pensai que le plus court pour moi étoit de réparer ma faute: je demandai donc pardon; mais ce ne fût pas de bon cœur, & je vous avoue que je haïssois bien fort celle qui me forçoit sans me rien dire. Ma Bonne ne fit pas semblant de s'en appercevoir, me traita comme à l'ordinaire, & le soir me conta l'histoire d'une petite Dame qui ayant agi comme je l'avois fait, avoit trouvé un tyran dans sa gouvernante, & avoit été fort malheureuse pendant que sa sœur qui avoit pris le parti d'être docile, étoit devenue l'amie de sa gouvernante qui ne cherchoit depuis le matin jusqu'au soir qu'à lui faire plaisir. Elle me demanda ensuite à laquelle de ces deux Dames je voulois ressembler? à la bonne, lui dis-je de bon cœur, car l'histoire avoit dissipé ma mauvaise humeur; & moi, me dit-elle en m'embrassant, je

vous traiterai comme mon amie : nous nous reprendrons réciproquement sans aigreur, & nous ne disputerons qu'à qui se corrigera le plus vite. Cette bonté après tant de rigueur me toucha, j'écoutai volontiers tout ce que ma Bonne me dit de raisonnable, & j'ose dire devant elle que je ne lui ai jamais résisté depuis.

Lady LUCIE.

Je vous assure, ma chère, que si on m'avoit traitée comme vous le fûtes alors par ma Bonne, on m'eût trouvé morte dans mon cabinet ; & si j'ai des enfans, je me garderai bien de les conduire si rudement.

Madem. BONNE.

S'ils sont de votre humeur, Madame, je vous exhorte à tenir votre promesse. Je vous le répète, chaque enfant demande une conduite particulière ; celui qui est né doux & timide, veut être extrêmement ménagé.

Lady LOUISE.

Mais enfin, ma Bonne, si un enfant timide agissoit comme le fit *Lady Sensée*,
quelle

quelle conduite faudroit-il tenir à son égard ?

Madem. BONNE.

Vous supposés l'impossible, ma chère ; c'étoit de propos délibéré pour s'établir un empire sur moi, que Lady *Sensée* se mit en fantaisie de me désobéir : je l'avois observé de trop près pour ne pas m'en appercevoir, il falloit la subjuguier & lui faire connoître une bonne fois qu'il n'y avoit rien à gagner par les mauvaises façons. J'étois lûre d'en venir à bout par cette voye, & Madame sa mère qui fût à la torture pendant tout ce tems, me l'abandonna ensuite absolument. Mais remarqués que cette conduite n'est bonne qu'une fois ; elle frappe alors l'esprit d'un enfant qui s'y accoutumeroit si on réitéroit cette épreuve :

Miss CHAMPETRE.

Mais supposons que l'enfant s'obstîna à rester dans le cabinet sans réparer sa faute, ou qu'oubliant le châtiment, il la répéta souvent, que faudroit-il faire ?

Madem. B O N N E.

Vous supposés un enfant d'un naturel extrêmement pervers, & je régarde ces caractères comme des êtres de raison.

Lady S P I R I T U E L L E.

Comment, vous ne croyés pas qu'il y ait des enfans qui naissent si absolument méchans qu'il n'est pas possible de les corriger ? J'en appelle à l'expérience, ma Bonne. Maman me parloit l'autre jour d'une Dame qui s'est rendue la plus méprisable de toutes les femmes ; cependant, sa mère étoit une Dame d'une piété exemplaire, & qui n'avoit rien épargné pour la communiquer à sa fille.

Madem. B O N N E.

Je connois de réputation celle dont vous voulés parler, & j'ose vous assûrer que ses fautes ont été l'effet de son éducation autant que de son tempérament. Donnés-moi toute votre attention, Mesdames ; ceci va devenir une leçon de philosophie.

Nous naissons toutes avec le désir d'être heureuses, & les passions sont les moyens
que

que Dieu nous a donné pour arriver au bonheur.

Toutes nos passions peuvent se rapporter à deux principales qui produisent les autres, & ces deux passions sont, l'amour & la haine.

Ces deux passions ont plus ou moins de force selon l'arrangement, le physique de notre corps, & voilà toute la différence réelle que je crois dans les enfans.

Dès les premiers rayons de la connoissance, l'enfant aime ce qui lui cause du plaisir, haït tout ce qui s'offre sous l'apparence de la douleur ou de la peine, & ces deux sentimens comme je viens de le dire, sont subordonnés à la vivacité, ou à la tranquillité de son être physique.

L'enfant ne connoit donc d'autre intérêt que celui de trouver du plaisir & d'éviter la peine : si une main habile, alors lui présente le devoir uni avec le plaisir, il devient vertueux ; s'il trouve toujours le vice & la peine joints ensemble, c'est un nouveau lien qui l'attache à la vertu.

Mais s'il arrive le contraire, qu'il trouve des épines dans le devoir & des plaisirs dans le vice, son cœur qui ne tient qu'au plaisir, se déprave. Je le répète; ce n'est pas

pas amour pour le vice, c'est attrait pour le plaisir : toutes les choses où il le trouve, lui paroissent souhaitables, celles qui l'en privent, haïssables.

Lady LOUISE.

A ce compte, ma Bonne, tous les vices des méchans ont donc leur source dans le manque d'éducation ?

Madem. BONNE.

Vous ne devés pas en douter, ma chère, & de la certitude de cette vérité vous devés conclure qu'une mère chrétienne, raisonnable même, ne devoit jamais perdre ses enfans de vûe, ou du moins, qu'elle devoit à quelque prix que ce soit, chercher une personne assez habile pour entrer dans ces vûes, & suivre ses enfans dans les instans où elle sera forcée de les quitter.

Lady LOUISE.

Je ne puis me dérober à l'évidence de ce que vous venés de nous dire, ma Bonne; mais j'en conclus que la condition d'une mère est l'esclavage le plus dur & le plus
in-

insupportable. Quoi donc, à mon âge, il faudra me séparer de tout, renoncer à tout, m'enfermer avec mes enfans, veiller sur toutes mes paroles & actions crainte de leur donner mauvais exemple, redevenir enfant moi-même pour parvenir à les amuser ?

Madem. B O N N E.

Et si vous trouvez cette tâche trop dure, qui la remplira pour vous, Madame ? Que répondrez-vous au jugement lorsque Jesus-Christ vous demandera compte de l'ame de vos enfans qui se seront perdus par votre faute ? Il les avoit rachetées de son sang, ces ames que votre négligence aura précipitées dans l'enfer : la mort la plus cruelle lui avoit paru douce pour leur mériter le salut. Il ne vous demandoit pour vous donner le ciel que l'accomplissement d'un devoir dans lequel vous auriez trouvé vos délices. Ah ! quel remords pendant toute l'éternité ! Maudite mère, s'écriront ces enfans, pourquoi nous as-tu donné le jour ? pourquoi ta main, ne nous a-t-elle pas arraché une existence que ta négligence devoit rendre si funeste ? Maudit soit le jour où tu nacquies ! maudit soit

soit celui où tu t'entageas dans un état dont tu ne daignas pas remplir les obligations ! Vous pleurés, Mesdames ; cette peinture vous glace le sang dans les veines. Que sera-ce de la réalité ! N'allés pas prendre ceci pour des idées de Méthodiste, pour une perfection outrée. St. *Paul* vous dit expressement que celui qui n'a pas soin des siens, est pire qu'un idolâtre.

Lady LUCIE.

Nous ne doutons pas, ma Bonne, que ce ne soit un devoir essentiel d'avoir soin de ses enfans ; nous ne nous récrions que sur l'étendue de ces soins ; mais que dis-je ? je sens en ma conscience que vous ne nous dites rien de trop ; après tout, nous sommes au monde pour cela, & non pas pour courir les bals, les spectacles, les assemblées. Ah ! je commence à comprendre la vérité de ce que vous nous avés dit par rapport aux plaisirs du monde ; il en est bien peu d'innocens pour une mère de famille, puisqu'il en est bien peu qui ne l'arrachent à ses devoirs.

Madem.

Madem. BONNE.

Non seulement, Mesdames, votre bonheur éternel dépend du soin que vous prendrés de l'éducation de vos enfans ; mais aussi tout celui que vous pouvez espérer dans cette vie.

Considérez ce qui se passe dans le monde. Là, vous verrez des parens consumés de chagrin par les débauches où se plonge un fils unique : sa fortune, sa réputation, sa santé, tout est sacrifié au goût du plaisir ; il se rit des pleurs de son malheureux père, il lui souhaite une mort prématurée pour être débarrassé d'un censeur incommode. Là, vous verrez une mère accablée de l'opprobre dont une fille chérie vient de la couvrir par sa mauvaise conduite ; une autre déplore le malheur de celle dont la mauvaise humeur a aliéné le cœur d'un époux, qui en est abandonnée, méprisée. J'en vois que leurs enfans ont réduits à l'indigence ; d'autres qui sont forcés d'oublier qu'ils ont eu des enfans, & qui n'ont que la triste ressource de les abandonner & de ne vouloir jamais en entendre parler. Quelles cruelles situations ! Je plains bien sincèrement ceux qui les éprouvent ; mais s'il m'étoit possible de
vous

vous dévoiler le fond de leurs cœurs, vous connoîtrez que le plus cruel de leurs maux est le remord. C'est qu'ils ont à se reprocher la mauvaise conduite de leurs enfans. Evitez ce malheur, Mesdames, en vous instruisant avec soin des moyens de donner une bonne éducation à vos enfans, & en vous dévouant courageusement à tout ce que cette éducation aura ou paroîtra avoir de pénible.

Miss CHAMPETRE.

Ah ! ma Bonne, hâtes-vous de nous instruire sur un sujet si important.

Madem. BONNE.

Aujourd'hui, Mesdames, je ne ferai que vous indiquer les moyens de remplir vos devoirs à cet égard.

Le 1er est une grand piété.

Le 2de une mortification continuelle de vos passions.

Le 3me un renoncement absolu à tout ce qui pourroit vous distraire de ce devoir.

Je vous expliquerai ces moyens plus en détail la première fois que nous nous verrons ;

rons ; le reste de la leçon doit-être employé à parler de l'histoire Romaine. *Lady Sense*, dites-nous ce qui arriva après l'expulsion de *Tarquin*.

Lady SENSE'E.

Brutus ne se contenta pas d'avoir délivré sa patrie de la tyrannie de *Tarquin* ; il n'oublia aucun des moyens nécessaires pour ôter à ce méchant Prince tout espoir de rentrer dans Rome. De concert avec le peuple, il se servit de ce que la religion avoit de plus sacré pour affermir les esprits dans la haine du Roi & de la royauté. Châque Romain devoua aux divinités infernales celui qui entreprendroit de rétablir *Tarquin*. Ce serment étoit le plus redoutable puisque ceux qui le faisoient, consentoient eux-mêmes à être chargés de toutes les malédictions en ce monde & en l'autre s'ils le violoient. Ensuite, *Brutus* proposa un gouvernement qui sembloit promettre tous les avantages de la royauté sans en avoir les inconvéniens. Il fût conclû que l'on remettroit l'autorité entre les mains de deux magistrats, nommés Consuls qui auroient le pouvoir des Rois, mais

mais qui ne pourroient le conserver qu'une année.

Tarquin le plus méchant de tous les hommes, avoit les qualités qui font ce qu'on appelle mal à propos les grands Rois : il étoit grand Capitaine, excellent politique, & avoit su se ménager des amis parmi les peuples voisins de Rome. Ceux-ci ayant inutilement demandé son rétablissement, *Tarquin* parût se borner à la restitution des ses biens, & envoya pour cet effet des Ambassadeurs à Rome. Cette demande excita de grandes rumeurs dans le Sénat. *Collatinus* soutenoit qu'on ne pouvoit sans injustice rétenir & s'approprier le bien de *Tarquin*. *Brutus* disoit que c'étoit lui donner les moyens de soutenir une guerre qui pouvoit devenir funeste aux Romains que de les lui rendre.

Madem. B O N N E.

Et moi, je demande à *Miss Belotte* de quel avis elle eut été si elle eut eu alors une voix dans le Sénat.

Miss B E L O T T E.

Je crois que j'aurois conclû comme *Brutus*. Je vais me servir d'un mauvais pro-

prov
c'éto
foué
Bon
fonce
& q
pare
que

J
scrui
l'act
de R
ronn
de t
de l
des

A
vole
jour
forte
boun
la fi
Tarq

proverbe ; rendre les biens à *Tarquin*, c'étoit lui donner des verges pour être fouetté de sa main : cependant, ma Bonne, j'ai un certain *je ne sais quoi* au fond de mon cœur qui répugne à cet avis, & qui me dit qu'il n'est pas juste de s'emparer du bien d'autrui sous quelque prétexte que ce soit.

Lady CHARLOTTE.

Je pense que ce *je ne sais quoi* est un scrupule. Vous approuvés sans doute l'action de *Brutus* lorsqu'il chassa *Tarquin* de Rome ; s'il fit bien de lui ôter la couronne qu'on regarde comme le plus grand de tous les biens, pourriés-vous le blâmer de lui ôter ses terres & son argent qui sont des choses beaucoup au dessous du trône ?

Miss BELOTTE.

Avec votre permission, ma chère ; un voleur me prend ma bourse par force : deux jours après je trouve le voleur, & suis plus forte que lui, je lui reprend justement ma bourse ; mais je n'ai pas droit de lui ôter la sienne. La royauté étoit la bourse dont *Tarquin* qui est le voleur, s'étoit emparé
par

par violence : les Romains à qui le droit de se nommer un Roi, appartenoit, pouvoient reprendre leur bien aussi-tôt qu'ils en eurent les moyens ; mais leur étoit-il permis de ravir à *Tarquin* celui qu'il avoit reçu de ses pères ?

Lady VIOLENTE.

Je crois que j'aurois terminé ce procès tout d'un coup. *Tarquin* avoit tant volé, dépouillé un si grand nombre de personnes, que j'aurois rétenu son bien pour faire des restitutions.

Lady MARY.

Et s'il n'avoit rien volé, il eut donc fallu le lui rendre ?

Lady VIOLENTE.

En vérité, ma chère, je crois que oui. Un des crimes de *Tarquin* étoit de s'être emparé du bien d'autrui ; de quel droit ceux qui le punissoient pour ce crime l'auroient-ils imité ? Qu'en pensés-vous, ma Bonne ?

Madem.

Madem. B O N N E.

Je ne suis pas assés bonne jurisconsulte pour décider ce cas. En général, il faut avoir une grande délicatesse lorsqu'il s'agit du bien d'autrui; cependant, la loi permet aux juges de confisquer les biens d'un criminel. *Tarquin* étoit le plus coupable de tous les hommes; le Sénat étoit son juge légitime, donc le Sénat pouvoit confisquer son bien surtout dans une occasion où il s'en seroit servi pour perpetuer ses crimes. Continués, *Lady Sensée.*

Lady S E N S E ! E.

Pendant qu'on disputoit dans le Sénat, les Ambassadeurs du *Tarquin* travaillèrent si bien qu'ils engagèrent la jeune noblesse de Rome dans une conspiration pour le rétablir.

Miss S O P H I E.

Cela n'est pas possible. Comment, ces hommes qui s'étoient engagés à se donner au diable corps & ame s'ils faisoient la moindre démarche en sa faveur, oublient si-tôt leur serment, & cela pour un si méchant

chant homme? Quel pouvoit être leur motif?

Lady SENSE'E.

On leur promettoit des plaisirs, la liberté de suivre leurs passions sous un Roi débauché, & le règne des Consuls promettoit d'être sévère.

Madem. BONNE.

Vous frémirés, Mesdames, quand vous entendrés le nom des conjurés, & vous apprendrés par leur exemple, que le goût du plaisir & de la licence peut conduire aux plus grands crimes. Continués, *Lady Sensée.*

Lady SENSE'E.

Un esclave qui se trouva par hasard dans la sale où les conjurés s'étoient assemblés, découvrit la conspiration, & en avertit le Sénat. Quelle fût l'étonnement & l'horreur des Sénateurs! Les fils de *Brutus* & les neveux de *Collatinus*, mari de *Lucrèce*, étoient à la tête de cette conspiration. Les coupables étoient condamnés: la religion, la sûreté de Rome diétoient

dictoient leur arrêt ; mais c'étoit à *Brutus* à le leur prononcer. Quel coup pour un père ! Cependant, sa fermeté avoit à soutenir une épreuve encore plus terrible. Il avoit été nommé Consul avec *Gollatinus*, & le devoir de sa charge le forçoit à être témoin du supplice des coupables : son courage ne se démentit point ; mais le peuple remarqua qu'il avoit senti plus que ses fils ingrats, le coup qui leur avoit ôté la vie.

Miss SOPHIE.

Oh ! l'abominable homme, qui se prive de ses deux fils pour une chimère telle qu'est l'amour de la patrie.

Madem. BONNE.

Non, Madame, ce ne fût point à la patrie que *Brutus* sacrifia ses fils : ce fût à la justice dont il étoit le ministre ; ce fût à la religion de son serment par lequel il s'étoit engagé d'avance à punir de mort quiconque oseroit violer sa promesse de ne penser jamais à rétablir *Tarquin*. Il n'y avoit guère de famille illustre qui n'eut un parent criminel ; eussiez-vous voulu que *Brutus* les eut

condamné, & qu'il eut absout ses deux fils qui étoient sans contredit plus criminels que tous les autres ? car il n'étoit pas douteux que la première chose qu'eut fait le Tyran en rentrant dans Rome, eut été de faire périr *Brutus*.

Lady L O U I S E.

Eh bien, ma Bonne, je vous accorde qu'il eut été injuste à *Brutus* d'absoudre ses fils en punissant les autres ; mais il lui restoit une ressource : il n'avoit qu'à abandonner sa charge, & laisser à un autre le soin de punir les coupables ; car il paroît bien odieux à un père de condamner ses fils.

Madem. B O N N E.

Examinons cette affaire de sang froid, Mesdames, & en nous rappelant nos principes. Nous sommes convenus vingt fois que la mort n'est point un mal, & que c'en est un d'être injuste. Vous croyés que *Brutus* eut pû concilier ce qu'il devoit à la justice & à la nature en quittant le Consulat, & moi, je pense qu'il eut été injuste & traître envers
tous

tous les Romains. Remarqués, Mesdames, que c'étoit lui qui leur avoit mis les armes à la main contre *Tarquin* ; il avoit animé leur courage par celui qu'il leur avoit montré lui-même. En faisant jurer à chaque Romain de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour prévenir le retour du Tyran, il avoit prononcé le même serment. Le peuple ne s'étoit engagé à une entreprise si périlleuse qu'à condition qu'il se mettroit à leur tête ; les Romains en le nommant Consul l'avoient choisi pour leur protecteur & leur père. N'eut-il pas été le plus lâche, le plus ingrat de tous les hommes s'il eut violé ses sermens, trahi la confiance publique, & livré à la fureur de *Tarquin* tout ce pauvre peuple qui n'avoit d'autre crime que celui d'avoir suivi ses conseils ? La pitié de *Brutus* pour ses fils eut encouragé les autres parens à tâcher de sauver les leurs ; plusieurs parmi le peuple eussent pensé que des Magistrats capables, ou de violer leurs sermens, ou de les abandonner, pourroient fort bien à la fin être séduits par *Tarquin*, & acheter leur pardon en les livrant à sa vengeance. Dans cette crainte, on se seroit

hâté de prévenir ce malheur ; Rome tombée dans le trouble & la défiance, n'eut pas tenu un mois contre le Tyran qui auroit fait nager la ville dans le sang de ses concitoyens. Ce furent ces considérations d'équité qui armèrent le bras de *Brutus* ; mais ce qui suivit, est une preuve qu'après avoir vû périr ses fils, il ne se soucioit plus de la vie : dans la première bataille qui se donna entre les Romains & les Latins qui soutenoient *Tarquin*, le vengeur de *Lucrece* sembla ne chercher qu'à périr ; il s'acharna tellement contre un des fils de *Tarquin* qu'il le tua au moment qu'il en fût tué.

Miss CHAMPETRE.

Oh ! la bonne méthode que celle d'examiner avant de juger ! J'aurois juré que rien ne pouvoit justifier *Brutus*, & je vois qu'il ne pouvoit agir autrement qu'il a fait, sans être le plus malhonnête homme ; mais que devint *Collatinus* ?

Lady SENSE'E.

Il se déshonora en pure perte ; il essaya de sauver ses neveux, ne pût y réussir, se rendit suspect par cette conduite, & fût
prié

prié de sortir de Rome, & de quitter le Consulat. On lui permit non seulement d'emporter son bien ; mais on le combla même de présens pour l'engager à décamper plus vite.

Madem. BONNE.

Par ce qui arriva à *Collatinus* vous concevés, Mesdames, que *Brutus* eut perdu Rome en forçant les Romains à lui ôter leur confiance. Je ne puis donc que plaindre le grand homme qui fût contraint d'immoler dans un même jour ses deux fils à son devoir ; je suis persuadée que cet événement malheureux porta sa haine contre *Tarquin* à son dernier période ; & si on peut hasarder des conjectures, je dirois que ne pouvant survivre à la mort de ce qu'il avoit de plus cher, il résolut en périssant de rendre au Tyran une partie du mal qu'il en avoit reçu, puisqu'il lui laissa à déplorer la mort d'un de ses fils. Il est vrai que la mort de *Brutus* ternit l'éclat de sa vie : il eut dû se résoudre à traîner une vie malheureuse plutôt que de laisser son ouvrage imparfait, & il l'eut fait sans doute s'il eut pû prévoir les maux que sa perte occasionna à sa patrie.

Lady CHARLOTTE.

Est - ce que *Tarquin* rentra dans Rome après la mort de *Brutus*, ou bien est - ce que les Consuls qui succédèrent à *Brutus*, furent des Tyrans ?

Lady SENSEE.

Non, ma chère ; lorsque *Collatinus* eut été dépouillé du Consulat, on mit à sa place un nommé *Valère*.

Miss CHAMPETRE.

Et ce *Valère* est mon héros puisqu'il assûra la liberté de Rome. Je le trouve bien supérieur à *Brutus* ; celui-ci au lieu d'un Roi, en avoit établi deux qui pouvoient devenir Tyrans s'ils l'eussent voulu. *Valère* en bornant leur autorité, commença les beaux jours de Rome qui ne fût plus en danger d'être tyranniquement traitée.

Madem. BONNE.

Comme les avis ne sont pas toujours les mêmes, ma chère, je vais parodier votre phrase, & dire : *Valère* est selon moi un fort honnête homme, mais dont l'esprit étoit

étoit très-borné. *Brutus* selon vous avoit donné deux Rois au lieu d'un à Rome, & *Valère* lui donna autant de maîtres qu'il y avoit de Romains. *Brutus* avoit établi deux Magistrats tirés de ce qu'il y avoit de plus estimable dans Rome ; *Valère* la soumit aux caprices de la plus vile canaille. Il établit le despotisme en faveur de ceux qui étoient le moins capables d'en bien user ; il soumit la tête aux pieds contre l'ordre naturel. Vous comptés les beaux jours de Rome du tems de *Valère*, & moi, j'attribue tous les désordres de la république à la conduite imprudente de cet honnête & stupide Consul. Que dites-vous de mon ton, *Miss Champêtre* ? N'ai-je point parlé à la *Tarquin* ? C'est par amour de la liberté au moins : vous êtes née despote ; pour vous satisfaire, il faudroit adorer vos préventions : je vous l'ai déjà fait remarquer, ma chère ; votre grand amour pour la liberté vous engage à vouloir nous ravir la nôtre : vous vous êtes hâtée d'interrompre *Lady Sensée* pour nous prévenir en faveur de votre sentiment ; vous avez jugé sans appel : il falloit bien mettre notre liberté à couvert en parlant plus haut que vous ; mais reprenons l'une & l'autre un ton plus décent. Voici mes propositions que je sou-

metts à la censure de toutes ces Dames si la suite de l'histoire ne les justifie pas.

Valère agit en Tyran après la mort de *Brutus*. Il agit en homme de peu de sens, en homme qui abondoit en son sens, en homme qui ne prévoyoit rien dans les innovations qu'il fit.

En second lieu, il commit une injustice criante envers la partie la plus considérable de la Nation.

En troisième lieu, cette injustice eut les suites les plus funestes.

A présent, *Lady Sensée* peut reprendre son discours où elle a été interrompue.

Lady S E N S É E.

Je vous disois, Mesdames, que si *Brutus* eut pû prévoir ce qui arriva après sa mort, il y a beaucoup d'apparence qu'il ne s'y seroit pas exposé si légèrement. *Valère*, son collègue, comme ma Bonne l'a fort bien remarqué, étoit un honnête homme dont les lumières étoient fort bornées ; vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que moins on a d'esprit, & plus on est sujet à trouver à redire à la conduite des autres, parcequ'on est moins capable de concevoir les raisons qui les font agir. En second lieu, les gens bornés sont extrê-

extr
opin
tes
un l
faut
nem
de t
étab
peup
Con
cute
leme
par
Nat
gue
pour
voir
Pour
dam
jugé
lois
mém

D
tre,
que
aux

extrêmement opiniâtres & attachés à leurs opinions qu'ils trouvent toujours excellentes parcequ'ils ne les envisagent que par un bon côté. *Valère* avoit ces deux défauts : il ne vit dans la forme du gouvernement établi par *Brutus* que la possibilité de tyranniser le peuple, & dans celui qu'il établit lui-même qu'un moyen donné au peuple pour échapper à la tyrannie des Consuls. Pour se mettre en état d'exécuter ses desseins, il commença par le violement d'une loi qui venoit d'être établie par le consentement général de toute la Nation ; il ne se nomma point de collègue après la mort de *Brutus*, & retint pour lui seul toute l'autorité afin de pouvoir librement l'ôter à ses successeurs. Pour cela, il permit à tout homme condamné par les Consuls de demander à être jugé par le peuple ; il fit encore d'autres lois fort avantageuses au peuple, & par-là même très-désavantageuses aux Patriciens.

Madem. BONNE.

Dites-moi, je vous prie, *Mifs Champêtre*, ce que devint la liberté Romaine lorsque *Valère* très-despotiquement l'arracha aux Nobles pour la donner au peuple ?

En devenant le protecteur des uns, ne devint-il pas le Tyran des autres ?

Miss CHAMPETRE.

J'avoue qu'il agit contre la volonté du Sénat ; mais c'étoit pour le plus grand bien de Rome.

Madem. BONNE.

Je veux bien le supposer avec vous, ma chère : la suite fera voir si cela est vrai ou non ; mais selon vous, il est donc permis à un homme d'ôter la liberté à un grand nombre d'autres pour le bien général : pourquoi ce qui fût permis à *Valere*, ne le feroit-il pas à d'autres ? Cette liberté qu'il ôtoit aux Sénateurs, n'étoit-elle pas à leurs yeux comme aux vôtres, le plus précieux de tous les biens ? Si les Sénateurs pouvoient en abuser, le peuple ne pouvoit-il pas abuser de la supériorité qu'on lui donnoit sur le Sénat dont on le faisoit Tyran ?

Miss CHAMPETRE.

Vous m'embarrassés, ma Bonne ; mais j'ai deux choses à vous objecter. La première, c'est qu'il n'y a pas d'apparence
que

que *Valère* ait décidé une si grande affaire de sa propre autorité ; sans doute il étoit autorisé du consentement de la plus grande partie du peuple. Secondement, il n'ôta point l'autorité au Sénat, il la laissa aux Consuls à qui le peuple resta soumis.

Lady SENSE'E.

Pauvre *Miss Champêtre*, vous faites le procès à votre bon ami *Valère* qui ne fit rien de ce que vous supposés. Il prit si peu l'avis de la Nation, que le peuple le soupçonna lui-même d'aspirer à la tyrannie. Il laissa si peu d'autorité aux Consuls, qu'on fût bientôt obligé de créer une autre Magistrature, comme vous l'allés voir. Parmi les loix Romaines, il y en avoit une que je trouve détestable. Les Romains pouvoient prêter leur argent à usure ; c'est-à-dire, qu'un homme qui prêtoit cinq guinées, étoit autorisé à en recevoir six & même plus au bout d'une année. Ce n'est pas tout. Si celui qui avoit emprunté l'argent, n'étoit pas en état de le rendre au tems fixé, son créancier non seulement étoit en droit de le faire mettre en prison, mais aussi de le battre cruellement.

Miss BELOTTE.

Et pourquoi cet animal de *Valère* qui avoit la folie de reformer, ne s'avisa-t-il pas de corriger une loi si contraire à l'humanité ? Pourquoi ne défendoit-il pas l'usure, & de battre de pauvres gens qui étoient déjà assez malheureux d'être en prison ?

Madem. BONNE.

Miss Belotte a raison ; mais pourtant je ne pardonnerois pas à *Valère* de l'avoir fait de son autorité, parceque j'aime la liberté plus que *Miss Champêtre*, & que dans une république où tous les membres sont ou doivent être égaux, c'est un attentat à la liberté publique de passer le pouvoir de sa charge. J'aurois donc voulu que *Publicola* eut obéi à la loi en se nommant un collègue ; qu'il ne se fût pas crû le seul honnête homme dans Rome ; qu'il eut supposé charitablement autant de bonne volonté dans tous les Sénateurs qu'il en avoit lui-même. Voyés-vous, mes enfans, je suis presque en colère. Le Sénat étoit le seul Roi des Romains même du tems des premiers Rois ; c'étoit ainsi que toute la Nation

tion l'avoit décidé d'abord : tout changement dans un ordre établi est un attentat, & j'ai une vraie aversion contre ceux qui sous prétexte du bien public, s'élèvent contre l'autorité légitime. *Publicola* devoit donc avec son collègue proposer au Sénat, non la diminution de la puissance consulaire, mais une bonne loi sur les dettes ; il avoit pour la proposer, les meilleures raisons du monde, comme vous l'alls voir.

Rappelés-vous, Mesdames, qu'au moment de l'établissement de Rome, *Romulus* partagea la plus grande partie des terres aux citoyens, que ce partage fût égal, & qu'en considération de ce partage, chaque Romain devoit servir la république à ses dépens. Qu'arriva-t-il de cet arrangement ? Des hommes laborieux & sobres trouvèrent dans leur travail & leur modération le moyen d'augmenter leur bien, pendant que les paresseux & les gourmands ayant laissé dépérir le leur, furent obligés d'emprunter pour vivre. Il arriva aussi qu'un père chargé d'une nombreuse famille, & obligé de se nourrir à la guerre, fût forcé d'emprunter pour faire subsister ses enfans pendant ses fréquentes absences. C'étoit à l'occasion de ces deux espèces de dettes que *Publicola* devoit demander une

nou-

nouvelle loi: que les paresseux & les gourmands eussent été un peu étrillés, il n'y auroit pas eu de mal; mais la justice & l'humanité demandoient qu'on défendit de maltraiter les autres. Il falloit même faire plus pour eux, comme je le dirai bientôt; mais auparavant il faut parler des grands événemens qui arrivèrent pendant le siège de Rome, & ce sera pour la remière fois.



SIXIÈME JOURNÉE.

*Les grandes qui se sont assemblées avant
l'arrivée des petites.*

Miss C H A M P E T R E.

MA Bonne, vous m'avez promis de réfléchir sur ce que je vous dis la dernière fois que je vous vis avec ces Dames. Il s'agit de cette femme de charge toute puissante dans la maison de ce gentilhomme qu'on me propose d'épouser.

Madem.

Madem. BONNE.

Je ne l'ai pas oublié, ma chère, & après avoir bien demandé les lumières du St. Esprit, voici ce que je ferois en pareil cas. Je ferois entendre à mon futur époux qu'ayant beaucoup de goût pour les devoirs de l'état dans lequel je vais entrer, je suis déterminée à y consacrer ma vie, & à prendre soin de l'économie & de l'ordre. Je me réglerois sur sa réponse ; mais s'il vouloit absolument me mettre sous la tutèle de sa femme de charge, & qu'il n'eut pas le courage de me la soumettre absolument, je serois sa très-humble servante & jamais rien de plus.

Miss CHAMPETRE.

J'avois décidé précisément comme vous le faites ; mais, ma Bonne, je ne suis plus la maîtresse de suivre là-dessus mes lumières & les vôtres. Ma mère à qui j'ai fait part de mes idées, les désapprouve ; elle dit que c'est une chimère de me croire obligée à des devoirs dont un mari me dispense : que si cette femme me déplaît, je trouverai vingt moyens de m'en défaire quand je serai mariée ; que mon futur mari étant un très-

très-bon parti pour moi, il ne faut pas risquer de le perdre par des difficultés qui n'ont pas le sens commun ; en un mot, elle m'a absolument défendu de lui rien dire sur cet article. Que feriez-vous, ma Bonne, si vous étiez à ma place ?

Madem. B O N N E.

Si ma confiance en Dieu étoit sans réserve, ma foi dans la sagesse de sa conduite bien ferme, j'obéirois sans balancer, persuadée que Dieu ne permettra pas que mon obéissance tourne à mon désavantage, & qu'il est le maître de diriger à mon plus grand bien les choses qui m'y paroissent contraires. Si je craignois que ces vertus ne fussent que dans mon imagination, il est certain que je romprois un mariage qui sembleroit me préparer des désagréments selon les vûes humaines. Examinés-vous, ma chère, & choisissés ; mais si vous prenez le parti le plus parfait qui est celui d'obéir, prenez bien garde que ce soit purement pour Dieu.

Miss C H A M P E T R E.

Je vous l'avoue, ma Bonne, je me suis déterminée à obéir pour éviter les désagréments

mens qui suivroient mon refus. Comment supporterois-je les reproches & le mécontentement de mes parens ? Cela me rendroit la plus misérable de toutes les créatures ; malheureuse pour malheureuse, j'aime mieux l'être par la tyrannie d'une femme que je mépriserai, que par le chagrin de ceux que j'aime.

Lady LUCIE.

Je vous trouve un modèle de perfection, ma chère, & je ne crois pas que ma Bonne puisse justement exiger de vous rien de plus.

Madem. BONNE.

Si *Miss Champêtre* eut vécu à Rome il y a deux mille ans, j'applaudirois à ces motifs : on n'eut pû rien exiger de plus d'une honnête payenne ; mais elle est chrétienne, & cela change la thèse. Cette belle résignation dont elle nous parle, ne l'empêchera pas d'être misérable : elle en convient, elle s'y détermine ; mais une chrétienne a des ressources pour corriger sa misère & faire disparaître le malheur. Que *Miss Champêtre* fasse pour Dieu ce qu'elle veut

veut faire pour ses parens ! Notre Dieu qui est un maître libéral, la payera au centuple de ce qu'elle lui sacrifie ; il lui donnera les lumières nécessaires pour trouver un remède à ses peines, ou le courage pour les supporter. Remarqués bien ceci, Mesdames ; toutes les amertumes que nous supportons par égard pour les créatures, par esprit de philosophie, nous les sentons dans toute leur étendue parceque nous sommes seules à les supporter. Celles que nous souffrons pour l'amour de Dieu, sont au contraire bien légères, parcequ'il nous aide à porter ce fardeau, & que l'abondance de ses graces change les peines en plaisirs.

Lady LOUISE.

Je conçois bien, ma Bonne, que la patience que Dieu nous donne, peut adoucir nos chagrins ; mais je ne comprendrai jamais que les peines changent de nature, & puissent nous paroître des plaisirs.

Miss CHAMPETRE.

Et moi, ma Bonne, j'aurai beau dire à Dieu que c'est pour lui que je me soumettrai à mes parens ; je sentirai fort bien que
je

je mentirai, & que le motif le plus puissant de mon obéissance sera la crainte de les fâcher & d'être ensuite punie par leur mauvaise humeur, en sorte que j'obéis, non par amour de Dieu, non pour l'amour de mes parens, mais seulement pour l'amour de moi-même. C'est mon propre intérêt qui me porte à choisir entre deux maux celui qui me paroît le moindre.

Madem. B O N N E.

Non, ma chère, vous ne mentirez pas lorsque vous direz à Dieu avec une volonté ferme que vous agirez pour lui. Faites bien attention à ceci, Mesdames; cela est d'une très-grande conséquence. On me propose un bon repas, une partie de plaisir innocente: j'y vais sans aucune répugnance; ma raison & mes sens sont d'accord sur l'acceptation de ce plaisir. On me présente un acte pénible à faire pour obéir à Dieu; la foi montre à ma volonté que je dois faire cet acte: ma volonté se soumet pleinement; mais en même tems tous mes sens se révoltent: il est très aisé dans ce moment de confondre cette révolte des sens avec l'acte de la volonté, & parceque mon consentement à cet acte n'est pas pareil

reil à celui que j'ai donné à la partie de plaisir, je me dis, ce n'est pas pour Dieu que je vais faire cette action ; mille motifs imparfaits se présentent à moi, ce sont eux sans doute qui me déterminent. Mais il y auroit de la stupidité à faire cet acte de vertu par des motifs humains : je sens que je ne le ferois pas pour l'amour de Dieu, donc il faut l'abandonner. Voilà un des pièges qui sont le plus ordinairement tendus à celles qui veulent se donner à Dieu ; pour l'éviter, souvenés-vous, Mesdames, qu'il n'y a que notre volonté dont nous soyons maîtresses, & que Dieu ne nous demande pas autre chose. Nos pensées, nos desirs, nos espérances & nos craintes étant en nous malgré nous, nous n'en sommes point responsables. Ainsi, Miss *Champêtre*, vous serez sûre de faire votre action pour Dieu si vous souhaités & voulés la faire pour lui ; & en agissant ainsi, soyez tranquille sur les suites, elles ne peuvent vous être funestes.

Lady LOUISE.

Adieu donc la prudence ; par votre conseil, ma Bonne, Miss *Champêtre* va agir directement contre cette vertu, comme
si

si Dieu avoit promis de faire un miracle pour réparer l'imprudence de sa conduite.

Madem. BONNE:

Miss Champêtre ne blesse point la prudence en s'abandonnant à la conduite d'une mère qui l'aime avec tendresse. Cette mère a sans doute des lumières qui nous manquent. Vous doutés que Dieu fasse un miracle en sa faveur. Souvenés-vous, ma chère, qu'ils ne coûtent rien au Très-Haut, qu'il ne peut les refuser à ceux qui sont dans l'ordre de sa providence ; miracles invisibles à la vérité, mais qui n'en sont pas moins réels. Si ce mariage que notre amie n'accepte que par obéissance à ses commandemens, pouvoit lui apporter un dommage réel, croyés qu'il sauroit bien le rompre sans qu'elle s'en mêlât. Voici nos jeunes Dames ; il faut les joindre, & commencer promptement la leçon, car il est tard.

Miss Molly, dites-nous le St. Evangile que vous avés appris.

Miss MOLLY.

En ce tems-là, *Jean Bâliste* vint prêcher au désert de Judée en disant : faites pé-

pénitence, car le royaume des cieux est proche. Ce *Jean* vous vous souvenés bien, Mesdames, c'étoit le fils de *Zacharie* : il avoit un habit de poil de chameau qui je pense, étoit quelque chose de bien rude sur sa peau, une ceinture de cuir ; il ne vivoit que de sauterelles & de miel sauvage, ce qui devoit n'être pas fort bon. Il disoit : faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche ; la coignée est déjà à la racine de l'arbre, tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.

Madem. B O N N E.

Eh bien, Mesdames, vous me trouvés quelquefois bien sévère lorsque je vous dis de fuir les occasions qui pourroient vous porter au mal crainte de tomber dans l'enfer. Voici un prédicateur qui est bien plus sévère que moi, il ne dit pas : tout arbre qui porte de mauvais fruit, sera coupé & jetté au feu, mais, tout arbre qui ne porte pas de bon fruit. Il ne s'agit pas seulement de ne pas faire de mal pour éviter l'enfer ; il faut encore faire du bien. Mais quel est le bien que Dieu demande de nous ? *St. Jean* va nous l'apprendre dans

dans la suite de cet Evangile. Continué,
Miss Molly.

Miss M O L L Y.

Pour moi, je vous bâtise dans l'eau pour vous porter à la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi, est plus puissant que moi, & je ne suis pas digne de délier le cordon de ses souliers : il vous bâtifiera dans le St. Esprit & dans le feu. Il a son van à la main, & il nettoiera parfaitement son aire : il amassera son bled dans le grénier ; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

Madem. B O N N E.

Ecoutez bien, mes enfans. Si nous vivions dans un autre siècle que le nôtre, je ne m'arrêteroïs pas à ces dernières paroles ; mais malheureusement, je me vois dans la nécessité de vous y faire faire une attention particulière. Vous ne trouverez que trop de gens par la suite qui pour diminuer en vous la crainte du péché, tâcheront de vous persuader que la peine dont il sera puni, ne peut être éternelle. Ils vous diront qu'il seroit contraire à la bonté de Dieu

Dieu de punir un péché d'un moment par une éternité de supplices ; qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces paroles de l'Ecriture. Je voudrois pouvoir vous laisser ignorer qu'on tient de tels discours dans le monde ; mais je les ai entendus mille fois, je les ai lus autant. Deux Ministres l'un de Dublin & l'autre de Geneve n'ont pas rougi de l'écrire. Vous ferés la même épreuve ; il est donc de mon devoir de vous prévenir contre ces discours empoisonnés. Non seulement la foi nous ordonne de croire l'éternité des peines de l'enfer ; c'est un feu qui ne s'éteindra *jamais*, répète souvent l'Ecriture. *Jamais*, ce mot est positif ; cessons d'être chrétiennes, ou croyons sans hésiter ce *jamais*, si terrible pour le pécheur. Mais après l'avoir crû aveuglement par la foi, examinons le encore par les lumières de la raison.

Lady SPIRITUELLE.

Ah ! ma Bonne, je consens à fermer les yeux sur cette terrible vérité ; mais ne l'examinons pas, je craindrois de penser comme les autres que cette éternité est contraire à la bonté de Dieu.

Maden.

Madem. BONNE.

Comme la crainte d'une éternité malheureuse est un des plus puissans moyens que Dieu nous ait laissés pour nous faire éviter le péché, il ne faut laisser à ce sujet aucun doute à votre raison, Mesdames. La mienne comprend fort bien la justice, la nécessité de cette éternité.

Ouvrés les yeux de votre foi, Mesdames. Jettés un regard tremblant & respectueux sur cet Etre immense devant lequel les anges se voilent de leurs aîles comme parle l'Ecriture. - - - Hélas ! Mesdames, mon esprit se perd, mes idées se confondent, je demeure muëtte, stupide. Il me semble être sur les bords de l'Océan. Je jette les yeux sur cette immense quantité d'eau ; mais bientôt fatiguée de ne trouver aucune borne qui puisse arrêter mes regards errans, je suis obligée de baisser mes yeux fatigués, éblouis. Voilà une image bien imparfaite de ce qui m'arrive lorsque je veux méditer sur l'Etre immense de mon Dieu auprès duquel le grand Océan, tout l'Univers même, est moins qu'un grain de poussière. Cependant, ce Dieu si grand daigne animer un atôme. Il créa l'homme ; pourquoi ?

TOM. II.

D

pour

pour le faire participer à son bonheur pendant toute l'éternité. Que lui demandait-il pour cela ? d'obéir à la loi qu'il a écrite dans le fond de son cœur, d'être heureux dès cette vie par la destruction des ennemis de son bonheur qui sont les passions déréglées. Cependant, ce vil atôme, cette poussière animée met dans une balance, Dieu d'un côté, & quelques vaines satisfactions de l'autre. Il fait que les plaisirs auxquels il va s'abandonner, sont faux ou pour le moins passagers ; n'importe, il abandonne son Dieu, & lui préfère ces plaisirs. Il fait plus. Les remords d'un tel crime le tourmentent, la crainte de l'enfer le poursuit & empoisonne ses plaisirs ; alors ce pécheur se laisse emporter aux murmures contre son auteur : pourquoi a-t-il fait une loi si sévère ? pourquoi m'a-t-il donné de tels penchans ? Dans cet instant, le criminel s'arracheroit à la juridiction de son Dieu s'il étoit possible. Il détruiroit la loi sainte, il détruiroit même son créateur si cela étoit en son pouvoir. Ceci vous fait frémir, Mesdames : vous m'accusés d'exagérer le crime du pécheur ; il n'est point, dites-vous, de monstre assez dépravé pour haïr l'auteur de son Etre. Plût à Dieu que cela fût ainsi !
Mais,

Mais, Mesdames, si Dieu est & sera toujours ce qu'il a été de toute éternité, c'est qu'il est immuable de sa nature ; c'est qu'il est au dessus des atteintes du pécheur. Celui qui soutient le mensonge, détruiroit la souveraine vérité s'il le pouvoit. Le méchant, le cruel, le vindicatif, attaque la bonté de Dieu ; en un mot, chaque péché attaque une des perfections de Dieu : il l'attaque sans succès à la vérité parceque Dieu est inaccessible ; mais la malice du pécheur pour être impuissante, n'en est pas moins grande, & mérite par conséquent les châtimens éternels. Mais peut-être que l'homme pécheur est entraîné par des penchans si forts qu'il ne peut y résister ; vous l'entendrez dire aux libertins, & ils en concluront que Dieu est trop bon pour punir d'une peine éternelle des crimes en quelques sortes involontaires. Je parle bien plus affirmativement qu'eux : où il n'y a point de volonté, il n'y a rien à punir, parcequ'il n'y a point de crime. Je tuerois un homme en dormant sans commettre un péché véniel ; mais, Mesdames, ce qui rend le pécheur inexcusable & digne de l'enfer, c'est qu'il pouvoit vaincre ses penchans les plus forts avec la grace de Dieu, que cette grace, Dieu la lui a offerte dans

tous les instans de sa vie, qu'elle a été plus forte que la tentation, & suffisante par conséquent pour éviter le péché. C'est donc uniquement par sa faute que l'homme est coupable, & c'est par-là que la bonté de Dieu sera justifiée dans le châtement éternel du pécheur.

Lady LUCIE.

Ah ! je le comprends bien, ma Bonne ; la justice de Dieu doit être satisfaite dans l'autre vie avec autant de célébrité que sa bonté éclate dans celle-ci. Je ne puis pourtant m'empêcher de souhaiter que la miséricorde ait encore quelques droits ; pourquoi le repentir des réprouvés, ne pourroit-il pas toucher un Dieu si bon ?

Madem. BONNE.

Que dites-vous, ma chère, du repentir des réprouvés ? Si la haine du péché pouvoit entrer dans l'enfer, ce lieu de tourmens seroit anéanti, & la miséricorde de Dieu reprendroit tous ses droits. Ecoutez avec attention ce que je vais vous dire.

Qu'est-

Qu'est-ce que le péché ? C'est un acte de notre volonté par lequel nous aimons quelque chose plus que Dieu.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, est-il possible qu'on puisse consentir volontairement à aimer quelque chose plus que Dieu ? Cela fait horreur à penser.

Madem. BONNE.

Celui qui aime l'argent, & qui pour en acquérir commet une injustice, ou manque à s'acquitter d'un devoir, n'aime-t-il pas son argent plus que Dieu ?

Miss BELOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je crois que cet homme-là & les autres pécheurs ne font pas réflexion quand ils agissent comme cela, ou qu'ils ne sont pas bien instruits de leurs devoirs, ou enfin qu'ils ont quelque autre excuse.

Madem. BONNE.

Nos devoirs sont écrits au fond de notre âme, Mesdames, & nos remords nous forcent malgré nous de les y lire, à moins que très-volontairement nous ne cherchions à nous dérober à nos lumières naturelles ; ainsi le pécheur est inexcusable. Réprétons ce que je disois : pécher, c'est aimer la créature plus que son Dieu ; se convertir, c'est aimer Dieu plus qu'aucune chose créée. Tant que nous sommes dans cette vie, nous pouvons passer du premier état dans le second, du second retourner au premier, parceque notre état est variable & nos pensées muables. Remarqués encore, Mesdames, qu'une longue habitude dans chacun de ces deux états rend le changement bien difficile ; mais enfin il est possible. Il n'en sera pas ainsi lorsque notre âme sera séparée de notre corps ; elle restera fixée dans la situation où la mort la surprendra. Si l'amour de son Dieu domine alors chés elle, elle aime son Dieu pour toute l'éternité. Si c'est le péché qui régne en elle, il y régne pour jamais, & par conséquent l'éternité de son crime demande une éternité de châtimens ; cela est conforme à
ma

ma raison. Mais voici ce qui achève de la convaincre de la justice de l'éternité des peines.

Il est certain, Mesdames, que Dieu étant la souveraine justice, doit haïr souverainement le péché & employer les moyens les plus efficaces pour le détruire; or quel moyen plus efficace pour détruire le péché, que d'avertir les hommes qu'ils seront punis d'une éternité de supplices, & qu'au contraire une éternité de bonheur fera la récompense de ceux qui l'auront évité ou expié? Hélas! Mesdames, si malgré la connoissance que nous avons de ces vérités, nous sommes encore si foibles lorsqu'il s'agit de résister aux tentations, de vaincre une inclination chérie; que seroit-ce si nous n'avions pas cette crainte salutaire?

Lady SPIRITUELLE.

Il me vient une pensée, ma Bonne, c'est qu'il n'est pas fort généreux de n'éviter le péché que par la crainte de l'enfer, & que Dieu ne doit pas avoir pour agréables des motifs aussi bas que ceux de la crainte.

Madem. BONNE.

Si nous n'évitions le péché que par la crainte des supplices de l'enfer, c'est-à-dire, que si nous n'avions rien à craindre, nous consentirions à le commettre, assurément cette crainte seroit un crime, parcequ'elle subsisteroit avec l'amour du péché; mais si je crains l'enfer parcequ'il me sépareroit d'un Dieu infiniment aimable, & qu'il me rendroit l'objet de sa haine, cette crainte de la haine de Dieu est le commencement de son amour, & prépare l'âme à des dispositions plus parfaites. Jésus-Christ nous a dit de craindre celui qui pouvoit précipiter notre âme dans l'enfer; un motif que Jésus nous a recommandé, ne peut être que louable. *Miss Molly*, continués-nous le discours de St. *Jean Bâpiste*.

Miss MOLLY.

Le peuple demandant à *Jean*, que devons-nous donc faire? il leur répondit: que celui qui a deux vêtemens, en donne un à celui qui n'en a point, & que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Il vint aussi des publicains qui lui demandèrent:

rent: que faut-il que nous fassions? Il leur dit: n'exigés rien au de-là de ce qui vous a été ordonné. Les soldats lui demandoient: & nous, que devons nous faire? Il leur répondit: n'usés point de violence ni de tromperie envers personne, & contentés-vous de votre paye.

Madem. B O N N E.

Je vous l'ai dit, Mesdames, St. Jean après nous avoir dit que tout arbre qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu, nous apprend ensuite quels sont les fruits que nous devons porter. Tout se réduit à trois points.

Faites pénitence.

Faites l'aumône.

Remplissés les devoirs de votre état.

Rien de plus positif, de plus répété dans l'Evangile que l'obligation de faire pénitence. Nous sommes pécheurs; donc nous devons être pénitens: c'est-à-dire, que nous devons prendre le parti de la justice de Dieu contre nous-même, & punir en nous l'ennemi de Dieu. Ainsi loin de nous impatienter dans les souffrances, la pauvreté, & les autres peines que Dieu nous envoie, nous devons nous y

soumettre avec joye parceque ces maux sont la punition de nos péchés.

Les seconds fruits que tout bon arbre doit porter, sont les fruits de la charité: je ne vous dirai pas comme St. *Jean*, si vous avés deux habits, donnés-en un aux pauvres; mais retranchés vos bals, vos comédies, vos opéras, & donnés aux pauvres l'argent que vous y employeriez. Je me sens obligée, Mesdames, de péser sur cet article. Il est question de votre salut éternel; je risquerois le mien si le respect humain m'engageoit à vous taire les devoirs du christianisme. Il vous est permis de sacrifier quelque chose à votre délassement; mais pésés dans la balance de la foi la somme qu'il y faut employer: elle deviendra bien légère. Celles qui pésent l'argent qu'elles donnent à leurs plaisirs dans la balance de l'amour propre, doivent frémir. Au jour du jugement, les pauvres qui auront manqué de pain, d'habits, s'élèveront contre elles. Elles entendront de jeunes filles qui leur diront: Maudites créatures, la plus petite partie de l'argent employé à tes plaisirs, m'eut tiré d'une misère qui m'a précipité dans le crime.

Enfin la troisième manière de porter de bons fruits, est l'accomplissement des de-

voirs

voirs de son état. *St. Jean* n'exclut personne de la possibilité de faire son salut, pas même les publicains, c'est-à-dire, les financiers, les riches du siècle, pas même les gens de guerre, c'est-à-dire, ceux dont la profession semble éloigner le plus de la pitié. Mais à quelle condition, leur fait-il espérer les promesses de Dieu ? Tout se réduit à bien remplir les devoirs de leur état. J'ose vous offrir le ciel à cette même condition, Mesdames. Si vous la remplissez, l'amour du monde, des divertissemens, des faux plaisirs disparaîtra pour faire place à des plaisirs purs & solides qu'on trouve toujours dans l'accomplissement de ses devoirs. Nous continuerons dans la première leçon l'histoire du bâtême de *Jesus-Christ* par *St. Jean* ; & avant de continuer l'histoire Romaine, *Lady Sensée* vous réglera d'une histoire qu'elle lût hier au soir : elle est de *Mr. Marmontel*, auteur estimable, parceque dans ses écrits il a toujours respecté les mœurs. Je ne fais si elle est de son invention, ou s'il n'a fait que prêter les graces de son stile à une histoire réelle ; quoi qu'il en soit, elle est toute propre à vous prouver ce que je vous disois tout à l'heure, que les vrais plaisirs ne se trouvent que dans l'accomplissement

des devoirs de son état. Commencés,
Lady Sensee.

Lady SENSE'E.

Ma Bonne, j'ai oublié les noms des personnages ; permettes-moi de leur en donner d'autres.

On dit en France que les Intendans des provinces abusent de leur autorité pour tyranniser les peuples & s'enrichir ; l'histoire suivante prouvera que cette règle a des exceptions. Mr. *de M.* exerça son emploi avec tant de droiture & de désintéressement, qu'il ne laissa d'autre héritage à sa fille unique que l'amour & la vénération de tous ceux qu'il avoit protégés. Ils étoient tous disposés à s'unir pour faire à cette fille un sort heureux lorsqu'un riche négociant leur ravit le plaisir qu'ils s'étoient proposé. Ce négociant que je nommerai *Désbures*, étoit un homme de trente cinq ans, d'un excellent cœur, mais d'un esprit assés borné. Il avoit une si haute idée du mérite de feu Monseigneur l'Intendant, & une si petite de lui-même, qu'il ne s'offrit qu'en tremblant à sa fille, & lui fit entendre fort humblement qu'elle lui feroit trop d'honneur si elle consentoit

à partager avec lui une fortune immense. Cette Demoiselle lui fut gré de la justice qu'il lui rendoit, & de celle qu'il se rendoit à lui-même en s'avouant indigne d'elle, & pour l'en récompenser, elle s'abaisssa jusqu'à lui donner la main. Ce début, Mesdames, vous annonce que la fille de Mgr. l'Intendant ne ressembloit point à son père ; cependant, cette fière personne vécut fort bien avec son mari, parcequ'il ne se relâcha jamais du profond respect qu'il lui avoit voué, & son attachement fut si grand pour une femme qui le méritoit si peu, qu'étant mort après trois ans de mariage, il lui laissa tous ses biens quoi-qu'il en eut eu deux fils. L'ainé qu'on nomma de *Désbures* pour ennoblir un peu son nom, captiva tellement le cœur de sa mère, qu'il ne lui resta rien à donner au cadet qui fût nommé *Jacquo*. Ce dernier fût envoyé en nourrice, pendant que les soins & la dépense fûrent prodigués à l'ainé dans la maison paternelle, ou plutôt maternelle. Si on y rappella ensuite *Jacquo*, ce fût pour fournir une victime aux caprices de son frère qui en fit un martyr. Les maîtres qui furent appelés pour instruire ce fils chéri, le trouvèrent d'une opiniâtreté

&

& d'une obstination qui les forcèrent à se plaindre à Madame *Désbures*, & furent assés maladroits pour louer les talens du cadet ; ils furent congédiés sur le champ, & ceux qui les remplacèrent, instruits par cet exemple, donnèrent toutes leurs louanges à *de Désbures*, & tous leurs soins à *Jacquo*, & il eut été bien difficile de faire autrement. Ce pauvre enfant maltraité de tous côtés avoit cherché dans la pitié du secours dans ses malheurs, & Dieu qui est la consolation des affligés, l'avoit tellement fortifié qu'il ne se permit jamais une pensée contraire au respect qu'il devoit à sa mère, & avoit pour elle un attachement sans bornes ; il s'en falloit de beaucoup que son favori eut le même amour pour elle. Une maladie dangereuse la fit rougir, mais sans fruit, de son injustice par rapport à ses enfans. L'ainé aimoit trop ses plaisirs pour s'affujettir à tenir compagnie à une malade, & le second qui avoit alors treize ans, n'osoit s'offrir à des yeux qui ne l'avoient jamais regardé qu'avec dédain. Cependant, son amour l'emporta sur sa crainte, & saisissant le moment où une garde avoit ouvert la porte, il se coule sans bruit dans la chambre de sa mère, & marchant sur la pointe du pied, il s'approche de son lit.

Est-

Est-ce vous, mon fils, dit la malade ? Non, ma mère, répondit le timide enfant, c'est *Jacquo*. Ces paroles furent un coup de poignard pour Madame *Désbures* ; son cœur s'attendrit malgré elle, & elle ne pût se défendre par un mouvement machinal de présenter sa main à cet enfant disgracié, & de sentir quelques remords en la voyant baignée de ses larmes. Ces bons mouvemens disparurent avec la maladie, & *Jacquo* ayant atteint sa dix-septième année, Madame *Désbures* lui conseilla froidement de prendre l'état ecclésiastique puisque le bien que son père avoit laissé, n'étant pas à beaucoup près aussi considérable qu'on le croyoit, suffisoit à peine pour établir son frère aîné. Quelque soumis que *Jacquo* fût à sa mère, il ne crût pas devoir risquer son salut, en entrant par complaisance dans un état saint pour lequel il n'avoit aucune vocation. Il ne vous reste donc qu'une ressource, lui dit cette mère barbare, je vous achèterai une Lieutenance, & vous courrés la fortune d'une croix de St. *Louis*, ou de vous faire casser la tête. Il est un autre état, lui répondit modestement son fils, où il m'est permis de tenter la fortune ; j'ai du goût pour le commerce : si vous avés la bonté de me faire une pacotille, je pas-

passerai à la Martinique. Vous êtes un digne fils de votre père, lui dit Madame *Désbures* avec un regard méprisant ; allés, Monsieur, préparés votre départ : je vous fournirai ce que vous avés la bassesse de me demander. *Jacques* gémit de la dureté d'une mère qu'il aimoit avec tendresse, & n'osa jamais lui demander permission de lui écrire. Il partit quelques jours après, & Dieu bénissant ses soins, il ne fût pas long-tems à la Martinique sans augmenter considérablement sa petite fortune. Madame *Désbures* débarrassée de son second fils, ne pensa qu'à établir avantageusement celui auquel elle l'avoit sacrifié. Son amour pour cet aîné le lui faisoit voir comme le modèle de toutes les vertus, & pour lui faire obtenir une riche héritière, elle lui abandonna tous ses biens, persuadée que ce fils chéri ne la laisseroit manquer de rien. Quelques mois après son mariage, *de Désbures* céda au désir qu'il avoit de voir Paris, & en moins de deux ans, il trouva moyen de dépenser l'immense fortune que sa mère lui avoit donné. Sa femme pour laquelle il n'avoit jamais eu aucune considération, demanda une séparation de biens, & l'ayant obtenue, *de Désbures* fut réduit à la dernière misère. Pendant ces deux années, sa mère lui

lui avoit écrit plusieurs fois pour lui représenter qu'elle ne vivoit que sur son crédit, mais que les marchands qui fournissoient sa maison, s'ennuyèrent de ne recevoir aucun argent. Ce fils ingrat n'avoit pas même daigné répondre à ses lettres, & lorsqu'elle se préparoit à le joindre pour l'accabler de reproches, elle apprit qu'il étoit ruiné, & peu de tems après qu'il étoit mort des suites de ses débauches. Les créanciers de Madame *Désbures* instruits de sa situation, la forcèrent à leur abandonner le peu qui lui restoit, & elle se vit réduite à se réfugier dans un grenier où elle essaya de subsister du travail de ses mains. Elle ne pût supporter long-tems un genre de vie si nouveau pour elle ; le manque des choses nécessaires à la vie, le chagrin, & par dessus tous les remords, la réduisirent bientôt dans un état de langueur qui sembloit lui annoncer la fin de ses peines par une mort prochaine. Le curé de sa paroisse instruit de sa situation, en fût touché : il plaça auprès d'elle une garde, & lui fournit des alimens & un bon médecin ; mais la cause de sa maladie n'étoit pas du ressort de la médecine : son cœur déchiré nuit & jour ne lui laissoit pas un moment de repos, & arrêtoit l'effet des remèdes les plus efficaces. Ce-

Cependant, l'absence n'avoit point éteint chés *Jacquo* les sentimens de l'amour filial. Il apprit par un de ses amis le triste état de sa mère, & il auroit crû devenir parricide s'il eut tardé un seul instant à voler à son secours; il avoit pourtant les raisons les plus plausibles pour rester à la Martinique: il y jouissoit à la vérité d'un commencement de fortune; mais une absence prématurée pouvoit ruiner ses espérances: d'ailleurs, il aimoit, & touchoit au moment d'être heureux; une jeune veuve extrêmement riche avoit triomphé de son cœur, & lui avoit fait espérer de le préférer à plusieurs rivaux auxquels il étoit bien inférieur du côté de la fortune: n'avoit-il pas à craindre qu'une longue absence ne le ruinât dans le souvenir de sa maîtresse? Toutes ces considérations ne furent pas capables de le faire balancer un moment sur ce que son devoir exigeoit: il ramassa le plus d'argent qui lui fût possible, & prêt à s'embarquer, il se rendit chés sa veuve la douleur peinte dans les yeux; elle fût d'abord effrayée du changement qu'elle remarqua sur son visage, & ayant appris les raisons qui le forçoient à repasser en Europe, & la crainte qu'il avoit de la perdre, elle ne pût modérer le transport que fit naître en elle un des-

deffei
parté
les de
payer
biens
ce qu
de v
qu'un
dans
Ja
à la
plus
ceper
instar
premi
reuse
tôt à
attaq
Tou
dre;
vant
lang
théti
préf
qu'il
vint
chèr
sauv
jour,

dessein si héroïque, & l'ayant embrassé : partés, généreux fils, lui dit-elle, payés les dettes de la nature ; je me charge de payer celles de la vertu & de l'amour : mes biens & ma personne sont à vous, & après ce que je viens de découvrir de l'excellence de votre naturel, vous pouvez être assuré qu'un Prince ne pourroit vous faire tort dans mon cœur.

Jacquo transporté de joye, rendit grace à la générosité de son amante, & en sentit plus vivement le chagrin de l'éloignement ; cependant, il n'eut pas voulu dérober un instant à son devoir, il s'embarqua sur le premier vaisseau. La navigation fût heureuse ; mais lorsqu'il croyoit toucher bientôt à la fin de ses peines, son vaisseau fût attaqué par un corsaire plus fort que lui. Tout l'équipage consterné pensoit à se rendre ; mais *Jacquo* qui avoit toujours devant les yeux sa pauvre mère mourante de langueur & de souffrance, exhorta si pathétiquement ses compagnons de voyage à préférer la mort à la perte de la liberté, qu'il fit renaître leur courage. Le corsaire vint à la bordage, & *Jacquo* embrassant la chère cassette qui renfermoit l'or destiné à sauver la vie de celle à laquelle il devoit le jour, s'écria : mon Dieu, ayés pitié de ma
mal-

malheureuse mère ! Après cette courte & fervente prière, il se jette comme un lion sur les ennemis, & ayant remarqué le chef de ceux qui les attaquoient, il se précipite sur lui au péril de sa vie, & est assés heureux pour le tuer. Encouragé par cet heureux succès, il frappe avec furie, & secondé par ses camarades, ils viennent à bout de forcer les barbares à régagner leur vaisseau & à chercher leur salut dans la vitesse de leurs voiles. Le combat fini, le pacifique *Jacquo* voit avec horreur le sang dont il est couvert & le nombre des morts qui jonchent son vaisseau ; il se demande à lui-même, comment sa timide main a pû porter de si grands coups, & il se répond en soupirant : ah ma chère cassette ! ah ma chère mère ! Le reste du voyage fut tranquille ; il aborde au port de la ville où il a pris naissance, sort du vaisseau sa cassette sous son bras, & enveloppé de son manteau, il s'informe du lieu où il pourra trouver sa mère. Arrivé à son misérable logement, la garde qui lui ouvre la porte, fait difficulté de le laisser entrer avant d'en avoir la permission de la malade, & retourne pour la demander. Madame *Désbures* fût surprise d'apprendre qu'on souhaitoit de la voir ; depuis long-tems sa misère

avait

avait éloigné tous ceux à qui on donne
 dans le monde le nom d'amis, & la cha-
 rité seule lui attiroit quelques visites. Elle
 pria donc la garde de s'informer du nom
 de celui qui étoit à la porte. Son fils qui
 l'entendit, ne pouvant modérer son ardeur,
 s'écria, c'est *Jacquo* ; & ayant poussé la
 porte, se précipita vers le lit de sa mère,
 & se jettant à genoux sans avoir la force
 de parler, baisoit une de ses mains qu'il
 avait saisie. Ah mon fils ! s'écria sa mère,
 ne venés point augmenter par votre pré-
 sence & par votre tendresse le déchirement
 de mon cœur ; j'avoue en la présence de
 ce Dieu juste qui me punit de ma dureté,
 que je ne méritois pas d'avoir un fils, si
 vertueux. Elle en eut dit d'avantage ;
 mais son fils lui ferma la bouche en l'em-
 brassant avec transport. Hélas ! c'étoit la
 première fois que cette faveur lui étoit per-
 mise, & il la sentoît si vivement qu'il en
 étoit comme hors de lui. Le curé & le
 médecin qui entrèrent à ce moment, inter-
 rompèrent une scène si touchante. *Jacquo*
 se jetta à leurs pieds pour les remercier des
 bontés qu'ils avoient pour sa mère, pour
 les conjurer de la sauver, & pour les assu-
 rer qu'il étoit en situation de payer leurs
 soins, ce qu'il disoit en leur montrant du
 doigt

doigt cette cassette dont il étoit idolâtre en égard à l'usage au quel il la destinoit. Si l'enthousiasme des transports du fils faisoient un spectacle touchant, la confusion & les regrets de la mère n'étoient pas moins attendrissans ; elle s'accusoit tout haut de sa dureté, se nommoit barbare, & ne souhaitoit de vie que pour donner des preuves de sa tendresse à un fils qui la méritoit si bien. Le curé & le médecin mêlèrent leurs larmes à celles que la nature & le repentir faisoient répandre. *Jacquo* dès le même jour fit transporter sa mère dans un lieu plus décent où elle fût servie avec beaucoup de soin ; & la joye de retrouver un fils si parfait ayant chassé la noire mélancolie qui empoisonnoit son sang, elle fût bientôt hors de danger. *Jacquo* se trouvoit au comble de la rélicité, par l'heureuse situation qu'il avoit si ardemment désiré ; il soupiroit pourtant, & l'éloignement d'une personne qu'il estimoit autant qu'il l'aimoit, l'empêchoit de goûter toute l'étendue de son bonheur. Sa mère qui étoit devenue plus tendre pour lui qu'elle ne l'avoit jamais été pour son fils aîné, s'aperçût avec douleur que *Jacquo* avoit quelque chagrin secret ; elle le pressa de lui ouvrir son cœur, & ayant appris ce qu'il avoit abandonné
pour

pour voler à son secours, elle sentit redoubler son attachement pour un fils qui le méritoit si bien, & s'offrit de le suivre à la Martinique. *Jacquo* qui n'auroit osé lui demander une telle faveur, reçût sa proposition avec transport ; ils partirent peu après, & l'aimable veuve qui n'avoit point été tentée des grands partis qui s'étoient offerts pendant l'absence de son amant, le reçût avec une joye qui lui gagna le cœur de Madame *Désbures*. Cette femme corrigée par l'adversité, résolut d'employer le reste de sa vie à payer par ses attentions ce qu'elle devoit à la généreuse veuve, & celle-ci s'étant attachée à elle comme à une mère, n'oublia rien pour l'empêcher de regretter l'Europe. Ces trois personnes, pendant une longue suite d'années éprouvèrent que le vrai bonheur est inséparable de l'accomplissement des devoirs de son état, & Madame *Désbures* surtout connût que le malheur, les inquiétudes & le désespoir sont toujours à la suite du violement de ces devoirs sacrés.

Lady LOUISE.

Nous devons toutes des actions de grace à *Lady Sensée* pour la bonté qu'elle a eue
de

de nous raconter cette jolie histoire. Si elle n'est pas vraie, du moins est-elle vraisemblable ; mais, ma Bonne, il faut que je vous dise un de mes étonnemens, c'est de voir de tels exemples se renouveler tous les jours. Comment un père & surtout une mère, peuvent-ils oublier l'égalité qu'ils doivent mettre entre leurs enfans ? Je vous l'avoue, je me sens capable de bien de fautes ; cependant je crois pouvoir me répondre de moi-même à ce sujet.

Madem. BONNE.

Ne jurés de rien, Madame, il est bien difficile de se défendre de toute partialité : à Dieu ne plaise que je vous croye capable des excès de Madame *Désbures* & de celles qui lui ressemblent ; mais il est aisé de se laisser aller à une prédilection presque toujours injuste. Un premier enfant s'empare ordinairement de la meilleure partie du cœur d'une mère, en sorte qu'il reste peu de chose à ses cadets. D'ailleurs, un enfant plus beau, plus spirituel, fait souvent panacher la balance, & ce qu'il y a de pire, c'est qu'une mère aveugle se persuade, que sa prédilection est fondée sur la justice, que par conséquent tous les raisonnemens

hu-

hum
per,
une
gnée
de se
Que

J'
Jacq
que
cure

Vo
car el
déli
gnifi
l'histo
siège

Tar
pour
habito
hui
To

humains ne sont pas capables de la détromper, & qu'il faut pour lui ouvrir les yeux, une grace particulière qu'elle est bien éloignée de demander à Dieu, puisqu'au fond de son cœur elle craint d'être défabusée. Que pense de notre histoire Lady *Violente* ?

Lady VIOLENTE.

J'admire l'excellent naturel du pauvre *Jacquo*, & je dis avec vous, ma Bonne, que la fidélité à remplir ses devoirs, procure tôt ou tard un bonheur réel.

Madem. BONNE.

Vous ne vous trompés pas, ma chère ; car elle établit au fond du cœur une paix délicieuse que l'Ecriture compare à un magnifique banquet. Nous allons continuer l'histoire Romaine ; nous en étions au siège de Rome par *Porfenna*, Roi d'Etrurie.

Lady SENSE'E.

Tarquin chassé de Rome fût assés habile pour engager dans sa querelle un Roi qui habitoit dans le país qu'on appelle aujourd'hui la Toscane. Ce Prince vint assié-
 Tom. II. E ger

ger la ville de Rome, & la réduisit bientôt à la dernière extrémité faute de vivre. Ce fût en ce tems-là qu'on pût connoître l'extrême courage des Romains, & le mépris qu'ils avoient pour la mort & la douleur.

Madem. B O N N E.

Je veux soulager votre poitrine, ma chère. *Miss Molly* connoit *Mucius Scevola*, c'est-à-dire, celui qui étoit gaucher ; elle va nous dire son histoire.

Miss M O L L Y.

Mucius étoit un Chevalier Romain qui voyant l'extrémité où sa patrie étoit réduite, résolut de finir la guerre tout d'un coup, en tuant le Roi *Porfenna*. Pour exécuter son dessein, il se coula dans le camp de ce Prince, & parvint jusqu'à sa tente. Heureusement pour le Roi d'Etrurie, il n'étoit pas connu de *Mucius* qui, je ne sais par quelle raison, tua son Secrétaire au lieu de lui. Le bruit qui se fit ayant attiré quelques soldats, *Porfenna* leur commanda d'arrêter l'assassin, & le regardant avec des yeux enflammés de colère, il lui commanda de déclarer ses complices, le menaçant de

de le faire périr dans les plus cruels tourmens s'il refusoit de lui obéir. C'étoit apparemment dans un tems froid que se passa cette scène, car il y avoit sur la table un bassin plein de feu. *Mucius* regardant fièrement *Porfenna*, lui dit: apprends qu'un Romain ne craint point la douleur; & pour donner une preuve de ce qu'il disoit, il mit sa main au milieu du feu, & la laissa brûler fort tranquillement. *Porfenna* frémit d'horreur à ce spectacle, & n'en pouvant soutenir la vûe, il dit à *Mucius*: je te pardonne, retire-toi. Je te remercie de ta clémence, lui répondit *Mucius*, & pour te prouver ma gratitude, je veux bien te nommer mes complices. Apprends donc que nous sommes quarante qui avons fait serment de te tuer: je me suis trompé; mais les autres ne se tromperont pas. *Porfenna* ne pût s'empêcher de trembler, en considérant la fermeté de ceux qu'il attaquoit; il crût donc avoir assés fait pour *Tarquin*, & se détermina à donner la paix à un peuple contre lequel il n'avoit aucun sujet personnel de se plaindre, & dont il avoit à redouter la férocité, ou si on veut le courage.

Miss CHAMPETRE.

Qu'entendés-vous, ma chère, par ces dernières paroles ? On diroit que vous voulés blâmer *Mucius Scevola*.

Miss MOLLY.

On entendroit ma pensée, ma chère, & si j'osois, je vous demanderois si vous approuvés l'action de ce forcené de *Mucius* ?

Miss CHAMPETRE regardant la Bonne.

N'ayés pas de peur, ma Bonne : je ne dirai point d'injure à *Miss Molly* que j'aurois fort bien battuë l'année passée si elle eut parlé comme elle le fait contre *Mucius* ; mais je commence à m'appercevoir que je suis très-partiale quand il s'agit des Romains, & qu'ainsi mes idées peuvent bien être fausses : c'est pourquoi, ma Bonne, je vous prie d'être arbitre entre nous ; faut-il regarder *Mucius* comme un héros, ou comme un forcené ? car enfin, on étoit en guerre, je vous prie de le remarquer.

Madem.

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère, si on peut jamais se dispenser de la loi naturelle ? Je sais que vous conviendrés que non : or l'assassinat est contraire à la loi naturelle parcequ'il renverse la société, comme je vous l'ai fait remarquer plusieurs fois. Le meilleur Roi du monde, le magistrat le plus intégre, le juge le plus équitable, le citoyen le plus paisible, ne sont pas en sûreté s'il y a un seul cas où l'assassinat puisse être permis, parcequ'il est très-possible qu'ils paroissent des Tyrans ou des ennemis du bien public aux yeux de quelque homme abusé par de faux rapports, par des apparences trompeuses, par des passions secrètes. S'il n'y a plus de sûreté, il n'y a plus de société ; il faut fuir dans les bois pour y vivre seul, isolé, ou bien il faut se hâter de tuer tous ceux qu'on pourroit soupçonner de vouloir attenter un jour à notre vie, au risque de faire périr dix innocens sur de vains soupçons. Il faut donc demeurer inébranlablement attaché aux principes de la loi naturelle qui nous dit : ne faites pas à un autre ce que vous ne voudrés pas qu'on vous fit ; n'assassinés point,

parcequ'en aucun cas, vous ne voudriés pas être assassiné.

Mifs *Champêtre* pour justifier l'action de *Mucius Scevola*, m'a prié de remarquer que les Romains étoient en guerre avec les Etruriens ; il est vrai qu'en tems de guerre, on est autorisé à tuer son ennemi, mais non pas à l'assassiner : j'aurois regardé *Mucius* comme un héros s'il eut cherché à tuer *Porfenna* à la tête de ses troupes, parcequ'alors ce Roi eut été en situation de défendre sa vie ; mais il cherche à l'attaquer & à le tuer par surprise : il n'est plus à mes yeux qu'un lâche assassin. Mifs *Belotte* va vous apprendre ce que fit *Clélie* & ses compagnes, & Mifs *Champêtre* pourra louer leur action sans contrainte.

Mifs BELOTTE.

Porfenna voulant accorder la paix aux Romains, il fût question de lui envoyer des ôtages, c'est-à-dire, des personnes qui devoient rester dans son camp jusqu'à l'exécution des articles de paix. Vous remarquerez s'il vous plaît, Mesdames, que si on viole les conditions dont on est convenu, celui à qui on manque de parole, est en droit de faire mourir les ôtages, & que
ces

ces ôtages ne peuvent chercher à se sauver sans manquer à la foi publique. On choisit pour envoyer à *Porfenna*, douze jeunes hommes & douze jeunes filles des premières maisons de Rome ; parmi ces filles, il y en avoit une extrêmement belle, appelée *Clélie*. Apparemment, qu'elle s'aperçût que la vertu n'étoit pas fort en sûreté dans une armée où les fils de *Tarquin* étoient, elle fut trouver ses compagnes, & leur représenta avec force qu'il valoit mieux s'exposer à la mort que de risquer leur sagesse. Ces filles vertueuses approuvèrent ses craintes, & se jettèrent courageusement dans le Tibre. Mademoiselle *Scudery* qui a bâti un Roman de douze Volumes sur cette aventure, prétend que le péril ne fût pas bien grand, que ces héroïnes étoient assises sur des clayes poussées par des soldats ; ne lui en déplaît, elle diminue de beaucoup par-là la grandeur de l'action de *Clélie* : pourquoi ne pas dire que ces filles ou savoient nager, ou se faisoient des chevaux des ennemis pour faire ce trajet ? Quoi qu'il en soit, elles jetterent la consternation dans Rome lorsqu'elles y arrivèrent, parceque leur fuite donnoit à *Porfenna* une juste raison de refuser la paix. On les renvoya sur le champ à

ce Prince, en le priant d'excuser la timide vertu de ces filles. *Porjenna* au lieu de s'offenser de leur désertion, donna de grandes louanges à leur sagesse, & leur fit de magnifiques présens ; il conçût même tant d'estime pour les Romains qu'il leur abandonna tout ce qui étoit dans son camp. Après la conclusion de la paix, les parens des compagnes de *Clélie* employèrent les présens que leurs filles avoient reçûs de *Porjenna*, à dresser une statuë à la courageuse *Clélie*.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne, il me paroît que vous approuvés l'action de *Clélie* & de ses compagnes ; mais en le faisant, n'êtes-vous pas en contradiction avec vos maximes ? Vous nous avés dit qu'il n'y avoit aucun cas où l'on pût violer la loi naturelle. Cette loi nous défend d'exposer notre vie à un péril manifeste. Ces filles risquoient la leur, soit qu'elles passassent le Tibre à la nage ou à cheval ; donc l'action de ces filles étoit mauvaise puisqu'elle bleffoit la loi naturelle.

Madem.

Madem. BONNE.

Voilà un argument en forme, ma chère : certainement, vous allés devenir une adversaire redoutable ; il faut pourtant tâcher de vous répondre.

Remarqués s'il vous plaît, Mesdames, qu'il est des mouvemens involontaires produits par un péril violent ; c'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, qu'il est des occasions où notre âme fortement occupée d'un objet, est absolument incapable de réflexion. Je vous le ferai comprendre par un exemple. Le feu prit il y a quelques années, dans une des cours de Lincoln's-Inn-fields. Cette cour a plus de soixante pieds de large. De bonnes gens qui demeuroient du côté de la cour opposé à celui du feu, s'éveillèrent en sursaut. La frayeur lia tellement toutes leurs facultés qu'ils se hâtèrent de jeter par la fenêtre ce qu'ils aimoient le mieux, le mari son porte-feuille, & la femme ses porcelaines. Après cette belle expédition, ils descendirent dans la cour par la même fenêtre, à l'aide des draps de leur lit. Jamais il ne leur vint dans l'esprit que leur escalier étoit libre ; jamais la femme ne pensa qu'en jettant ses porcelaines par la

fenêtre, elles se briferoient en morceaux. La peur du feu avoit lié leur âme, & faisoit disparaître toute autre idée. Voilà justement le cas de nos Romaines, & ce qui me donne pour elles la plus grande vénération. Les dangers que couroit leur vertu, leur parurent plus redoutables que le feu aux personnes dont je viens de vous parler. Leur âme toute occupée de cette crainte, n'étoit plus capable de réfléchir; si le danger eut été plus pressant, elles se feroient jettées dans un feu aussi bien que dans un fleuve, & toutes occupées du malheur qu'elles vouloient éviter, elles n'auroient pas pensé à celui dans lequel elles se jettoient.

Pour le soulagement de *Miss Champêtre*, je veux dire un mot d'*Horatius Cocles* qui fit une action véritablement belle. Les Romains ayant fait une sortie, furent repoussés avec tant de vigueur qu'ils prirent la fuite; les vainqueurs les poursuivirent, & Rome couroit risque d'être emportée ce jour-là, car les Etruriens alloient y entrer à la suite des fuyards. Dans cette occasion, *Horatius* résolut de se sacrifier pour sa patrie; il tint ferme à la tête du pont qui sans doute étoit étroit, & y arrêta les ennemis autant de tems qu'il en falloit pour détruire

détruire derrière lui une partie du pont. Alors voyant Rome sauvée, il pensa à conserver sa vie, & montra par-là qu'il ne l'avoit risquée que de sang froid ; il se jeta donc dans le Tibre, & malgré les armes qui étoient fort pèsantes, malgré une nuée de flèches qu'on décochoit sur lui, il parvint à l'autre bord, & rentra triomphant dans Rome.

Mis CHAMPETRE.

Vous avoués donc, ma Bonne, que les Romains étoient fort courageux ?

Madem. BONNE.

Je dis plus, ma chère : ils possédoient un grand nombre de vertus morales qui avoient toutes pour base le travail & une vie dure ; c'est ce qui me met de mauvaise humeur contre *Numa* : il eut été facile de faire goûter la vérité à des gens dont les mœurs étoient pures ; on peut juger du respect qu'ils auroient eu pour un Dieu réel, par celui qu'ils conservèrent si long tems pour des divinités absurdes. S'ils eussent fait pour Dieu ce qu'ils firent pour leur patrie, ils auroient eu des places distinguées.

guées dans le ciel. Vous voyés, ma chère, que je rend justice aux Romains; soyez aussi équitable par rapport à un homme qui vint s'établir en ce tems à Rome. Je parle d'*Apus Claudius* qui va jouer un grand rôle dans notre histoire, & dont Mr. *Rollin* nous donne une idée très-fausse.

Miss CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, est-ce que cet *Apus* n'étoit pas un homme dur, & d'une opiniâtreté qui impatiente ?

Madem. BONNE:

Je le vois d'une autre façon, ma chère. *Apus* me paroît un homme éclairé qui prévoyoit les suites funestes de la condescendance du Sénat envers un peuple séditieux qui les armes à la main vouloit extorquer des privilèges funestes au bien de la république. Sa prudence lui fit prophétiser tous les malheurs qui arrivèrent ensuite, & qu'on eut évités en suivant ses conseils. Voilà donc un procès bien établi entre vous & moi, ma chère; ces Dames, ou plutôt la

la suite des événemens le décideront.
Continués, *Lady Sensée.*

Lady SENSE'E.

Tarquin après avoir vû périr tous ses enfans, traîna long-tems une vieillesse malheureuse & méprisée, & mourût enfin misérablement. Sa mort fit un grand plaisir au Sénat qui se voyoit par-là dégagé de l'obligation de ménager une populace qui sans doute se servoit à propos de la facilité qu'elle auroit à rappeler le Tyran. Ce fût alors qu'on éprouva les mauvais effets de la loi qui autorisoit l'usure, & de celle qui permettoit aux créanciers de maltraîter leurs débiteurs. Plusieurs de ceux qui avoient dépensé leur bien en servant la patrie, furent traînés dans les prisons ; un vieux soldat s'en étant échappé, montra à la multitude son dos déchiré à coups de verges. Sur ces entrefaites, quelques peuples voisins de Rome prirent les armes contre elle. Les Consuls commandèrent au peuple de s'enrôler ; les Romains répondirent qu'ils ne le feroient pas à moins qu'on ne donna une loi pour abolir les dettes. Les Consuls pressés de s'opposer aux ennemis qui ravageoient les environs
de

de Rome, commandèrent à leurs liçteurs de se saisir de quelques-uns des plus séditeux ; ceux-ci se servent de la loi de *Publicola*, & demandent à être jugés par le peuple. Vous pensés bien, Mesdames, que le peuple qui étoit leur complice, approuva leur désobéissance. Ainsi voilà Rome sans Magistrats, puisque ceux qui portent ce titre, n'ont plus droit ni de commander, ni de faire punir les coupables. Dans cette extrémité, le Sénat s'assembla pour délibérer, & se trouva divisé en deux partis. Le premier, à la tête duquel étoit *Publicola*, vouloit satisfaire le peuple en accordant l'abolition des dettes. Le second, à la tête duquel étoit *Apicius*, refusoit de souscrire à cette loi. Ce grand homme que Mr. *Rollin* appelle un homme dur, convint qu'il étoit juste de soulager ceux qui s'étoient ruinés en servant le Public : il déclara qu'il avoit plusieurs débiteurs de cette espèce, les prit à témoins qu'il ne les avoit jamais tourmentés, protesta qu'il leur remettoit de bon cœur les sommes qu'ils lui devoient, exhorta tous les Sénateurs à suivre son exemple ; mais il ajoûta, qu'il n'y avoit aucune puissance qui pût avec raison dépouiller un homme de ce qui lui appartenoit, que c'étoit un vol de priver un
hom-

des ADOLESCENTES. III

homme d'un argent qu'il avoit prêté sur la foi publique qui étant le soutien de la société, devoit être inviolable; que cette même loi feroit un grand tort au peuple, puisqu'il ne trouveroit plus à emprunter à l'avenir dans ses plus pressans besoins. Ces bonnes raisons furent écoutées; mais on manqua de fermeté dans le Sénat. Les Sénateurs déterminés à ne point céder au peuple, cherchèrent à l'amuser; on promit de penser à l'abolition des dettes lorsqu'on auroit chassé les ennemis, & pour forcer le peuple à s'enrôler, on créa un nouveau Magistrat sous le nom de Dictateur. Son autorité étoit si absolue qu'il pouvoit sur le champ condamner un homme à la mort, & cette autorité pouvoit durer fix mois.

Miss SOPHIE.

Miséricorde! voilà le despotisme établi dans Rome.

Madem. BONNE.

Remarqués, ma chère, que c'est un despotisme qui succède à un autre. Il étoit auparavant chés le peuple; le voilà dans le

le Sénat : toute la différence qu'il y a, c'est que d'abord Rome avoit autant de Tyrans qu'elle avoit de citoyens, & que dans cette seconde occasion, elle n'avoit qu'un seul Tyran. Vous voyés, *Miss Champêtre*, le bel effet des loix de *Publicola*. Elles mettent le peuple en liberté, ou d'exiger une chose injuste, ou de laisser tomber Rome au pouvoir des ennemis. Remarqués encore, ma chère, que la trop grande liberté du peuple touche au moment du despotisme pour les grands ; ceux-ci se lassent d'être en bute aux caprices d'une multitude qui consulte rarement la raison, & pour secouer le joug qu'elle veut leur imposer, ils sont forcés de sortir des bornes d'une autorité légitime, & de soumettre par la force ceux qui ne veulent pas obéir de bonne volonté.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne, l'histoire m'amuse beaucoup ; mais il y a un siècle que nous n'avons parlé de philosophie : nous avons aussi absolument abandonné l'histoire ancienne.

Madem. BONNE.

Nous reprendrons l'histoire ancienne cet
hiver,

hivèr, mes enfans ; mais ce ne sera qu'après être arrivées au tems où l'histoire Romaine est mêlée avec celle des autres Nations : par rapport à la philosophie, nous en avons eu aujourd'hui une leçon fort ample.

Lady VIOLENTE.

Est-ce que j'ai dormi depuis que je suis entrée ? Je n'en ai pas entendu un seul mot.

Madem. BONNE.

Lady Violente pense tout haut, c'est-à-dire, qu'elle parle sans réfléchir. Revenons à nos principes, ma chère. Quelle espèce de philosophie nous sommes-nous déterminées à apprendre ?

Lady VIOLENTE.

Celle qui nous enseigne l'art d'être heureuse en écartant les obstacles du bonheur.

Madem. BONNE.

Est-ce au dedans ou au dehors de nous que se trouvent les obstacles du bonheur ?

Lady

Lady VIOLENTE.

C'est au dedans de nous : les passions des autres ne peuvent altérer notre félicité ; les nôtres seules peuvent troubler notre paix.

Madem. BONNE.

Quelle est celle de toutes nos passions qui est la plus contraire au bonheur ?

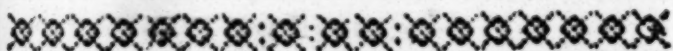
Lady VIOLENTE.

Je ne puis répondre pour les autres ; mais je sais bien qu'en moi c'est l'orgueil qui produit l'obstination, la haine, l'horreur de la contradiction, l'amour du commandement, de l'indépendance & des distinctions.

Madem. BONNE.

Les réflexions sur une histoire où l'on voit par des exemples frappants les suites funestes de la confiance en ses lumières, de l'amour de l'indépendance, & de toutes les autres filles de l'orgueil, peut donc à juste titre être appelée une leçon de philosophie, de géométrie même, puisque je
vous

vous offre à péser les avantages de l'observation des loix, avec la peine qu'on auroit à les observer, & les inconvéniens qui arrivent lorsqu'on s'en écarte. Adieu, mes enfans! venés de bonne heure demain; nous aurons une longue leçon, & ce sera la dernière de cette année, car nous partirons pour la campagne à la fin de cette semaine, & nous avons besoin de quelques jours pour nous préparer à notre voyage.



SEPTIÈME JOURNÉE.

Madem. B O N N E.

L Ady *Mary*, Mesdames, va nous répéter la leçon du St. Evangile.

Lady M A R Y.

Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain trouver *Jean* pour être bûtisé par lui. Mais *Jean* s'en défendoit en disant : c'est moi qui doit être bûtisé par vous, & vous venés à moi? Et Jésus lui répondit : laissez-moi faire pour cette heure ; car c'est ainsi

ainsi que nous devons accomplir toute justice. Alors *Jean* ne lui résista plus. Or Jésus ayant été bûtsé, sortit hors de l'eau, & en même tems les cieux lui furent ouverts ; il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe, & qui vint se reposer sur lui, & au même tems une voix se fit entendre du ciel qui disoit : celui-ci est mon fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection.

Madem. BONNE.

Jésus - Christ, Mesdames, continue à nous donner l'exemple de l'humilité : il s'étoit mis au rang des pécheurs dans la circoncision, dans la présentation ; il le fait alors dans le bûême. Que cet exemple nous apprenne à ne point aimer les distinctions ! C'est dans l'instant où Jésus-Christ s'abaisse que le Père Eternel manifeste sa gloire : comme s'il eut voulu nous apprendre par-là que le seul moyen d'être glorifié avec Jésus, est de nous humilier avec lui. Continués, Miss *Sophie*.

Miss SOPHIE.

Alors l'Esprit mena Jésus dans le désert
pour

pour y être tenté ; après qu'il eut jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim, & le tentateur s'étant approché de lui, il lui dit : si vous êtes le fils de Dieu, faites que ces pierres se changent en pain. Jésus lui répondit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Alors le démon le prit, & l'ayant porté sur le haut du temple, il lui dit : si vous êtes le fils de Dieu, jettés-vous en bas, car il est écrit que les anges vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiés le pied contre quelque pierre. Jésus lui répondit : il est aussi écrit, vous ne tenterés point le Seigneur votre Dieu.

Alors le démon le prit pour la seconde fois, & l'ayant porté sur une haute montagne, il lui montra tous les royaumes de la terre avec leur gloire, & lui dit : je vous donnerai toutes ces choses si vous voulés vous prosterner devant moi & m'adorer. Alors Jésus lui dit : retire-toi, Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu ne serviras que lui seul. Alors le démon le laissa, & il vint des anges qui le servirent.

Madem.

Madem. BONNE.

Pour bien entendre cet Evangile, vous devés savoir que tous les sacrifices & les cérémonies que Dieu avoit ordonnées par *Moïse*, étoient des types, c'est-à-dire, des figures de Jésus Christ. Or un des types de l'ancien testament étoit le bouc émissaire. Le prêtre prenoit un bouc qu'il chargeoit de tous les péchés du peuple, & après avoir prononcé des malédictions sur lui, il le chassoit dans le désert pour y être dévoré par les bêtes. C'est cette figure que Jésus voulût accomplir lorsqu'il s'enfonça dans le désert. Il y entra comme le bouc émissaire chargé de tous les péchés des hommes. Oh ! Mesdames, qui pourroit comprendre ce que Jésus souffrit sous cette odieuse qualité ? Pour nous faire éviter l'enfer, il en souffrit la peine la plus cruelle, c'est-à-dire, qu'il ressentit le poids de la colère de Dieu, comme il le fit dans le jardin des olives & sur la croix. Représentons-nous ce divin Sauveur prostré contre terre, implorant avec de grands cris & des larmes amères la miséricorde de Dieu pour tous les hommes en général & pour chaque homme en particulier. Oui, Mesdames, Jésus n'employa l'influence de sa divi-

divinité que pour augmenter à son humanité la faculté de souffrir. Les péchés sans nombre qui devoient être commis, furent présens à son imagination sacrée comme ceux qui étoient déjà passés. Il pleura sur chacune de nous, il demanda miséricorde pour chacune de nous : hâtons-nous de nous joindre à lui pour gémir sur nos fautes ; présentons à Dieu l'amertume de sa douleur pour suppléer à l'imperfection de la nôtre.

Pésons encore, Mesdames, toutes les circonstances de cet Evangile. Dites-moi ce que vous en pensez, *Lady Spirituelle* ?

Lady SPIRITUELLE.

D'abord, je voudrois bien savoir si le diable savoit que Jésus-Christ étoit le fils de Dieu, & s'il le savoit, comment avoit-il l'audace de le tenter ?

Madem. BONNE.

La Sainte Ecriture ne décidant rien sur cet article, nous pouvons consulter notre raison, & selon ses lumières, il paroît assuré & que Satan ne connoissoit pas Jésus, & qu'il avoit une grande passion de le connaître ; nous le voyons clairement, car il
dit

dit en deux différentes fois : *si vous êtes le fils de Dieu.* Les prodiges qui avoient accompagné l'humble naissance de Jésus, l'accomplissement des prophéties, avoient sans doute donné de grands soupçons à Satan sur la divinité de Jésus ; mais ce prince des orgueilleux ne pouvoit sans doute concilier la majesté du Tout-Puissant avec la bassesse apparente de sa naissance, de sa vie cachée, de sa circoncision, de sa présentation, & de son bâtême. Dites-nous ce que vous pensez de cet Evangile, Mifs Belotte ?

Mifs BELOTTE.

Je ne comprend pas, comment le démon pût montrer à Jésus tous les royaumes du monde ; il eut fallû qu'il opéra un miracle en donnant aux yeux de Jésus plus d'extension que n'en ont les yeux d'un homme.

Lady VIOLENTE.

Et croyés-vous, ma chère, que le corps de Jésus fût formé comme celui des autres hommes ? Pour moi, je m'imagine qu'il avoit des sens dont l'usage étoit beaucoup plus étendu, & qu'il avoit aussi une complexion

plexion plus forte que la nôtre, sans quoi il auroit succombé à ses douleurs.

Madem. B O N N E.

Prenés garde, Madame, que Jésus avoit pris notre nature, qu'il avoit un corps sujet au besoin de manger, de dormir, qu'il se fatiguoit en marchant, & que son corps pour être formé plus parfaitement que les nôtres, n'en étoit que plus sensible à la douleur. Je ne crois donc pas que sa vûë pût s'étendre beaucoup plus que la nôtre, & il étoit impossible qu'il vit en même tems tous les royaumes du monde : le démon les peignit à son imagination ; ce fût sans doute une vision.

Lady M A R Y.

Je ne vous apprendrai rien de nouveau, Mesdames ; mais avoués que le diable est un effronté menteur. *Je vous donnerai toutes ces choses*, dit-il à Jésus. L'impudent ! Etoient-elles à lui pour les offrir & les promettre ?

Madem. B O N N E.

Hélas ! ma chère *Mary*, le diable nous tend tous les jours avec succès le même

TOM. II. F piège

piège qu'il tendit vainement à Jésus. Combien de fois a-t-il peint à notre imagination les grandeurs, les richesses, & les plaisirs, en nous disant : je vous donnerai toutes ces choses si vous voulés désobéir à Dieu & suivre mes inspirations, mes maximes & celles du monde, mon serviteur ? Oh ! Mesdames, je frémis pour vous lorsque je pense que vous allés être en proyes à toutes les tentations de ce lion rougissant qui comme dit l'Ecriture, rode sans cesse autour de nous pour nous dévorer : il ne vous parlera pas lui-même, il vous feroit horreur ; mais il se mettra sur la langue de ces beaux esprits qui tournent en ridicule ceux qui ont de la religion, de ces sages du siècle qui font consister toute la science à devenir riche, heureux. Vous leur entendrés dire : la vie est courte, employons-en tous les momens à nous divertir. Jouissons des plaisirs pendant que nous sommes jeunes : écartés de votre esprit toutes les idées de morale dont on vous a bercées ; vous serés raisonnables quand vous aurés cinquante ans. Tremblés, Mesdames, & répétés plusieurs fois le jour cette demande de la prière que Jésus-Christ nous a dictée : *Ne permettés pas que nous soyons vaincues par la tentation.*

Lady

Lady LOUISE.

Ma Bonne, tous les hommes sont-ils foux ou enforcés ? Nous sommes chrétiennes, c'est - à - dire, que nous croyons tout ce qui est contenu dans l'Evangile : par quel enchantement arrive-t-il que nous agissions comme nous le ferions si nous n'en avions jamais entendu parler ? car enfin, je veux bien vous l'avouer, on me tient tous les jours les discours dont vous venés de parler ; on vous estimoit autrefois beaucoup plus qu'aujourd'hui, je m'explique. La première année que vous avés eu la bonté d'instruire ces Dames, vos leçons ne tomboient que sur les vertus morales : le fils de *Cicéron* eut pû les entendre ; car il n'étoit point question de christianisme, ou du moins les leçons à cet égard étoient telles qu'il convenoit à des enfans. Cela étoit trouvé admirable. Mais depuis que vous avés eu la bonté de nous instruire & d'entrer dans un détail exact des devoirs du chrétien, on vous trouve ridicule ; il semble que ce soit une nouvelle religion que vous formiés. J'ai souvent dit à ceux qui blâment votre conduite, que vous ne nous enseigniés rien qui ne fût

strictement conforme à la morale de l'Evangile. Ces personnes ou ne l'ont pas lû, ou l'ont lû sans attention, & ne veulent point y voir ce que vous nous enseignés.

Lady SPIRITUELLE en riant.

Ma Bonne, reconciliés-vous avec ces honnêtes gens ; parlés-nous de morale en général, superficiellement, comme en parlent un grand nombre de prédicateurs. J'en ai entendu un qui étoit bien plus accommodant que vous ; il disoit que ces paroles de Jésus : *renoncés à vous-même, portés votre croix, haïssés votre âme* ; regardoient les premiers chrétiens, & point ceux d'aujourd'hui. Que ne parlés-vous comme lui ! Vous plairiés à tout le monde. En un mot, ma Bonne, faites de nous d'honnêtes payennes.

Madem. BONNE.

Vous croyés badiner, ma chère ; on ne demande pas autre chose aujourd'hui dans le monde. Mais, hélas ! cette vertu payenne est la chose impossible ; c'est de la fausse monnoye qui ne peut soutenir l'épreuve. Pour être justed'une façon solide,
il

il faut être chrétien ; pour être chrétien, il faut observer strictement tous les préceptes de l'Evangile. On croit, Mesdames, que je veux vous conduire à une perfection qui ne convient pas aux personnes du monde ; on s'abuse, je ne vous dis que ce qu'il faut faire absolument pour entrer dans le ciel. Examinons - le en philosophe : peut-être l'ai-je déjà fait ; n'importe, c'est pour ainsi dire, le seul point qu'il est nécessaire d'approfondir : vous en conviendrés si vous voulés faire une réflexion.

J'ai trouvé dans ma vie des méchans de toute espèce ; cependant, je n'en ai pas trouvé un seul qui voulût renoncer au ciel, & qui fût déterminé à aller en enfer. Examinons les différentes classes des méchans, c'est-à-dire, de ceux qui ne conforment pas leur vie à l'Evangile.

Les premiers sont ceux qui négligent de s'en instruire, & qui disent pour s'excuser de le faire : *je n'ai pas le tems*. Mes affaires m'occupent, & Dieu ne me demande pas une étude que je ne pourrois faire qu'aux dépens de mes autres devoirs.

Les seconds sont ceux qui lisent ou entendent l'Evangile sans attention, parce que l'habitude de la dissipation ne leur permet pas un moment de réflexion.

Les troisièmes, & c'est le plus grand nombre, sont ceux qui se persuadent que tout ce qu'il y a de pénible dans l'Evangile, doit être regardé comme conseil & non comme précepte ; que cela n'oblige que les gens d'église & non pas les personnes du monde, ou tout au plus que cela ne regarde que ceux qui tendent à la perfection & qui ambitionnent une grande place dans le ciel, & non pas ceux qui ne veulent précisément que faire leur salut. C'est l'erreur de ces dernières personnes que je veux combattre, si je puis les convaincre que l'obligation de pratiquer tous les préceptes de l'Evangile, est absolue pour tous les chrétiens ; qu'il faut se déterminer à renoncer au ciel ou à les pratiquer tous sans exceptions. Assûrement, elles changeront d'opinion ; mais pour les en convaincre, je n'aurai pas recours à la foi qu'elles n'ont pas, c'est à leur raison que je veux parler. *Lady Violente*, voici de la philosophie ; écoutez avec attention, Mesdames.

Dites-moi, ma chère, si vous n'aviés jamais entendu parler de religion & de morale, comment vous vous comporteriez en suivant la pure nature ?

Lady

Lady VIOLENTE.

Ah vraiment ! je vais vous dire de belles choses. 1) Ma Bonne, je voudrois toujours faire ma volonté, c'est ce que j'aime le plus dans le monde. Je bannirois toute règle, toute contrainte. Je dormirois le jour, je veillerois la nuit, je mangerois quand j'aurois faim sans m'embarrasser des heures ; je prendrois un livre & lirois douze heures de suite si cela m'amusoit ; je jetteroies les livres s'ils m'ennuyoient ; j'en ferois autant de l'ouvrage, des compagnies &c. . . .

2) Je ne pourrois souffrir aucune contradiction, & je querellerois, je battrois même ceux qui ne m'obéiroient pas, supposé que je fusse la plus forte, & si je ne l'étois pas, je leur ferois tout le mal qui dépendroit de moi.

3) Je souhaiterois d'être riche, & je tâcherois de le devenir par toutes sortes de moyens, afin d'être en état de satisfaire toutes mes fantaisies tantôt bonnes, tantôt mauvaises ; ce seroit le caprice qui régleroit l'emploi de mon bien.

4) Je ne serois occupée du matin jusqu'au soir qu'à éviter la douleur & à me procurer du plaisir sans m'embarrasser du

chagrin & du plaisir des autres que je n'aïmerois qu'à proportion de la satisfaction qu'ils me donneroient. Voilà à peu près ce que je serois dans l'état de pure nature.

Madem. B O N N E.

Et ce que nous serions toutes, Mesdames, si la lumière de l'Evangile ne nous apprenoit à rectifier tous nos mouvemens.

Miss C H A M P E T R E.

Mais, ma Bonne, on pourroit vous objecter que les payens qui n'avoient pas non seulement les lumières de l'Evangile, mais encore la loi écrite, ont vécu avec une pureté de mœurs que les chrétiens ne peuvent s'empêcher d'admirer, & qu'ils n'ont pas le courage d'imiter.

Madem. B O N N E.

Je vous avoue, ma chère, que j'ai pensé autrefois comme vous sur cet article; mais après l'examen le plus exact & le plus désintéressé, il ne m'a pas été possible

fible de trouver une seule vertu irréprochable dans le paganisme. Je ne parle pas de ce que la foi nous oblige de croire. *St. Paul* inspiré par le *St. Esprit* nous apprend que les mœurs des Sages du paganisme ont été corrompues, & que cette corruption étoit un châtement de leur injustice envers Dieu, puisqu'après l'avoir connu par ses œuvres, ils ne l'avoient pas glorifié. Je laisse à part, dis-je, ce que la foi m'apprend sur cet article, & je le décide par les seules lumières de la raison & de l'expérience; elles m'apprennent que les héros du paganisme étoient vicieux, en dépit de toute leur philosophie. Remarqués bien, Mesdames, que la vertu n'est pas un être imaginaire. C'est un être réel, immuable, qui ne dépend point de l'imagination des hommes, puisqu'elle n'est autre chose que la souveraine volonté d'un être qui ne peut changer, & qui étant la souveraine équité & justice, ne peut jamais être plié à l'imperfection. Je vais m'expliquer plus clairement. Si les hommes raisonnoient d'après leurs lumières naturelles, ils auroient sans doute une juste idée de la vertu; mais s'ils raisonnent d'après leurs inclinations & leurs intérêts, ils se feront une vertu factice, c'est-à-dire,

F 5

qu'ils

qu'ils canoniseront des vices, car il n'y a point d'intervalle entre le vice & la vertu. Tout ce qui est le contraire de la vertu, est vice; tout ce qui est le contraire du vice, est la vertu. Ce principe posé. Nous trouverons chés les plus honnêtes payens des vices honorés du nom de vertu; mais parcequ'ils ont été fidèles à la pratique de ces fausses vertus, il n'en faut pas conclure qu'ils ayent été vertueux. Je dis hardiment sans craindre le cri que jetteront contre moi les défenseurs des vertus payennes : il n'y avoit pas un seul honnête homme à Sparte, parcequ'ils étoient fidèles à la pratique du vice décoré du nom de vertu.

Mifs BELOTTE.

Mais, ma Bonne, il y avoit bien de vices dont les Lacédémoniens & les autres payens avoient horreur; il y avoit bien de vertus pratiqués chés eux, par exemple, le respect pour les vieillards, la sobriété, & bien d'autres.

Madem.

Madem. BONNE.

Comprends-moi bien, mes enfans. Je ne dis pas que les payens n'eussent aucune vertu, mais qu'ils n'avoient pas la vertu que le créateur exige de sa créature, la vertu nécessaire pour aller au ciel, car voici de quoi il est question. J'ai soutenu que l'Evangile & l'ancien Testament étoient seuls capables depuis leur publication de nous donner l'idée de la perfection pour laquelle l'homme est formé. Secondement, que les Saintes Ecritures après nous avoir donnés l'idée de cette perfection, pouvoient seules nous enseigner les moyens de la pratiquer. Les payens ont donc eu de bonnes qualités, & les plus méchans d'entre nous, n'en ont-ils pas ? Combien d'avares sont chastes, tempérés, ont horreur de la médisance & de la calomnie ? Il peut même s'en trouver qui détestent le mensonge. Voilà de bien bonnes qualités, vous le voyés ; mais elles ne sont que conditionnelles. L'avare les chérira tout le tems où sa passion dominante n'aura rien à démêler avec elle ; mais s'il se présente une occasion de gagner une grosse somme d'argent, adieu la sagesse, l'horreur de la médisance, du mensonge : l'avare abandon-

nera les vertus qui paroïssôient lui être les plus naturelles & les plus chères ; elles sont toujours au service de son avarice.

Lady L U C I E.

Je commence à comprendre que la vertu est une, qu'elle ne peut être divisée, & qu'à moins de les chérir toutes, il n'est pas possible d'en posséder réellement aucune.

Lady L O U I S E.

Et moi, je comprends la raison pour laquelle j'ai été la dupe des vertus payennes, & même des vertus des honnêtes gens qui n'ont pas de religion. L'occasion de sacrifier leurs vertus factices à leur passion dominante est rare ; il peut même arriver qu'elle ne se trouve jamais, ou qu'elles soient sacrifiées en secret. Mais d'abord qu'un homme est déterminé à les abandonner pour son penchant favori, dès-lors il cesse d'être vertueux, & comme ma Bonne l'a fort bien remarqué, c'est de la fausse monnoye. Mais, ma Bonne, il me reste une autre difficulté bien pénible. Permettes-

mettés-moi pour la faire dans toute sa force de reprendre votre raisonnement.

La Sainte Ecriture nous donne seule l'idée de la vraie vertu.

C'est seulement la Sainte Ecriture qui nous enseigne les moyens de pratiquer la vraie vertu. Donc ceux qui vivoient sous la loi de nature avant *Moïse*, donc cette foule innombrable de peuple qui ne connoissoient pas l'Evangile, ne pouvoient ni connoître, ni pratiquer la vraie vertu; donc ils n'étoient pas coupables s'ils manquoient à une chose qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire.

Madem. BONNE.

En vérité, Madame, vous me surprenés. Vous avés posé votre difficulté avec une clarté, une précision admirable. Je vais tâcher de rendre ma réponse aussi claire. Reprenons notre premier principe. *Il y a un Dieu.* Vous savés que ce nom renferme l'idée de toutes les perfections. C'est cette idée qui vous fait conclure qu'il n'y a point de devoirs pour celui qui n'en est point instruit, lorsque son ignorance est invincible, c'est-à-dire, lorsqu'il n'a eu aucun moyen de s'en instruire. Voilà
le

le cas des idolâtres qui n'ont jamais entendu parler de la Sainte Ecriture. Aussi *St. Paul* ne condamne les payens que parcequ'ils n'ont pas adoré un Dieu qu'ils ont connu ; car il est certain que Dieu est trop bon pour faire un crime d'une ignorance involontaire. Il faut voir si nous trouverons dans la Sainte Ecriture l'explication de cette énigme. *Lady Sensée*, répétés-nous, je vous prie, l'Evangile des talens.

Lady S E N S E' E.

Jésus parlant en paraboles, dit au peuple : Un homme voulant faire un grand voyage, appella ses serviteurs, & leur distribua son bien pour le faire valoir, chacun selon leur capacité. Il donna à l'un cinq talens, à un autre deux, & au troisième un. Le maître étant de retour, le premier de ses serviteurs se présenta devant lui, & lui dit : Seigneur, vous m'aviés donné cinq talens, en voilà encore cinq autres que j'ai gagnés par dessus. Son maître lui répondit : vous êtes un bon & fidèle serviteur ; parceque vous avés été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes :

grandes : entrés dans la joye de votre seigneur.

Celui qui avoit reçu deux talens s'étant présenté, dit : Seigneur, vous m'aviés donné deux talens, en voilà deux autres que j'ai gagnés par dessus. Son maître lui dit : vous êtes un bon & fidèle serviteur ; parceque vous avés été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur des grandes : entrés dans la joye de votre seigneur.

Enfin le troisiéme s'étant présenté, lui dit : Seigneur, je savois que vous êtes un homme dur & austère qui moissonniés où vous n'aviés point semé, c'est pourquoi j'ai caché votre talent dans la terre ; le voici, reprenés ce qui est à vous.

Le maître lui dit : méchant serviteur, puisque vous saviés que j'exigeois plus que je n'avois donné, il falloit mettre mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je pûsse le rétirer avec usure ; puis s'adressant à ses autres serviteurs, il leur dit : qu'on ôte le talent à ce paresseux, & qu'on le donne à celui qui en a déjà dix, car on donnera à celui qui a déjà ; & pour celui qui n'a pas, on lui ôtera ce qu'il paroïssoit avoir.

Madem.

Madem. B O N N E.

Vous n'avez pas répété cette parabole mot pour mot, ma chère ; mais le sens y est. Examinons, comment elle peut expliquer la difficulté de *Lady Louise*. Je vois premièrement un père de famille qui ne doit rien à ses serviteurs , & qui pourtant leur donne. Est-ce à proportion de son amitié pour eux ? non ; à proportion de leur talent & capacité. Secondement, je vois un maître juste qui ne demande à chacun que selon qu'il lui a donné, & qui paroît aussi content du serviteur qui n'a gagné que deux talens, que de celui qui en a gagné cinq. Troisièmement, je vois un juge équitable qui punit ceux qui abusent de ses dons en les leur ôtant, & qui les augmente pour ceux qui en profitent.

Appliquons cette parabole à trois sortes de personnes. Les cinq talens, c'est les lumières de l'Evangile qui sont donnés à tous les chrétiens : ceux qui adorent Dieu & non Jésus - Christ, comme les Turcs & les Ariens, sont ceux qui ont reçu les deux talens ; enfin les payens & les idolâtres qui n'ont que la loi naturelle, sont ceux qui ont reçu un seul talent. Qu'est-ce que Dieu demande à

à ces
valoi
chrê
venir
Evan
Dieu
dicte
voirs
au fo
cette
à fair
tion
Dieu
pour
fait
grace
profit
cette
ceux
une
prouv
Sainte
ler fi
Vo
la jus
ment
viens
le fils

à ces trois sortes de personnes ? de faire valoir les talens qu'ils ont reçus : le chrétien, en travaillant chaque jour à devenir parfait par la pratique des préceptes Evangéliques ; l'infidèle, en rendant à Dieu un culte tel que sa conscience le lui dicte ; le payen, en accomplissant les devoirs de la loi naturelle que Dieu a gravés au fond de son cœur. Qu'arrivera-t-il de cette fidélité à pratiquer ce que l'on fait, à faire valoir son talent ? une augmentation de talens, c'est-à-dire, de lumière. Dieu feroit un miracle s'il étoit nécessaire pour découvrir son Evangile à celui qui fait profiter le talent qu'il a reçu, & la grace que Dieu lui offroit pour le faire profiter. Ne croyés pas, Mesdames, que cette promesse que je fais d'un miracle à ceux qui font profiter leur talent, soit une témérité de ma part ; je vais vous prouver par plusieurs exemples tirés de la Sainte Ecriture que j'ai été fondée à parler si hardiment.

Vous concevés donc, *Lady Louise*, que la justice & la bonté de Dieu sont parfaitement d'accord. Récapitulons ce que je viens de dire. Nul ne va au père que par le fils, dit Jésus dans l'Evangile.

Done

Donc on ne peut aller à Dieu sans la connoissance du fils qui nous est donné dans l'Evangile qui est la porte de la foi.

Dieu n'a pas donné à tous la connoissance de l'Evangile ; mais nul qui n'ait son talent, & comme le père de famille augmente les talens à mesure qu'on les fait profiter, il augmentera le talent de ceux qui suivent la lumière naturelle, en y joignant celui de la foi.

Ceux qui n'auront pas reçu la foi, seront donc justement punis , parceque Dieu étoit à leur porte avec ce précieux don, prêt à le leur donner s'ils eussent commencé à profiter du premier don qu'il leur avoit fait dans la loi naturelle. *Lady Louise*, ai-je répondu à votre objection ? *

- * Lorsque je parle du pouvoir qu'ont les payens de suivre la loi naturelle, & que j'ajoute que la foi sera la récompense de leur fidélité, je n'entends pas dire qu'ils puissent l'observer par leurs propres forces, & que de nous-même nous puissions rien faire qui mérite la foi & le salut ; ce sont des dons purement gratuits, parceque nous ne pouvons les obtenir qu'à l'aide d'une grace prévenante que Dieu accorde à tous les hommes. Il fait en nous le commencement & la fin du salut.

Lady

Lady LOUISE.

Assûrement, ma Bonne. Seulement cette promesse d'un miracle pour amener un payen à la foi, me paroît bien forte, & j'ai besoin d'en trouver des preuves dans la Sainte Ecriture.

Madem. BONNE.

Remarqués, Mesdames, qu'il y a de deux sortes de miracles. Les premiers sont ceux de la conservation, du pouvoir de la providence, de son adresse, si je puis employer ce terme, à faire servir à l'accomplissement de ses desseins, les choses qui y paroissent les plus opposés. Comme ces miracles ne se font que par la direction des choses naturelles, nous ne les regardons pas comme miraculeuses quoiqu'elles le soient réellement. Dieu les employe presque toujours sans faire à nos yeux ce que nous appellons réellement miracles ; cependant, il n'est point avare de ces derniers lorsqu'il est question de doubler le talent de celui qui fait profiter celui qu'il a reçu. Nous trouverons des exemples de ces effets de sa toute puissance dans les actes des apôtres. *Lady Spirituelle*, dites-nous
l'hif-

l'histoire de *Corneille* le Centénier ; mais ne vous embarrasés pas strictement des termes. C'est une histoire que vous racontés, & non une leçon que vous répétés.

Lady SPIRITUELLE.

Il y avoit un Centénier Romain, c'est-à-dire, un Officier qui commandoit à cent soldats. Cet homme quoiqu'élévé dans le paganisme, avoit reconnu qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & il le prioit souvent & avec ferveur ; il faisoit aussi de grandes aumônes. Ce Centénier se nommoit *Corneille*. Un jour qu'il faisoit sa prière, un ange tout brillant de gloire lui apparût, & lui dit : *Corneille*, vos prières & vos aumônes sont montés jusqu'au ciel, c'est pourquoi le Seigneur m'a envoyé vers vous. *Corneille* saisi de frayeur, dit à l'ange avec tremblement : Seigneur, que faut-il que je fasse ? L'ange lui répondit : envoyés dans la ville de Joppé chés un corroyeur, nommé *Simon* ; vous ferés demander en ce lieu un homme qu'on appelle *Pierre*, il vous dira ce que vous avés à faire. *Corneille* après avoir remercié Dieu, se hâta de lui obéir, & envoya deux personnes à Joppé.

Sou-

Souvenés-vous, Mesdames, que la loi que Dieu avoit donné par *Moïse*, défendoit aux Juifs d'avoir aucun commerce avec les payens, & que l'on étoit souillé en entrant dans leur maison. La bonté de Dieu envers *Corneille* ne se contenta pas d'un premier miracle ; elle en fit un second pour déterminer St. *Pierre* à se rendre à l'invitation du Centénier. L'apôtre voulant prier, se retira au plus haut de la maison, pour le faire avec plus de recueillement ; alors Dieu lui envoya une grande faim, & il vit descendre du ciel une nape qui étoit liée par les quatre coins. Il y avoit dans cette nape toutes sortes d'animaux que la loi de Dieu défendoit de manger & qui étoient regardés comme impurs. Pendant que *Pierre* examinoit ce prodige avec grande attention, il ouit une voix qui lui dit : lève-vous, *Pierre* ; tués de ces animaux, & en mangés. A Dieu ne plaise que je commette une telle faute, répondit *Pierre* ; je n'ai jamais rien mangé d'impur & de souillé. N'appelés point impur ce que Dieu a purifié, reprit la voix. La même chose arriva jusqu'à trois fois, & alors la nape fût retirée dans le ciel. Pendant que *Pierre* examinoit ce que cette vision pouvoit signifier, le Seigneur lui dit : il y a là bas deux hom-

hommes qui vous demandent ; suivés-les, car c'est moi qui les ai envoyés. *Pierre* obéit au Seigneur, & étant arrivé dans la maison de *Corneille*, ce Centénier lui apprit la vision qu'il avoit eue, & le pria de l'instruire lui & toute sa famille. *Pierre* commença à leur annoncer Jésus ; & pendant qu'il leur parloit encore, toutes ces personnes reçurent le St. Esprit, & commencèrent à parler diverses langues, ce qui surprit beaucoup quelques Juifs convertis qui avoient accompagné St. *Pierre*. L'apôtre qui vouloit ménager leur foiblesse, leur dit : il n'est pas possible de refuser le bâtême à ceux qui ont comme nous reçu le St. Esprit, & ayant bâtisé toutes ces personnes, *Pierre* se retira plein de joye de voir le miracle que Dieu avoit fait en faveur des payens.

Madem. B O N N E.

Vous voyés, Mesdames, que *Corneille* en profitant des lumières naturelles qui lui avoient appris qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qu'il falloit le prier & assister son prochain, est l'accomplissement ou plutôt la réalité de la parabole des talens. C'étoit un fidèle serviteur qui avoit fait profiter le talent de la loi de nature avec

avec le secours de la grace de Dieu ; il en reçût un autre par-dessus qui fût le don de la foi. Cet exemple suffiroit pour prouver la vérité que je vous ai annoncée ; mais elle est si consolante, elle justifie si glorieusement la justice de Dieu dans la condamnation du serviteur paresseux, que je vous en donnerai encore deux autres. Mifs *Molly*, rapportés-nous l'histoire du bâtement de l'Eunuque de la Reine *Candace*.

Mifs M O L L Y.

Un jour le St. Esprit commanda à un des disciples de Jésus, nommé *Philippe*, d'aller dans un endroit désert. Lorsqu'il y fut, il trouva un chariot dans lequel il y avoit un homme qui lisoit à haute voix les prophéties d'*Isaïe*. Cet homme étoit attendant des trésors de *Candace*, Reine d'*Ethiopie* ; il avoit sans doute embrassé la loi de *Moïse*, car il venoit alors d'adorer Dieu à Jérusalem. *Philippe* demanda à l'Eunuque : entendés-vous ce que vous lisez ? Eh ! comment l'entendrois-je, répondit l'Eunuque, si personne ne me l'explique ? En même tems, il pria *Philippe* de monter dans son chariot. L'Eunuque en vint alors à ces paroles d'*Isaïe* : il a été mené

*mené comme un agneau à la boucherie, & tout le reste de ce passage. Isaïe, demanda l'Eunuque, parloit-il de lui-même ou de quelque autre? Philippe commença par ce passage à lui faire connoître Jésus, & lorsqu'il fût suffisamment instruit, il dit à l'apôtre : voilà de l'eau! qui empêche que je ne sois bûtsé? Vous pouvés l'être, lui répondit *Philippe*, si vous croyés de tout votre cœur. Je crois, dit l'Eunuque, que Jésus-Christ est le fils de Dieu. En même tems, il commanda d'arrêter son chariot, & étant descendu, il reçût le bûtsé. Aussitôt le St. Esprit enleva *Philippe*, & le porta dans une ville assés éloignée. L'Eunuque ne le voyant plus, remonta dans son char, & continua son chemin plein de joye.*

Madem. B O N N E.

Voilà, Mesdames, un nouveau miracle dans des circonstances bien remarquables. L'Intendant de *Candace* n'étoit point un idolâtre; il connoissoit, adoroit Dieu, & avoit un si grand zèle pour son salut, qu'il faisoit un long & pénible voyage pour venir de l'Ethiopie qui est en Afrique, au temple du Seigneur à Jérusalem qui étoit en Asie. On connoit encore sa piété à d'autres

tres
voya
choi
ne p
pas c
être i
loi d
racle
depu
à-dire
la loi
aller
avoit
cûs :
prom
comp
& en
les ta
reste
la vér
Sensée.
sion d

Il f
de St.
St. E
apôtre
To

tres marques. Dequoi s'occupoit-il en voyageant ? d'une lecture sainte ; il cherchoit avec peine le sens des prophéties qu'il ne pouvoit comprendre. Ne semble-t-il pas qu'un tel homme est tout ce qu'il doit être ? Il croyoit en Dieu, il observoit la loi de *Moïse* ; pourquoi prodiguer un miracle pour en faire un chrétien ? C'est que depuis la Pentecôte, la loi de grace, c'est-à-dire, celle de Jésus-Christ avoit abrogé la loi de *Moïse* ; c'est qu'on ne pouvoit plus aller au père que par le fils. L'Eunuque avoit fait profiter les talens qu'il avoit reçûs : la bonté, la justice d'un Dieu qui a promis de ne rien laisser de bon sans récompense, intéressent sa toute-puissance, & en obtiennent un prodige pour doubler les talens d'un serviteur fidèle. Il nous reste encore un exemple bien frappant de la vérité que je vous ai annoncé. *Lady Sensée*, racontés à ces Dames la conversion de *St. Paul*.

Lady S E N S É E.

Il faut commencer, je pense, à parler de *St. Etienne*. C'étoit un homme que le St. Esprit avoit choisi par le ministère des apôtres pour distribuer les aumônes des fidèles

dèles aux pauvres, & les soulager dans toutes leurs nécessités spirituelles & corporelles. Ce Saint Diacre a eu le bonheur de donner le premier son sang pour la foi de Jésus, car il fût lapidé, c'est-à-dire, tué à coups de pierres. Or un de ceux qui avoient demandé sa mort, & qui y avoient consenti, étoit un Juif, nommé *Saul*. C'étoit un homme instruit, extrêmement zélé pour la loi de *Moïse*, & qui avoit horreur des disciples de Jésus. Pour témoigner publiquement la haine qu'il avoit pour les chrétiens, ceux qui lapidèrent *Etienne*, mirent leurs habits à ses pieds, & il les garda tout le tems de cette sanglante tragédie. Non content de cette preuve de son cruel zèle, il ne respiroit, dit l'Ecriture, que sang & menaces contre les chrétiens, & obtint des princes des prêtres des lettres pour traîner en prison ceux de la ville de Damas qui avoient reçu la foi. Lorsqu'il étoit sur le chemin de cette ville, il fût environné de lumière & renversé de dessus son cheval. Alors il entendit une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* Qui êtes-vous, Seigneur ? demanda *Saul* en tremblant. *Je suis Jésus que vous persécutez*, répondit la voix ; *il vous est dur de regimber contre l'éguillon.*
Alors

Alors Paul dit avec humilité : Seigneur, que faut-il que je fasse ? Le Seigneur lui dit : *levés-vous, allés dans la ville ; là on vous dira ce que vous devez faire.* Ceux qui accompagnoient Saul, étoient demeurés immobiles d'étonnement, car ils avoient entendu la voix, & pourtant n'avoient vû personne. Leur surprise redoubla lorsque Saul fût relevé ; il ne voyoit plus, & ils furent contrains de lui donner la main pour le conduire à Damas où il fût trois jours sans voir, sans boire & sans manger. Or il y avoit à Damas un disciple nommé *Ananie* à qui le Seigneur commanda dans une vision d'aller trouver *Saul*. *Ananie* surpris représenta à Dieu que ce *Saul* étoit le plus grand ennemi des chrétiens, qu'il arrachoit de leurs maisons les hommes & les femmes pour les conduire devant les tribunaux, & qu'il avoit même un ordre du prince des prêtres pour les traiter à Damas, comme il avoit fait à Jérusalem. Allés trouver cet homme, dit le Seigneur, car je l'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les Rois & devant le peuple d'Israël, & je lui montrerai, combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.

Ananie donc s'éleva, & étant entré dans

la maison où étoit *Saul*, il lui imposa les mains, & lui dit : mon frère *Saul*, le Seigneur Jésus qui vous a apparû dans le chemin, m'a envoyé afin que vous récupriés la vûë, & que vous soyés rempli du Saint Esprit. Aussi-tôt il tomba de ses yeux comme des écailles ; il vit, & s'étant levé, il fût bâtifé. Il mangea ensuite, & ayant récupré ses forces, il demeura quelques jours à Damas avec les chrétiens.

Lady VIOLENTE.

Voilà de grands miracles, ma Bonne ; mais il me paroît que ce dernier n'a pas de rapport avec la parabole des talens. Je pense que *St. Paul* n'avoit d'autre talent que celui d'être persécuteur ; apparamment, qu'il ne reçût pas la foi pour avoir fait profiter celui-là ?

Madem. BONNE.

St. Paul étoit dans l'erreur, Mesdames ; mais son erreur étoit excusable. Elévé dans la loi judaïque qu'il avoit étudiée à fond, & observée avec la plus grande exactitude, il croyoit fermement travailler pour la gloire de Dieu, en persécutant les chré-

chrétiens qu'il regardoit comme les destructeurs de cette loi divine. Son action étoit mauvaise ; mais son intention étoit droite, & c'est à quoi Dieu eut égard pour lui, qui nous juge non selon nos œuvres, mais selon leurs intentions. La promptitude de la conversion de *St. Paul* est une preuve que l'amour de la vérité étoit dans son cœur ; aussi-tôt que la vérité brille à ses yeux, il lui sacrifie sans répugnance ses préjugés les plus chers & les plus enracinés.

Lady LUCIE.

Mais, ma Bonne, cette leçon ne tendroit-elle pas un peu à diminuer le prix de la grace ? Il semble qu'on en pourroit conclure que celles que Dieu nous accorde, sont moins un don qu'une dette.

Madem. BONNE.

Je suis charmée de votre objection, ma chère ; elle me donnera l'occasion d'établir chés vous un principe solide, capable de vous éloigner également de l'estime de vous-même & de la défiance en la miséricorde divine.

Premièrement, Mesdames, il faut bien vous mettre dans l'esprit, que nous som-

mes nées enfans de colére & de malédiction, absolument indignes de mériter aucune grace, & par la révolte de notre premier père, & par la disproportion d'un vil atôme tel que nous avec l'Etre immense. Quand nous employerons tous les instans de notre vie à des actes héroïques de vertu, ce seroient des œuvres souillées dans leurs principes, des œuvres d'un vermisseau, d'un atôme, de moins qu'un atôme aux yeux de Dieu. Voilà ce que nous ne devons jamais oublier.

Mais si Dieu ne doit rien à sa créature, & surtout à sa créature rébelle, il se doit à lui-même l'exercice de sa miséricorde, de sa bonté & de son amour. Un père aime ses enfans quelques imparfaits qu'ils soient : si ce père est juste, il détestera leurs péchés ; il les punira par amour de la justice sans pouvoir effacer, ou plutôt arracher de son cœur un fond de tendresse pour des enfans ingrats. Le motif de sa tendresse, il est vrai, ne sera plus dans ses enfans ; il sera dans le cœur du tendre père. Ne croyés pas, Mesdames, que ceci soit une imagination de ma part ; ce caractère du plus tendre de tous les pères, Dieu se plaît à le prendre dans la Sainte Ecriture, aussi bien & même plus souvent que celui du
Dieu

Dieu vengeur du crime. Qu'a fait ce tendre père pour accorder sa bonté & sa justice ? Il a donné son fils pour le salut de ses autres enfans. Jésus fait homme a satisfait pour nos péchés, a mérité pour nous les graces dont nous étions indignes. Le fils a donné ses souffrances & toutes les actions de sa vie à la justice du père ; le père à son tour a donné en échange à son fils le pardon de nos péchés, le droit à la vie éternelle, & toutes les graces nécessaires pour y parvenir.

Vous voyés par-là, Mesdames, que nous ne pouvons nous attribuer aucun mérite à l'égard de Dieu ; mais que Jésus-Christ ayant versé son sang pour tous les hommes sans exception, tous les hommes ont droit au salut éternel, & aux graces qui y conduisent en Jésus & par Jésus. Mais ces graces qui rendent notre volonté capable du bien, ne la forcent pas au bien. L'homme est toujours maître d'accepter ou de refuser la grace qui lui est offerte dans tous les instans de sa vie. *Corneille* étoit libre d'obéir ou de désobéir aux lumières de sa raison qui lui disoit : il ne peut y avoir qu'un Dieu ; il mérite d'être adoré, glorifié. *Socrate* avoit eu la même lumière, & ne l'avoit pas acceptée. Jé-

sus-Christ en apparoissant à St. *Paul*, ne lui dit pas : il vous est impossible de regimber contre l'éguillon, mais il vous est dur, pénible. On ne peut jamais faire une chose impossible ; mais à force de peine on peut réussir dans celle qui est la plus dure & la plus pénible.

J'ai prouvé, Mesdames, que tous les hommes peuvent parvenir à la lumière de l'Evangile s'ils répondent aux premières graces que Dieu leur fait, ce qui est faire profiter son talent. Je viens de vous montrer que ce n'est qu'au nom & par les mérites de Jésus-Christ que nous pouvons faire profiter ce talent, ce qui exclut absolument toute idée de présomption, & nous prouve que lorsque Dieu couronne nos mérites, il couronne ses dons. Je répète ce que je vous ai dit au commencement de cette leçon, que la vertu des gens sans religion qui n'est point fondée sur Jésus, n'est que de la fausse monnoye parcequ'elle n'est pas fondée sur Jésus, & qu'il ne peut y en avoir de vraie sans Jésus ; que par conséquent je ne puis me contenter de cette vertu pour vous sans trahir mon devoir envers Dieu & envers vous ; qu'ainsi en dépit des clameurs des mondains, du mépris des beaux esprits, je dois
vous

de

vous
vertu,
même
vous
disper
ses à

Po
vous
roit tr
vous
la rai
à *An*
avait
l'autr
appre
avoie
ne fa
cond

E
est l
Saint
com
les g
vent

vous procurer des lumières sur la vraie vertu, & vous presser, vous solliciter & même vous fatiguer, jusqu'à ce que je vous voye sincèrement persuadées de l'indispensable nécessité de sacrifier toutes choses à l'aquisition de cette vertu.

Miss BELOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je n'ose presque vous faire mon objection, car elle me paroît très-singulière; cependant, j'espère que vous l'excuserés. Je voudrois bien savoir la raison pour laquelle on envoie St. *Paul* à *Ananie*, & *Corneille* à St. *Pierre*. L'un avoit été converti par Jésus Christ même, l'autre par un ange. Ne pouvoient-ils pas apprendre de Jésus & de cet ange ce qu'ils avoient à faire? Comme je sais que Dieu ne fait rien sans raison, je sens que cette conduite n'étoit pas l'effet du hasard.

Madem. BONNE.

Et vous pensés juste, ma chère; tout est leçon, instruction pour nous dans la Sainte Ecriture. Dieu a voulu nous faire comprendre par ces deux exemples, que les graces les plus extraordinaires ne doivent point nous soustraire à l'autorité lé-

gitime de nos pasteurs. C'est d'eux que nous devons apprendre ce que nous devons faire ; c'est à eux que Dieu nous envoie : écoutons-les donc avec un grand respect. Quand votre pasteur ou votre évêque auroient peu de talens ; quand ceux auxquels ils remettent le soin de vous rompre le pain de la parole de Dieu, manqueroient d'éloquence , écoutés-les toujours comme vous parlant de la part de Dieu. Quelque simple que soit un sermon, une âme fidèle y trouve toujours de quoi se nourrir & s'édifier.

Apprenés encore de ces exemples à craindre les voyes de perfection si à la mode aujourd'hui, s'ils ne sont pas approuvés de votre église. Ces personnes qui se conduisent par des mouvemens intérieurs, par des inspirations, par des assurances de leur salut qu'elles reçoivent par des voix secrètes ; toutes ces personnes, dis-je, sont en danger d'être la dupe de leur orgueil & de l'illusion. Suivons avec simplicité les routes qui nous sont tracées dans la Sainte Ecriture ; croyons comme le commun des fidèles , & vivons mieux s'il se peut. Faites attention à cette leçon, Lady *Lucie*. Je respecte toutes les personnes qui se distinguent par leurs mœurs ; mais je crains
tou-

toûjours pour celles qui se retirent du joug des évêques pour suivre des docteurs particuliers. Vous entendés ce que je veux dire ?

Lady L U C I E.

Oui, ma Bonne ; vous parlés des Méthodistes.

Madem. B O N N E.

Oui, Madame ; on ne peut nier qu'ils ne donnent l'exemple de la régularité. Imités-les dans ce point ; mais supposés qu'ils eussent des sentimens différens des membres de votre église, ce que j'ignore, car je ne l'ai jamais assés examiné pour en décider hautement ; supposés, dis-je, qu'ils différent des sentimens de vos pasteurs, craignés ces nouveautés qui peuvent être dangereuses. Comme notre leçon a été fort sérieuse, je veux pour vous délasser, vous raconter deux faits rapportés par d'honnêtes gens, & propres à vous prouver que les bontés de Dieu sont les mêmes aujourd'hui pour les payens, qu'elles l'ont été dans le premier siècle de l'église.

Vous sçavés, Mesdames, que la Chine est un vaste empire. Originaiement, les Chinois n'étoient point idolâtres ; un philosophe, nommé *Confusius*, leur avoit appris à adorer un seul Dieu, créateur du ciel & de la terre, & à l'honorer par une vie conforme à la loi naturelle. Ce philosophe vivoit du tems des premiers patriarches qui n'avoient non plus que la loi naturelle pour se conduire. Il y a beaucoup d'apparence que par la suite des tems le culte que les Chinois rendoient à la divinité, dégénéra en quelque chose ; cependant, il est sûr qu'ils ne sont vraiment devenus idolâtres que depuis le règne des Tartares. Ces peuples ayant conquis la Chine, adoptèrent les mœurs des vaincus ; mais ils y portèrent leurs idoles, & y introduisirent leurs prêtres qu'on appelle Bonzes. La religion chrétienne a aussi pénétré dans cette partie du monde, & avant la dernière persécution, on comptoit soixante mille chrétiens dispersés dans ce vaste empire. Un des pasteurs de l'église de la Chine qui avoit demeuré quelques années dans un lieu fort éloigné de la Capitale, fût obligé de quitter son église pour faire un grand voyage, & régla tellement ses journées qu'il devoit coucher chaque nuit

nuit dans un lieu où il se trouvoit des
 chrétiens sans pasteurs, afin de leur rom-
 pre le pain de la parole de Dieu dont ils
 étoient vraiment à vuides. Il arriva la
 veille de Noël dans un gros bourg où il y
 avoit un grand nombre de chrétiens, &
 ceux-ci comptoient qu'il passeroit avec eux
 le jour de la fête. C'étoit l'intention du
 pasteur ; mais il se sentit pressé d'un vio-
 lent désir de continuer sa route dès le
 lendemain. L'inspiration étoit si forte qu'il
 crût devoir y céder, & l'annonça au petit
 troupeau qui étoit assemblé autour de lui.
 Il passa la nuit à les consoler, & après leur
 avoir donné la communion de grand ma-
 tin, il continua sa route, surpris lui-même
 du mouvement qui lui faisoit avancer son
 voyage. Le quatrième jour après celui de
 Noël, il arriva à midi proche d'une grande
 ville où il y avoit des chrétiens qui ne l'at-
 tendoient que le lendemain, suivant les
 avis qu'il leur en avoit donné. Il faut
 vous apprendre, Mesdames, que la Chine
 est un país si prodigieusement peuplé, qu'il
 y a toujours une grande foule sur les che-
 mins publics, & qu'un étranger qui y arri-
 veroit, croiroit qu'il y a une foire ou quel-
 que chose qui oblige le peuple à s'assem-
 bler. Il arriva qu'un homme à cheval qui
 cher-

cherchoit à percer cette foule, chocqua le pasteur de son cheval, & le jetta par terre. Le Chinois descendit aussi-tôt de cheval pour secourir celui qu'il croyoit avoir blessé, & l'ayant envisagé, il reconnût qu'il étoit Européen. A cette vûë cet homme montra beaucoup de joye, & lui demanda s'il n'étoit pas le missionnaire chrétien? Le pasteur lui ayant répondu qu'oui, cet homme lui dit que son maître qui étoit un Mandarin, l'avoit dépêché vers le lieu où il avoit couché la veille, & où il croyoit qu'il devoit rester tout le jour, pour le conjurer de venir le trouver en diligence. Le pasteur accompagna ce domestique, & entra dans une belle maison. Il en trouva le maître assis dans un fauteuil, & qui paroissoit encore foible. Effectivement, il relévoit d'une grande maladie, & paroissoit avoir cinquante ans. Beni soit Dieu, s'écria-t-il en voyant le pasteur, qui vous envoie quelques heures plutôt que je ne l'espérois ! Après cette exclamation, il dit au pasteur qu'il avoit conçu depuis dix ans une grande estime pour la religion chrétienne dont il admiroit la pureté, mais que la crainte de déplaire à l'Empereur, l'avoit empêché de l'embrasser ; que Dieu l'avoit frappé depuis deux ans par l'endroit qui lui étoit

étoit le plus sensible, puisqu'il étoit tombé dans la disgrâce de son maître & avoit été exilé. Le chagrin, ajouta-t-il, m'a fait tomber dans une maladie dangereuse dont par la grace de Dieu je commence à me rétablir. J'ai conçu pendant ce tems combien je m'étois rendu indigne des graces de Dieu en y résistant depuis tant d'années, & je me suis déterminé à recevoir le bâtême. Au moment où je concevois cette bonne résolution, l'Empereur a découvert mon innocence, & j'ai reçu depuis un mois l'ordre de me rendre à la cour. Dieu m'a fait la grace de résister à cette tentation ; dûssé-je être chassé une seconde fois, j'y retournerai chrétien, & je m'en ferai honneur. J'étois dans cette disposition ; mais depuis hier j'ai ressenti une si grande soif du bâtême, que je n'ai pû y résister, & j'ai envoyé un domestique pour vous conjurer de hâter vos pas.

Le pasteur loua Dieu des bonnes dispositions du Mandarin, & promit de travailler à son instruction aussi-tôt qu'il auroit mangé un morceau, car il étoit deux heures, & il n'avoit pas encore déjeûné. Au nom de Jésus, lui dit le convalescent, ne différés pas de me mettre au nombre des enfans de Dieu ! Persuadé que la religion

gion chrétienne étoit la seule capable de porter efficacement les hommes à bien remplir les devoirs de la vie, je me suis hâté de procurer à toute ma famille un bien que je négligeois pour moi-même. Ma femme, mes enfans, mes domestiques, tout est chrétien chés moi, & j'ai assisté à toutes les instructions qui leur ont été faites; ainsi je suis instruit, & rien ne vous empêche de me bâtiser en ce moment. Le pasteur édifié de l'ardeur avec laquelle cet homme demandoit le bâtême, lui fit quelques questions, & trouvant qu'il étoit effectivement instruit, il le bâtisa. Le nouveau chrétien levant les yeux & les mains au ciel, s'écria : Maintenant, Seigneur, vous pouvés laisser aller votre serviteur en paix ! Ensuite, il remercia le pasteur, & le pria de passer dans une chambre voisine où l'on avoit servi le dîner. A peine le pasteur avoit-il été un quart d'heure à table qu'il entendit jeter de grands cris dans la chambre du Mandarin; il y courût, & trouva qu'il venoit de rendre le dernier soupir dans la ferveur de son action de grace.

Lady

Lady SPIRITUELLE.

Voilà, ma Bonne, cette seconde sorte de miracles dont vous nous parliés il n'y a qu'un moment. Tout paroît naturel dans l'événement que vous nous avés rapporté : la nature n'est point forcée dans aucunes circonstances ; cependant, l'assemblage de toutes ces circonstances est un vrai miracle.

Madem. BONNE.

Ah ! si nos yeux étoient ouverts, Mesdames, nous verrions à tous momens de pareils miracles. Combien de fois y en a-t-il eu d'opérés en notre faveur ? Mais, hélas ! toutes occupées des objets extérieurs, nous ne voyons rien, nous ne sentons rien. Faut-il s'étonner de notre peu d'amour pour Dieu ? Accablés de ses dons, soutenus par une providence qui dirige tous les événemens de notre vie pour notre bien, qui écarte de nous mille périls spirituels & corporels ; la continuation des bienfaits de Dieu, leur multitude nous y rend insensible. Quelle ingratitude ! Faut-il s'étonner si les ames ferventes à qui le recueillement fait appercevoir mille bontés
de

de Dieu qui nous échappent, sont dans des transports de reconnoissance ; si elles sont avares de leur tems parcequ'elles trouvent tout celui de leur vie trop court pour remercier leur bienfaiteur ? Ah ! que ces personnes se trouveroient misérables si elles étoient forcées de mener la vie des mondains, de couvrir du bal au jeu, du jeu aux visites inutiles & aux promenades !

Lady SPIRITUELLE.

Mais en bonne conscience, croyés-vous qu'il y ait sur la terre des personnes assez bonnes pour se priver des amusemens par choix & avec plaisir ? J'ai bien de la peine à me le persuader, & je regarderois comme une Sainte celle qui feroit ces sacrifices à son devoir, même avec les plus grandes répugnances.

Madem. BONNE.

Quoi, ma chère amie, croyés-vous Dieu incapable de satisfaire à tous les desirs de sa créature ? Croyés-vous qu'il n'est pas assez libéral & assez riche pour payer beaucoup plus qu'au centuple le peu que l'on fait pour lui ? Je ne fais si vous ajouterez
foi

foi à mon témoignage ; mais j'ai eu le bonheur de vivre avec une Dame qui étoit plus affamée de prière, d'humiliation & de souffrances, que vous ne l'êtes des spectacles, des louanges & des plaisirs. Je l'ai vû cinq ans de suite & dans toutes sortes de situations, dans celles mêmes qui sont les plus insupportables à la nature ; son cœur étoit déchiré, & son âme nageoit dans la joye du St. Esprit. Je ne vous en dirai pas d'avantage à son sujet aujourd'hui, car je me propose de vous rapporter son histoire à notre retour de la campagne. Comme c'étoit une femme de qualité, qu'elle avoit été belle, chérie dans le monde à cause de ses agrémens, qu'elle a rempli parfaitement tous les devoirs du chrétien dans les différens états où la providence la placée, je crois ne pouvoir vous présenter un meilleur modèle. D'ailleurs, je ne vous dirai rien que je n'aye vû, ou que je n'aye appris des personnes avec lesquelles elle avoit passé sa vie. Il me reste à vous dire une des deux histoires que je vous ai promise ; la voici.

Deux missionnaires, c'est-à-dire, deux ecclésiastiques qui étoient passés dans l'Amérique pour y annoncer Jésus-Christ, se perdirent dans un petit voyage qu'ils avoient entre-

entrepris. Ils savoient bien qu'ils devoient passer par une forêt : ils y entrèrent sur le midi ; mais ayant marché le reste du jour sans pouvoir trouver aucune issue, ils essayèrent de retourner sur leurs pas. La lune qui d'abord étoit très-claire, se cacha bientôt sous de sombres nuages, & nos voyageurs au lieu de retrouver leur route, s'enfoncèrent dans le plus épais du bois. Epuisés de fatigue & tourmentés de la faim & de la frayeur, ils délibéroient s'ils devoient continuer de marcher ou attendre le jour pour voir où ils étoient, lorsqu'ils apperçurent une foible lueur qui releva leur courage. Ils suivirent cette lumière, & arrivèrent enfin à une cabane qui étoit éclairée par un feu qu'on avoit fait devant la porte.

A peine les sauvages qui habitoient cette cabane, eurent-ils apperçu les Européens, qu'ils les invitèrent d'entrer, & leur présentèrent quelques choses pour se rafraîchir. Il y avoit à l'extrémité de la cabane un vieillard couché sur un espèce de lit où il étoit comme immobile, tant il étoit exténué de vieillesse. Une quarantaine de personnes qui étoient dans la cabane, recevoient ses ordres sur ce qu'il falloit donner aux voyageurs. Ces missionnaires ne
par-

parloie
gens ;
peuple
choien
de par
tous c
ce vie
jusqu'
avoien
quara
alors ;
haité
leur
qu'ils
n'avo
qu'ils
panie
étoie
pouv
voitu
remm
rût d
l'int
une
ce c
ner
dère
Tou
qu'a

parloient pas précisément la langue de ces gens ; mais ils savoient celles de plusieurs peuples de cette contrée qui en approchoient beaucoup : ainsi ils furent en état de parler à ces sauvages qui leur dirent que tous ce qu'ils étoient, devoient le jour à ce vieillard qui voyoit les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération ; qu'ils avoient vécu dans un village qui étoit à quarante journées du lieu où ils étoient alors ; que tout à coup leur père avoit souhaité de changer de demeure sans pouvoir leur donner une raison de ce désir ; mais qu'ils avoient tant de respect pour lui qu'ils n'avoient pû se résoudre à le chagriner ; qu'ils l'avoient donc porté dans un grand panier d'osier jusque dans cette forêt où ils étoient depuis quinze jours, parcequ'il ne pouvoit plus supporter l'agitation de sa voiture, & qu'il leur avoit dit, qu'apparemment le *Grand-Tout* vouloit qu'il mourût dans ce bois ; que pour se conformer à l'intention du vieillard, ils s'étoient dressés une cabane, & qu'ils attendoient en paix ce qu'il plairoit au *Grand-Tout* d'ordonner d'eux. Les missionnaires leur demandèrent ce qu'ils entendoient par ce *Grand-Tout*, & si c'étoit le nom de la divinité qu'adoroient leurs compatriotes ? Non, ré-

répondit le vieillard ; dès ma jeunesse j'ai senti qu'il y avoit un Etre bienfaisant qui m'aidoit dans mes travaux, & me soutenoit dans mes peines. Je ne l'ai jamais vû ; cependant, il me sembloit sentir sa présence, & je m'adressois à lui comme si j'eusse été sûr qu'il m'entendoit : aussi m'a-t-il toujours accordé tout ce que je lui ai demandé. Comme je ne savois pas son nom, je l'ai nommé le *Grand-Tout*, & je l'ai prié de m'apprendre ce que je devois faire pour le remercier de la bonté qu'il avoit de m'accorder ce que je lui demandois. Il m'a semblé qu'il me disoit d'être bon envers les autres comme il étoit bon envers moi, & j'ai tâché de lui obéir. Depuis quelque tems, il m'a semblé qu'il me commandoit de quitter mon pays ; je n'ai osé lui résister quoique je ne fusse pas où il vouloit que j'aie. Mes enfans vous ont dit le reste.

Les missionnaires pendant ce récit versèrent des larmes de joye ; ils annoncèrent à ce saint vieillard cet Etre qu'il avoit toujours adoré sans le connoître, lui parlèrent de Jésus-Christ, & des autres merveilles de la foi. Cette semence tombant dans une terre si bien préparée, rendit cent pour un. Le vieillard demanda le bâême,
com-

comm
tablir
s'end
été r

Si
ré au
Dieu
mais
grace

Et
fans.
perfor
après
lisois
est un
bords
comm
ils tr
vages
lades
Quel
mes
pent

commanda à sa nombreuse famille de s'établir dans une habitation chrétienne, & s'endormit au Seigneur aussi-tôt qu'il eut été reçu parmi les chrétiens.

Lady VIOLENTE.

Si les missionnaires ont pleuré, j'ai pleuré aussi, ma Bonne, de la grande bonté de Dieu qui se manifeste à tous les hommes ; mais il en est bien peu qui profitent de ses grâces parmi ces peuples.

Madem. BONNE.

Et même parmi les chrétiens, mes enfans. Dans l'Amérique, ces exemples de personnes qui meurent immédiatement après le bûteme, ne sont pas rares. Je lisois dans un voyage de l'Orénoque qui est un très-grand fleuve, qu'il y a sur ces bords plusieurs Nations vagabondes qui comme les anciens Scythes, campent où ils trouvent dequoi se nourrir. Ces sauvages portent leurs vieillards & leurs malades dans de grands paniers d'osier. Quelques chrétiens zélés suivent ces hommes à la piste, & pendant qu'ils s'occupent à la pêche & à la chasse, ils soignent leurs

leurs malades, & tâchent de les instruire. Plusieurs se sont convertis de fort bonne foi, surtout de vieilles femmes, & comme elles n'ont survécû que de quelques heures à leur bâteme, le plus grand nombre des autres croit que cette cérémonie fait mourir, & ne veulent plus écouter les chrétiens.

Il est onze heure, Mesdames ; il faut nous séparer. J'espère vous retrouver très-bonnes à mon retour, & le tems me paroîtra bien long, dans l'impatience que j'aurai de vous révoir & de vous embrasser.



HUITIÈME JOURNÉE.

Pour éviter la confusion, les grandes, quoique mariées, conserveront leurs noms.

Madem. BONNE & toutes les petites.

Lady SPIRITUELLE.

VOtre troupeau est devenu bien petit, ma Bonne : toutes vos grandes écolières

lière
n'au

Je
elles
voulu
dans
forcé
tard.
leur p
venir

Po
n'avon
nous
nous l

Jésu
deux f
son frè
mer, c
suives-
d'hom
filets,
Jacque
tèrent
Tom

lières sont mariées ; apparemment nous n'aurons plus le plaisir de les voir.

Madem. B O N N E.

Je vous demande pardon, ma chère : elles sont déjà toutes ici ; mais elles ont voulu rendre visite à Mylady, & viendront dans un moment. Seulement, nous serons forcées de commencer notre leçon plus tard. Ces Dames consacrent le tems de leur promenade & des visites inutiles à nous venir voir. Les voici.

Point de complimens, Mesdames ; nous n'avons pas un instant à perdre : asseyons-nous & commençons. *Miss Molly*, dites-nous la leçon du St. Evangile.

Miss M O L L Y.

Jésus marchant le long de la mer, vit deux frères, *Simon* appelé *Pierre* & *André* son frère, qui jettoient leurs filets dans la mer, car ils étoient pêcheurs. Il leur dit : suives-moi, & je vous ferai pêcheurs d'hommes. Aussi-tôt ils quittèrent leurs filets, & le suivirent. Il appella ensuite *Jacques* & *Jean*, fils de *Zébédée*, qui quitterent aussi-tôt leurs filets & leur père. Et

TOM. II.

H

Jésus

Jésus prêchant dans les synagogues, guérisssoit toutes les maladies & les langueurs du peuple.

Madem. BONNE.

Admirés la promptitude avec laquelle les apôtres abandonnent tout, au moment où le Seigneur les appelle. Que leur conduite nous serve d'exemple ! Soyons toujours prêtes à tout quitter pour suivre le Sauveur.

Miss SOPHIE.

Il me semble qu'il n'étoit pas fort difficile à ces quatre apôtres de tout quitter pour suivre Jésus, car ils étoient fort pauvres. Le beau sacrifice qu'ils firent en quittant de misérables filets !

Madem. BONNE.

Dieu ne mesure pas nos dons par le prix des choses que nous lui sacrifions, mais par l'ardeur de la volonté avec laquelle nous les lui offrons. Ces hommes qui ne quittent que leurs filets, auroient quitté des empires avec le même courage, & Dieu qui est la bonté même, leur tient compte de

de tout ce qu'ils eussent quitté. Remarqués encore, Mesdames, que Jésus ne choisit pas ses disciples parmi les savans, les riches & les puissans du siècle ; les pauvres sont l'objet de sa prédilection, & il veut nous apprendre par-là à n'avoir point horreur de leur situation.

Lady LOUISE.

Ma Bonne, vous nous devés l'histoire d'une Dame que j'attends avec la plus vive impatience.

Madem. BONNE.

Je vais m'acquitter de ma promesse, Mesdames ; outre le profit que vous pourrez tirer de son exemple, les louanges que je vais donner à cette héroïne chrétienne, seront le tribut de ma reconnoissance pour le bien qu'elle m'a fait.

Madame du Pleffis Puchot étoit née d'une des plus anciennes maisons de Normandie. Son père, le Seigneur du Mesnil-Côté, fût toujours autant estimé pour ses vertus que pour sa noblesse. Sa mère avoit beaucoup de piété & peu d'esprit, & voilà les deux premières sources

de la sainteté de Mademoiselle sa fille. La piété a besoin d'être réglée par la prudence, sans quoi elle peut dégénérer & cesser d'être réellement ce qu'elle paroît. Vous verrez combien celle de Madame du Mesnil fit souffrir son aimable fille. Cette fille à ce que tout le monde disoit, avoit été fort belle ; mais j'avoue qu'à quarante cinq ans, elle ne conservoit plus aucun reste de beauté, des maladies continuelles l'ayant jettée dans une maigreur affreuse. Aux avantages du corps, elle joignoit tous ceux de l'esprit. Le sien étoit d'une délicatesse infinie, d'un agrément qui la faisoit souhaiter dans toutes les compagnies. Elle avoit le sens droit & juste ; la piété sembloit en avoir affermi la solidité. Elle étoit naturellement railleuse & fort habile à saisir les ridicules ; mais la bonté de son cœur avoit émoussé la pointe de ses railleries, & j'ai expérimenté bien de fois, lorsqu'elle vouloit me corriger d'un défaut en le tournant en ridicule, qu'elle piquoit sans offenser. Elle aimoit naturellement la parure, la musique & la danse ; c'est-à-dire, Mesdames, qu'elle étoit à peu près ce que sont toutes les jeunes personnes ; mais une grande crainte d'offenser Dieu,

la

la
étr
fen
d'u
c'é
out
&
elle
ava
crin
quo
cett
lère
leur
le p
avoi
cusa
poin
P
Mes
étoit
cette
pliqu
nièce
bien,
noit
d'une
à Die

la préserva des périls auxquels elle sembloit être exposée.

Elle n'avoit que sept ans lorsqu'une femme de chambre qui la haïssoit, l'accusa d'un crime : je n'ai jamais pû savoir ce que c'étoit ; mais je sais que sa mère étoit outrée de ce qu'elle n'en rougissoit pas : & comment en aurois-je rougi ? disoit-elle à une amie qui lui rappelloit cette aventure ; j'ignorois jusqu'au nom du crime dont on m'accusoit. Mais pourquoi ne vous excusiez-vous pas ? ajoutoit cette amie. C'eut été augmenter la colère de ma mère, lui répondit-elle : d'ailleurs, j'avois entendu prêcher la passion ; le prédicateur avoit dit que Jésus innocent avoit gardé le silence à l'égard de ses accusateurs : je crus devoir l'imiter en ce point.

Peu de jours après, Mademoiselle *du Mesnil* fût confié à l'une de ses tantes qui étoit religieuse. Heureusement pour elle, cette Dame avoit une vertu solide, & s'appliqua sur toute chose à inculquer à sa nièce l'horreur du péché. Elle y réussit si bien, que Mademoiselle *du Mesnil* frissonnoit à la vûe de tout ce qui avoit l'air d'une faute ; tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu, lui faisoit le même effet qu'auroit

fait sur un autre la vûe d'un horrible serpent. Cette heureuse disposition s'augmenta chés elle lorsqu'elle fit sa première communion; elle s'y étoit préparée longtemps auparavant, & elle sentit alors son cœur si embrasé d'amour de Dieu, qu'elle souhaita passionnément de se consacrer tout à lui en se faisant religieuse. Sa tante à laquelle elle communiqua ce désir, lui dit sans détour qu'elle n'avoit point de vocation, & qu'elle se sanctifieroit dans le monde où Dieu l'appelloit. La nièce pleura, fit des prières ferventes pour obtenir la vocation à la vie religieuse, & ne fût point exaucée. Elle étoit dans ces dispositions lorsque sa mère qui étoit devenue veuve, la retira du convent. Cette bonne Dame aimoit tendrement sa fille; mais elle avoit pour principe qu'il falloit cacher sa tendresse sous des dehors austères. Elle appesantissoit sur elle l'autorité maternelle, & à vingt ans, Mademoiselle du Mesnil n'osoit décider sur la couleur d'un habit & l'arrangement d'une coëffure. Elle avoit le teint très-beau; pour l'empêcher d'enternir l'éclat, on lui défendit d'approcher du feu, & dans un país où les froids sont extrêmement longs & rigoureux, elle couchoit dans une chambre sans cheminée.

Je

Je lui ai entendu dire en riant, qu'elle avoit crû long-tems qu'elle ne mourroit jamais que de froid. Elle suivoit sa mère dans les églises où elle passoit une partie de la matinée, & étoit forcée de détourner les yeux de dessus elle crainte des distractions, car cette bonne Dame se mettoit d'une manière si ridicule pour une femme de son rang, que la vanité de sa fille étoit à une torture perpétuelle ; de retour chés elle, elle étoit contrariée, réprimandée sur tout. La prière étoit alors son unique ressource. Toutes les fois que cette terrible mère ouvroit la bouche, Mademoiselle du Mesnil faisoit un acte de soumission à la volonté de Dieu sur ce qui alloit la contrarier. Jamais on ne la vit de mauvaise humeur, ni impatientée : elle ne se plaignoit qu'à Dieu de ses peines, & en les lui offrant, obtenoit de sa miséricorde la grace d'en supporter de nouvelles.

Quelque résignée qu'elle fût à la volonté de Dieu, la nature qui sentoît vivement les désagrémens de son état, lui faisoit désirer d'en sortir. Plusieurs partis s'offrirent. Mademoiselle du Mesnil si-tôt qu'elle entendoit parler de quelques propositions sur son établissement, couroit à sa chambre, se prosternoit devant Dieu, &

le conjuroit de faire manquer ce mariage s'il n'étoit pas celui où elle pourroit le mieux le servir. Elle eut le courage de faire cette prière dans une occasion où il en coûta beaucoup à son cœur. Il se présenta pour elle un des meilleurs partis de la province ; c'étoit un jeune homme aimable, & qui n'avoit d'autre défaut aux yeux de Mademoiselle *du Mesnil*, que d'être d'une religion différente de la sienne. Le jeune homme promit de lever cet obstacle. Mademoiselle *du Mesnil* craignit que l'amour n'engagea son amant à une démarche toujours mauvaise lorsqu'elle n'a pas Dieu seul pour principe : elle le pria de prendre du tems pour examiner ses motifs ; il mourût dans l'intervalle de celui qu'elle lui avoit fixé. Son cœur fût déchiré, car elle l'aimoit véritablement ; mais elle crût fermement que la providence en avoit ainsi ordonné pour sa gloire, & se soumit sans murmurer.

Cependant, elle avoit vingt trois ans : les difficultés que sa mère faisoit à tous ceux qui la recherchoient, avoient refroidi le plus grand nombre ; on commençoit dans sa famille à s'inquiéter pour elle, à craindre qu'elle n'augmenta le nombre des vieilles filles dans une province où elles
n'ont

n'ont guère plus que leurs charmes pour dot. Elle seule tranquille sur son sort, ne se permettoit ni désir ni plainte, & se regardoit dans les mains de Dieu comme un enfant chéri dans les bras d'un père attentif & tendre. Elle étoit dans cette disposition, lorsqu'elle fût choisie pour être marreine d'une de ses nièces, & le parreïn étoit le frère de sa belle-sœur; c'étoit un garçon de cinquante ans passés, & qui n'avoit pas été beau à vingt. Quelqu'un dit à ce Seigneur qui se nommoit *du Pleffis*, que ce bâtême pourroit bien engager un mariage pour lui avec sa commère. Je ne suis pas destiné à un tel bonheur, répondit-il; mes cinquante ans font cinquante motifs raisonnables de me refuser. Cette conversation vint aux oreilles de Madame *du Mesnil*: c'étoit un mari de cette espèce qu'elle souhaitoit à sa fille, & elle n'oublia rien pour faire réussir ce mariage. Mademoiselle *du Mesnil* entre les mains de la providence, se soumit sans balancer; & quelques unes de ses amies lui ayant représenté la disproportion d'âge qui étoit entre elle & son époux futur, elle leur répondit agréablement que la vieillesse d'un homme étoit plus facile à supporter que sa jeunesse.

Lady SPIRITUELLE.

Permettès-moi de vous interrompre, ma Bonne, pour vous demander si vous êtes de cet avis ?

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que si je revenois à vingt ans, j'aimerois mieux un mari de cinquante ans qu'un de vingt. Il faut effuyer le délire du jeune homme, car cet âge qu'on appelle mal à propos celui de la raison, est celui de la fougue des passions. Mais si j'étois raisonnable, je ferois comme Mademoiselle *du Mesnil* ; je prierois beaucoup & je remettrois le succès entre les mains de Dieu, sûre qu'on ne peut être trompée en s'en rapportant à lui.

Le mariage de cette fille soumise fût rompû lorsqu'il fût question des articles d'intérêt. Madame *du Mesnil* prétendoit que les années de l'époux & les charmes de l'épouse fissent une compensation qui suppléât à la dot. Mr. *du Plessis* de retour chés lui, ne pût penser sans douleur à la perte du bonheur auquel il s'étoit attendu, & considérant de quel prix est une femme vertueuse, il résolut de tout sacrifier à cet intérêt. Il retourna donc

donc chés Madame du Mesnil, & sans s'arrêter aux plaintes de ses parens qui trouvoient qu'il faisoit un fort mauvais mariage, il signa aveuglement tout ce qu'on voulût.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdames, que Mademoiselle du Mesnil avoit mené jusqu'au tems de son mariage la vie la plus dure & la plus misérable aux yeux de la nature. Le besoin qu'elle avoit d'un secours perpétuel de Dieu pour ne point tomber dans l'impatience & le dégoût, lui avoit fait une heureuse nécessité de recourir sans cesse à la prière. Réléguée dans sa chambre presque tout le tems qu'elle n'étoit pas à l'église, elle s'étoit fait de cette chambre un temple où elle ne s'occupoit que de saintes pensées, du chant des psaumes, & de lectures spirituelles. Absolument privée de plaisir, elle en cherchoit & en trouvoit dans la piété; rien ne disputoit son cœur, son esprit & toutes ses pensées à son Dieu. La nature n'avoit aucun dédommagement pour ses peines; elle ignoroit jusqu'aux récréations les plus innocentes. Quel changement! Aussi-tôt après son mariage, son mari remit entre ses mains sa fortune & le gouvernement absolu de la maison. Elle se vit environ-

née d'un nombreux domestique à ses ordres, elle qui n'osoit demander à boire à un laquais qu'en tremblant. Les plaisirs s'offroient en foule & sembloient l'inviter à réparer par une jouissance sans bornes tout le tems pendant lequel elle en avoit été privée. Le spécieux motif de plaire à son époux, autorisoit son goût pour la parure. L'obéissance qu'elle lui devoit, la forçoit, pour ainsi dire, à la dissipation ; par conséquent, plus de tems à donner aux exercices de piété, moins de prières, moins de communions. L'écueil étoit dangereux & l'occasion pressante. L'horreur qu'elle avoit du péché, vint à son secours, & si elle n'échappa pas entièrement au relâchement, elle fût préservée des fautes considérables. Elle fixa une heure par jour pour ses exercices spirituels, & jamais elle ne s'en dispensa. Elle se permit le jeu, mais jamais celui de hasard, ni un jeu considérable : ce qu'elle perdoit, elle le prenoit sur son ajustement ; ce qu'elle gagnoit, étoit pour les pauvres. On la mena à l'Opéra : c'étoit de tous les plaisirs celui qu'elle avoit désiré le plus ; elle pésa la peine qu'elle auroit à s'en priver, & celle qu'elle auroit à modérer le goût qu'elle y prendroit, & trouvant cette première peine plus

plus douce que l'autre, elle résolut de s'arracher à un plaisir qui est quelquefois innocent, mais qu'on doit toujours craindre d'aimer trop. Elle employa donc l'heure qui précéda l'Opéra à une bonne méditation sur la situation d'un mourant qui n'a pas vécu pour son Dieu ; elle frémit à la vûe des angoisses terribles qu'il doit éprouver lorsqu'il est prêt de paroître devant son juge. L'esprit plein de ces effrayantes vérités, le spectacle qui s'offrit à ses yeux, perdit ses charmes séducteurs, & elle pût dire sans mentir au sortir de l'Opéra, qu'elle s'y étoit ennuyée, & qu'elle ne vouloit pas y retourner. Elle n'eut pas le même scrupule pour les concerts, elle s'en permit quelques-uns ; & souvent même chés elle, quelques amis rassemblés se donnoient mutuellement le plaisir innocent de la musique. Je vous ai dit qu'elle aimoit l'ajustement & la parure ; mais la sienne fût toujours le modèle de la plus exacte décence. Sa femme de chambre soupçonna long-tems qu'elle avoit quelque défaut à la gorge, par le soin qu'elle avoit de la lui cacher en s'habillant. Elle n'aimoit pas la magnificence, & étoit le modèle du goût. Le marchand chés lequel elle achetoit ses étoffes, lui portoit les échantillons qu'il

qu'il recevoit de Lion, & faisoit faire trente pièces de celui qu'elle avoit choisi qui devenoit toujours la mode de l'année. Rubans, dentelles, tout s'assortissoit, s'arrangeoit sous sa main. Cependant, elle ne se livra pas absolument à ce goût, & elle n'a jamais fait sa toilette sans y sacrifier quelque chose à Dieu. Elle avoit beaucoup d'estime pour son mari ; mais il étoit bien difficile qu'il lui inspirât de l'amour : elle fût effrayée de la tranquillité de ses sentimens à son égard, & eut recours à la prière ; elle demandoit incessamment à Dieu la grace d'aimer son époux comme elle le devoit, elle fût exaucée.

Cependant, son état exigeoit qu'elle vécut dans le monde ; elle prit la généreuse résolution d'y paroître chrétienne. La première fois qu'on hasarda devant elle un discours libre, ou contre la charité, elle déclara si nettement que ces discours ne doivent point être tolérés dans le christianisme, qu'elle força la compagnie à changer de conversation. Vous pensez bien qu'on ne lui épargna pas les épithètes de prude & de ridicule ; mais sa conduite soutenue dans le bien, imposa silence aux plus libertins : on avoit commencé par se moquer d'elle, bientôt on l'admira. Les agrémens de son esprit

prit la faisoient souhaiter dans toutes les compagnies, dans toutes les sociétés : on découvrit bientôt que pour l'y attirer, il falloit en bannir la licence & la calomnie ; les mondains aimèrent mieux se mettre à son ton que de la perdre. Mais remarqués, Mesdames, qu'autant elle étoit inflexible lorsqu'il s'agissoit des choses qui bleissoient les devoirs du chrétien, autant elle étoit complaisante & attentive à étudier le goût des autres pour s'y conformer, ensorte qu'on pouvoit arranger toutes les parties sans la consulter, & qu'on étoit toujours sûr de la trouver contente de tout.

Lady LOUISE.

Je conçois présentement, ma Bonne, comment cette Dame avoit trouvé le secret de forcer ses connoissances à lui sacrifier tout ce qui pouvoit offenser Dieu ; on la payoit par-là de sa complaisance dans tout ce qui n'étoit point criminel : il est vrai qu'il est bien pénible de vivre incessamment pour les autres & jamais pour soi.

Mlle SOPHIE.

J'avoue que c'est une chose bien pénible ; mais le plaisir d'être aimée & recherchée,

chée, peut ce me semble, adoucir beaucoup ce sacrifice.

Madem. BONNE.

Ne vous y trompés pas, ma chère : l'amour propre peut bien nous engager à nous contraindre pour quelque tems ; mais si l'amour de Dieu ne soutient cette résolution, elle ne peut être durable : il faut sa grace pour des vertus constantes.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne, quand vous avés été au tems du mariage de Madame du Pleffis, vous m'avés fait trembler pour elle : je croyois à la façon dont vous parliés qu'elle alloit abandonner la piété & devenir méchante ; cependant, je vois qu'elle a toujours vécu comme une Sainte.

Madem. BONNE.

Elle ne pensoit pas comme vous, ma chère, & je l'ai vûe gémir bien sincèrement sur ce tems de sa vie. N'allés pas croire que ses regrets à cet égard fussent des scrupules ; non, Mesdames, ils étoient fondés. Elle avoit été comblée des plus précieux
dons

dons de la grace dans sa jeunesse. Dieu l'appelloit à lui toute entière, & elle se reposoit dans la créature sans rapporter à son bienfaiteur le bien-être dont elle jouissoit alors. Elle n'eut pas voulu commettre le crime, il est vrai ; mais ce n'est pas assés pour un chrétien : il faut encore qu'il fasse le bien. Elle étoit naturellement sage & bonne ; il lui en auroit coûté pour changer son caractère à cet égard : c'étoit donc moins vertu chés elle que tempérament. Mais elle aimoit les louanges ; elle vouloit être applaudie : elle ne rendoit pas hommage à Dieu du bien qu'il avoit mis en elle ; c'étoit un vol qu'elle faisoit à son créateur. Une autre faute qu'elle se reprochoit beaucoup, étoit une grande délicatesse sur sa santé, sa personne & sur ses compagnies. Elle supportoit ceux qui n'étoient que stupides & ignorans ; mais quand à ces défauts ils joignoient celui d'être présomptueux, elle devenoit leur fleau, & se faisoit un plaisir de mortifier leur sot orgueil, avec ménagement pourtant ; mais c'est qu'il n'étoit pas dans sa nature de le faire d'une autre façon : ainsi elle faisoit tout le mal dont elle étoit capable. Son amour excessif pour la propreté lui faisoit fuir les pauvres ; elle les faisoit assister & négligeoit de le
faire

faire elle-même. Dieu qui la vouloit plus parfaite, lui reprochoit vivement ses infidélités, & l'en punissoit en lui ôtant le goût sensible qu'elle avoit senti dans la prière. Il est vrai que sa première ferveur renaissoit dans les occasions où elle craignoit de tomber dans le péché; alors elle crioit incessamment au Seigneur. Je lui demandai un jour si elle n'avoit jamais été à un bal masqué? Non, Dieu merci! me répondit-elle; je vous avouerai pourtant, ajouta-t-elle, que j'eus la foiblesse de consentir à une pareille partie la première année de mon mariage: à peine eus-je donné mon consentement que je m'en repentis sans avoir le courage de me dédire. J'étois dans les plus grandes souffrances; je m'adressai à Dieu, & le conjurai de tout mon cœur de rompre notre mascarade où certainement je me serois beaucoup ennuyée par la crainte de m'amuser trop. Il fût assés bon pour exaucer ma prière. Nous voilà quatre Dames bien parées, bien masquées, bien arrangées dans un carrosse. Nos maris nous suivoient dans un autre. Il faisoit un grand dégel, & il y avoit un amas de bouë de plus de trente pieds au milieu d'une place: notre cocher bien habilement nous mena au milieu de
cet

cet égout, nous y versa, & nous y fumes si complètement faussées, que nos habits n'avoient plus de couleur lorsqu'on nous en tirât. A peine, fumes-nous assurées que nous n'étions point blessées, que nous nous envisageames réciproquement & fîmes en même tems de si grands éclats de rire, que les domestiques & nos maris se mirent de la partie. Des voisins du lieu où nous avions versé, ouvrirent leurs portes, & nous prirent pour des diables de bonne humeur. Notre carrosse qui étoit encore de côté, leur apprit enfin de quoi il étoit question. Une bonne veuve nous invita à entrer chés elle où nous nous déshabillâmes sans oser nous asseoir crainte de gâter ses chaises : elle nous accommoda des habits de ses filles, & comme elles étoient de taille médiocre, les robes ne me couvroient que jusqu'aux genoux, non plus qu'une de nos Dames, pendant qu'elles traînoient d'un pied à nos deux compagnes. Ce fût en cet équipage que toute la compagnie vint chés moi où nous passâmes deux heures à dire mille folies sur notre accident, & nous jurâmes sur nos habits cotés de n'en jamais remettre de semblables, crainte de nous casser le col.

Miss

Miss BELOTTE.

Comment, cette Dame qui devint si devote, pouvoit-elle être si gaye, & badiner si agréablement ? J'ai toujours crû que la piété rendoit grave.

Madem. BONNE.

Vous avés eu raison, ma chère ; mais grave veut dire décente & point chagrine. La vraie dévotion est toujours gaye & amusante : jamais personne ne l'a tant été que *Madame du Plessis*, comme vous le verrez dans la suite de sa vie. Ce sera pour la première fois, Mesdames ; aujourd'hui *Lady Sensée* aura la bonté de continuer à nous répéter l'histoire Romaine.

Lady SENSE'E.

Vous vous souvenés, sans doute, Mesdames, que les ennemis faisoient le dégât aux portes de Rome ; que les Consuls ne furent point obéis lorsqu'ils commandèrent au peuple de s'enrôler ; qu'ayant voulu punir les rebelles, ceux-ci se servirent du privilège que *Publicola* leur avoit accordé, c'est-à-dire, qu'ils appellèrent du jugement

gement des Consuls devant le peuple, & que le peuple approuva leur révolte. Dans cette extrémité, on créa un Dictateur dont le pouvoir absolu pouvoit durer six mois. On choisit pour remplir cette nouvelle magistrature, le frère de *Valère Publicola*, aussi entêté que lui de la liberté du peuple. Le Sénat fit alors une sottise qu'il répéta souvent dans la suite; il fit promettre au peuple par la bouche du Dictateur, qu'aussi tôt après avoir battu les ennemis, on travailleroit à l'abolition des dettes. Remarqués qu'en faisant cette promesse, on étoit très-déterminé à ne la point tenir, & qu'*Apus Claudius* selon sa coutume s'opposa à cette promesse, & en fit voir les inconvéniens; mais les prédictions de ce grand homme avoient toujours le même effet que celles de *Cassandre*. Elles étoient vraies & n'étoient point crues.

J'ai dit, Mesdames, que le Sénat fit une grande sottise en promettant ce qu'il ne vouloit pas tenir: ma Bonne m'a souvent dit que cet exemple étoit une grande leçon pour les mères; je la prie de vous expliquer cela.

Madem.

Madem. BONNE.

Qui croiroit qu'en étudiant l'histoire Romaine, on pût apprendre à bien gouverner sa famille ? Cependant, rien de plus vrai, Mesdames. Votre famille représente le peuple ; votre mari & vous en êtes les Consuls perpétuels. Tout se passe en petit dans vos maisons, comme il se passoit en grand chés les Romains ; par conséquent en étudiant bien l'histoire, vous pouvez profiter des bons & des mauvais exemples, & parvenir à un bon gouvernement. Amusons-nous à compter les fautes que l'exemple des Romains doit nous apprendre à éviter.

La première est le partage dans les sentimens des supérieurs, ce qui fait que l'un détruit ce que l'autre a établi. Si *Publicola* n'avoit point écouté ses lumières au préjudice de celles de *Brutus*, le gouvernement chés les Romains eut été stable & durable ; on n'y auroit point vû ces changemens perpétuels : or tout changement à une loi établie est un mal, ou tout au moins est sujet à de grands inconvéniens. Cela est encore bien pis, quand les inférieurs arrachent par force ces changemens à leurs supérieurs. Faites beaucoup d'attention à ceci,

ceci, Mesdames. En vous mariant, vous devés concerter avec vos époux, les régle qu'il convient le plus d'établir pour le bon ordre de votre famille. Il faut prendre un tems suffisant pour projetter ce réglement, en bien pésar les avantages & les inconvéniens, pour vous y tenir inviolablement attachée, à moins que vous ne découvriissés par la suite qu'il blesse la charité, la justice & la décence. N'abandonnés jamais votre autorité au peuple, c'est-à-dire, à quelques domestiques ; ce défaut est beaucoup plus commun qu'on ne pense. Les Dames qui veulent s'abandonner à la dissipation & aux plaisirs, sont forcées de laisser tout le soin de leur maison à ce qu'on appelle à Londres des House-keepers. Ces sortes de femmes qui ne sont pas faites pour le commandement, & à qui l'éducation n'a point appris à en faire un bon usage, ces femmes, dis-je, deviennent les Tyrans de vos maisons : qui veut y avoir quelque agrément, doit s'assujettir à leur faire bassement la cour ; elles exercent leur despotisme jusque sur les gouvernantes des enfans. Une maîtresse ne s'apperçoit pas d'abord de cet abus ; qui oseroit l'en instruire ? Les autres domestiques sont trop dépendans de celle dont ils ont à souffrir

pour

pour risquer des plaintes qui les feroient chasser tôt ou tard. Ceux qui ont assés d'honneur pour ne vouloir pas obéir à tous les caprices, demandent leur congé ; insensiblement la maison se décrédite : on est réduit à se servir de sujets qui ne savent où donner de la tête. Enfin, la maîtresse ouvre les yeux : elle reconnoit l'abus du pouvoir qu'elle a donné ; mais elle le voit inutilement. Cette femme est au fait des affaires de la maison, il faudroit en prendre une autre qui ne vaudroit pas mieux qu'elle ; non, ce n'est pas cela qu'il faudroit : le seul remède à ce mal, seroit de vous tenir un peu plus souvent dans votre maison, de veiller sur votre domestique, de permettre au dernier de tous de vous porter les plaintes lorsqu'on l'aura maltraité, car, il faut adoucir autant qu'il est en vous, le joug de ces pauvres gens en les traitant avec bonté. Mais souvenez-vous que la bonté & la fermeté ne sont point incompatibles. Ne vous laissés jamais imposer la loi par vos domestiques, quand même ils se ligueroyent tous ensemble pour vous arracher une exemption, un privilège, un profit. Il vaudroit mieux les laisser sortir dans le même jour & faire mai-

son

son neuve, que de vous laisser entâmer sur cet article.

Lady LOUISE.

J'ai déjà éprouvé qu'une des grandes croix du mariage vient des domestiques ; je voudrois de tout mon cœur les voir assés raisonnables pour qu'on pût les bien traiter sans les gêner : lorsqu'ils sont honnêtes gens, j'ai envie de leur demander excuse toutes les fois que j'exige d'eux des choses pénibles, & je pourrois les battre quand ils sont insolens.

Madem. BONNE.

Il ne faut faire ni l'un ni l'autre, mais chercher des remèdes à un mal beaucoup plus pénible qu'on ne peut se l'imaginer. Remontons à la source de ce mal. Les domestiques n'ont point été aidés par les bons exemples : ils manquent d'éducation ; ils ont peu de religion, & ce qu'ils en ont, est pris de travers. Si on peut remédier à ces trois choses qui leur ont manqué, on pourra espérer d'être bien servie. Il faut que les domestiques commencent à prendre l'idée d'un bon chrétien, dans l'exem-
Tom. II. I ple

ple de leurs maîtres. Ne faites jamais rien devant eux dont ils puissent s'autoriser pour offenser Dieu. Un Seigneur jure contre son cocher, le traite mal ; celui-ci va décharger sa mauvaise humeur sur le garçon d'écurie, jure & blasphème contre lui, sans que le maître s'il l'apprend, ait droit de l'en reprendre, car il pourroit lui répondre : il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de mal à cela, puisque Mylord le fait lui-même. Pour réparer l'ignorance des domestiques sur la religion, il faut avoir soin de les faire instruire, & de les instruire vous-même.

Miss S O P H I E.

Comment, ma Bonne, il faudroit nous assujettir à faire le catéchisme à nos valets & à nos servantes ? En vérité, cela seroit comique, & nous donnerions une bonne comédie au Public si nous le faisions.

Madem. B O N N E.

Eh ! ma chère, ce ne sera pas le Public qui vous jugera. Que vous importe qu'il vous loue ou vous méprise si vous êtes approuvées de Jésus-Christ qui est votre juge ?
Si

Si vous n'avez pas le courage de le faire par amour de votre devoir, faites-le par amour propre ; vous ne serez bien servie qu'à proportion que Dieu le sera chés vous. Vous bâillés, Miss *Frivole* ?

Miss FRIVOLE.

Oui, ma Bonne, parceque cette leçon qui est bien basse, est absolument inutile pour moi ; j'ai de fort bons domestiques, & depuis quatre mois que je suis mariée, je ne me suis pas apperçu qu'ils se comportent mal.

Madem. BONNE.

Vous pourriés m'en dire autant en dix ans sans qu'ils fussent meilleurs pour cela. Vous n'entrés dans votre maison que pour manger & dormir ; pouvés-vous répondre de ce qui s'y passe ? j'en suis mieux instruite que vous, Madame. Votre maison est un enfer, c'est-à-dire, qu'on y blasphème autant qu'en enfer. Un honnête valet qui vous a demandé son congé sans vous en dire la raison, m'a chargé de vous en avertir ; je ne l'eusse pas fait si vous n'aviés rien dit, car je fais que cela

I 2 est

est inutile : la passion du jeu commence à vous posséder. Je vous en avertirois en particulier si toutes ces Dames & tout le Public n'en étoient scandalisé. Vous êtes sur le bord du précipice, Madame ; frémissez, & arrêtez-vous s'il en est encore tems.

Pendant que vous passés les nuits aux jeux de hasard, vos domestiques vous imitent, jurent, se mettent en colère ; votre maison ne vous plaît que quand vous y voyés huit tables de jeu. Quelle vie, mon Dieu ! Quelle fruit de toutes les peines que je me suis donnée ! Je vous le répète, Madame, je ne vous dirois pas ceci devant ces Dames ; mais vous ne pouvés cacher ce train de vie. Je dois pourtant vous dire que si on est scandalisé de votre fureur pour le jeu : on parle bien de votre conduite ; on dit que vous êtes extrêmement décente, que vous avés un air de réserve & de modestie qui contient dans le respect les hommes qui vous approchent. Cela devoit me consoler un peu ; pourquoi cela ne le fait-il pas ? C'est que mon affection pour vous, me fait souhaiter de vous voir parfaite. Faites un effort, Madame ; commencés par renoncer absolument aux jeux défendus : on ne peut sans crime y risquer de

de grosses sommes. Nous travaillerons ensuite à modérer votre attachement pour les jeux de société.

Miss FRIVOLE.

Je vous le promets, ma Bonne, cela sera bien pénible pour moi, car outre que j'aime déjà passionnement les jeux de hasard, vous savez que je suis nécessairement liée à des personnes qui jouent ; n'importe, je vais demander à Dieu le courage de me vaincre. Je vous prie, ma Bonne, de continuer à nous expliquer nos devoirs à l'égard des domestiques.

Madem. BONNE.

Je dis, Mesdames, que vous devés les instruire ; si vous ne le pouvés pas à Londres, il vous est facile de le faire à la campagne. Les sermons ne sont pas assés familiers pour cette sorte de gens ; ou ils ne les écoutent pas, ou ils ne les comprennent pas : lisez-leur une douzaine de lignes du nouveau Testament ; faites-leur un catéchisme sur la vérité qu'elles contiennent ; appliquez cette vérité à leur état ; interrogez-les pour voir s'ils l'entendent bien.

A mesure que vous augmenterez leurs lumières, retranchés leur les occasions du péché. Vous verrez dans la vie de *Madame du Plessis* les moyens qu'elle prit pour cela. Pour vous aider dans votre travail, je vous promets, Mesdames, d'en entreprendre un. Ce sera le magasin des pauvres, des domestiques & des artisans. Je n'oublierai rien pour leur inculquer leurs devoirs, & si on repand ce livre dans les écoles de paroisse, on pourra se flatter de parvenir à être mieux servis. Nous voilà à cent lieues de l'histoire Romaine ; continués-la, *Lady Sensee*.

Lady S E N S E ' E .

Je vous ai dit, Mesdames, que le frère de *Publicola* fût le premier Dictateur. Il termina heureusement la guerre, & quitta la Dictature aussi-tôt qu'elle fût finie. Le peuple s'attendoit à voir terminer l'affaire des dettes ; on y chercha des difficultés, & on ne conclût rien. La même chose étant arrivée plusieurs fois, les plus mutins d'entre le peuple se retirèrent sur une montagne proche de Rome ; on l'appella depuis le mont sacré. Les Sénateurs voyant qu'ils ne pouvoient empêcher un
grand

des ADOLESCENTES. 199

grand nombre de plébéïens de se joindre à ceux qui les premiers avoient abandonné Rome, s'assemblèrent pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas aussi extraordinaire. *Publicola* ou ceux de son parti soutinrent qu'il falloit tout accorder au peuple pour le rappeler à Rome, puisque leur désertion dévastoit la ville ; que d'ailleurs il étoit dangereux que le peuple ne revint à force ouverte, & ne se vengea par le massacre des Sénateurs de la dureté dont on auroit usé à son égard. Ils ajoutèrent qu'il y avoit une sorte de justice à abolir les dettes de ceux qui ne les avoient contractées qu'en servant la patrie.

Miss CHAMPETRE.

Avoués, ma Bonne, qu'il n'y a rien de bon à répondre aux partisans du peuple. J'en suis si persuadée que je n'ai pas daigné lire la réponse d'*Apus* ; j'étois trop indignée contre lui, de ce qu'il entreprenoit de contredire des raisons qui assurément ne pouvoient souffrir une réplique raisonnable.

Madem. BONNE.

Vous me faites souvenir d'*Henri* quatre,

ma chère. Il voulut un jour assister au jugement d'un procès. Le premier Avocat donna de si bonnes raisons dans son discours pour prouver que celui dont il prenoit les intérêts, avoit raison, qu'il convainquit le Roi. Ce Prince alloit décider en sa faveur, lorsqu'on le pria d'écouter ce que l'autre Avocat avoit à répondre. Et que pourra-t-il dire, repliqua le Roi : de mauvaises raisons ? celles de son adversaire sont sans réplique. Il céda pourtant aux remontrances qu'on lui faisoit, & après qu'il eut entendu le plaidoyer du second Avocat, on lui demanda ce qu'il en pensoit ? Je trouve qu'ils ont raison tous les deux, répondit *Henri* quatre. Vous auriez peut-être dit comme ce Prince, *Miss Champêtre*, si vous vous fussiez forcée à écouter le plaidoyer d'*Apus* ; mais vous aimiez votre sentiment ; vous eussiez été fâchée de guérir une erreur qui vous est chère. Vous voilà bien attrapée ; je gage que vous allés être tentée de changer d'avis, ou qu'au moins vous dirés comme *Henri* quatre : je crois qu'ils ont raison tous les deux. Continués, *Lady Sensée*.

Lady S E N S É E,

Apus représenta au Sénat que s'il avoit
la

La foiblesse de céder au peuple en consentant à une injustice, il alloit en devenir l'esclave ; que le peuple, sans reconnoissance pour une grace qu'il auroit arrachée par force, en prendroit droit d'oser tout demander, sûr d'obtenir les choses les moins raisonnables quand il les exigeroit par la violence. Il dit qu'il valoit mieux que Rome fût sans citoyens, que d'en avoir de rebelles aux loix ; qu'au lieu de régarder comme un malheur la sortie des citoyens révoltés, il falloit en rendre grace aux Dieux. Craignés - vous, ajouta-t-il, de manquer d'habitans ? Choissies parmi les divers peuples qui habitent l'Italie ; tous vous demandent comme une grace, le droit d'être reçûs dans vos murs. Donnés la liberté à vos esclaves, qu'un pareil bienfait disposera à sacrifier jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour une patrie qui les aura adoptés. Tout est bon pour nous affranchir de l'esclavage où veut nous réduire la plus vile portion d'entre nous ; tout est bon pour prévenir le retour de citoyens capables d'abandonner la terre qui les a vû naître.

Lady VIOLENTE.

Avec la permission de ma Bonne, je vais faire une comparaison risible du parti de *Publicola* avec celui d'*Apïus*. Je regarde le premier comme une sotte nourrice qui se hâte de donner à un enfant tout ce qu'il veut parcequ'il le demande en frappant du pied & en pleurant ; & le parti d'*Apïus* comme un sage gouverneur qui dit : quand même il seroit juste de vous accorder ce que vous demandés, vous ne l'auriés pas, parceque vous vous êtes mis en colère pour l'avoir.

Miss BELOTTE.

Et moi, je suis toute étonnée que ce sage Sénat n'a it pas eu une pensée qui me vient dans l'esprit, & qui auroit tout accommodé. *Publicola* disoit : il est juste de soulager ceux qui se sont ruinés en servant l'Etat. *Apïus* disoit : il n'est pas juste de priver, de dépouiller un homme d'une somme qui lui appartenoit & qu'il a prêtée sur la foi publique. Et moi, j'aurois dit : vous avés raison tous les deux ; que le trésor de la république paye les dettes de ceux qui se sont ruinés en servant l'Etat :

l'Etat : tout le monde sera content, & il n'y aura aucune injustice de faite.

Madem. BONNE.

Si vous décidés toujourns aussi juste dans votre petit empire, c'est à dire, dans votre famille, il n'y aura point à appeller de vos décisions. Eh bien ! *Miss Champêtre*, que répondés-vous à tout cela ?

Miss CHAMPETRE.

Que vous êtes cruelle de m'interroger, ma Bonne ! Ne voyés-vous pas que je baisse les yeux toute honteuse de ma sottise ? Je vous l'avoue, ma Bonne, la comparaison de *Lady Violente* m'a humiliée jusqu'aux larmes.

Lady VIOLENTE en l'embrassant.

Ah, mon Dieu ! ma chère, que je suis fâchée de vous avoir fait de la peine ! Cette triviale comparaison m'est venue parceque je me suis souvenue de ma nourrice qui respectoit mes larmes comme si elles eussent été des perles, & qui par-là m'avoit accoutumée à en repandre quand

je voulois. C'étoient les verges que je lui montrois toutes les fois que j'avois des fantaisies. Je vous jure que je n'ai pas eu dessein de vous fâcher.

Miss CHAMPÊTRE.

Eh ! vous ne m'avez pas fâchée, Madame ; au contraire, vous m'avez rendu un très-grand service en m'aidant à détruire mes préjugés. Je l'avoue de bonne foi, je ne me connoissois pas moi-même, & j'avois grand besoin d'apprendre à me défier de mes lumières & même de ma bonne volonté. Ma Bonne l'a fort bien trouvé, que mes erreurs me sont chères, & quand on m'en arrache une, il semble que l'on m'ôte ma peau, tant je souffre.

Madem. BONNE.

Plût à Dieu que celles qui ont de pareils défauts, fussent aussi sincères que vous, elles seroient bientôt corrigées. Adieu, Mesdames ! *Miss Champêtre*, vous m'avez demandé une demie-heure ; vous pouvez venir cet après-diné, je serai seule.

CON-



CONVERSATION PARTICULIÈRE.

Madem. BONNE. Miss CHAMPETRE.

Miss CHAMPETRE.

Ah ! ma Bonne, que j'avois un grand besoin de vous entretenir ! Depuis cinq mois je désire de vous ouvrir mon âme, de vous confier mes peines, de prendre vos conseils. Si j'osois, je vous dirois que je suis la plus malheureuse personne du monde.

Madem. BONNE.

Je ne vous croirois pas, ma chère ; on ne peut être malheureuse quand on est chrétienne : vous pouvés être dans un état de souffrance ; mais la souffrance n'est point un mal aux yeux de la foi.

Miss CHAMPETRE.

Mes peines sont d'une telle nature que la foi les augmente : ce que je vais
vous

vous déclarer, ma Bonne, je l'ai renfermé jusqu'à présent dans mon âme ; je suis même déterminée à n'en point parler à ma mère : quelque amitié que j'aye pour vous, je vous ferois croire comme aux autres, que je suis heureuse & contente ; mais j'ai besoin de conseil, & ce motif à ce que je crois, rend ma confiance légitime, car enfin, c'est de mon mari que j'ai à me plaindre, c'est lui qui me fait passer dans les larmes tout le tems où je puis pleurer sans témoins. Le soin de sa réputation me feroit étouffer mes peines à vos yeux, si le désir de lui être utile, ne me rendoit indiscrete.

Madem. B O N N E.

Je ne puis trop louer votre délicatesse à parler des défauts de votre mari, & je vous assure que la seule charité m'obligera à les entendre ; cependant, ma chère, vous me surprenez : on dit qu'il est le plus honnête homme du monde.

Miss C H A M P E T R E.

Autant qu'on le peut être sans religion.
Ah ! que j'ai bien éprouvé ce que vous
nous

nous avés tant de fois répété ! Un homme sans religion a de la probité sauf le respect de sa passion dominante. Mon époux est un être incompréhensible ; tâchés, ma Bonne, de saisir son caractère sur le peu que je suis en état de vous en dire : Premièrement, il ne croit point en Dieu, & il craint, je ne fais quoi, ce n'est pas le diable ; ce qu'on en dit, est trop lié avec l'idée de la divinité : c'est une terreur vague, indéterminée, qui ne pose sur rien.

Secondement, il croit que notre être finira avec notre vie ; il donne de fort mauvaises raisons de son opinion : Lady *Violence* pourroit les réduire en poudre, & moi aussi, je crois, quoique je sois moins habile qu'elle, mais pour combattre un sentiment, il faudroit convenir de quelques principes : or ce mot *principe* est la bête d'horreur de mon époux. En conséquence de son opinion de la mortalité de l'âme, il croit qu'il est raisonnable de ne se contraindre en rien dans cette vie ; ainsi le caprice est sa règle, le plaisir sa loi. Comme il a beaucoup d'esprit, & que d'ailleurs il est d'un âge où les passions ne sont pas fort vives, il en impose à tout le monde sur ses sentimens ; il ne me les a
avoués

avoués que dans l'espérance de me les faire partager. L'inutilité de ses soins ne l'a point dégoûté: je souffre une picoterie perpétuelle sur ce qu'il appelle ma dévotion; il raille devant moi de ce que la religion a de plus saint; il prétend que j'écoute ses blasphèmes, & refuse d'entendre mes raisons, ou n'y répond que par de plattes plaisanteries. Ah! ma Bonne, quel remède apporter à un tel mal? La conversion de ce pauvre homme me paroit impossible.

Madem. B O N N E.

Souvenés-vous, Madame, que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu: il faut un miracle pour convertir votre époux; mais ce miracle, j'ose vous prédire qu'il l'accordera à vos prières & à votre bonne conduite. Il faut d'abord lui faire aimer, estimer au moins la religion par votre douceur, votre complaisance, & l'assiduité à faire tout ce qui pourra lui plaire. Il faut en second lieu assiéger, pour ainsi dire, le trône de la miséricorde de Dieu par de prières ferventes & continues. Imaginés-vous être la Cananéenne qui va demander à Jésus la guérison de sa fille ;

filles ; elle étoit bien déterminée à ne point quitter les pieds du Sauveur qu'elle ne l'eût obtenue. Prenés la même résolution ; priés au nom de Jésus, avec humilité, avec ferveur, avec confiance, & croyés que vous serés exaucée.

Miss CHAMPETRE.

J'avoue, ma Bonne, que je m'y suis mal prise ; moitié par amour pour mon époux, moitié par amour propre, je me suis souvent emportée dans nos disputes, surtout quand il tourne mes discours les plus sérieux en plaisanterie.

Madem. BONNE.

Ne vous étonnés pas, Madame, si cette conduite n'a rien opéré de bon. Ce n'est pas par votre éloquence & vos talens que vous pourrés arracher le funeste voile qui couvre les yeux de votre époux. L'esprit naturel avec lequel vous avés entrepris cette bonne œuvre, a tout gâté ; c'est par l'Esprit de Dieu que vous pouvés seulement réussir : vous l'avés éloigné.

Miss

Miss CHAMPETRE.

Je n'entend pas bien, ma Bonne, ce que vous voulés dire par ce mot, *l'esprit naturel*.

Madem. BONNE.

C'est un mauvais esprit qui vient gâter ce que nous faisons de meilleur. Remarqués, ma chère, que nous aimons naturellement à réussir dans les choses que nous entreprenons, & que souvent nous y cherchons moins la gloire de Dieu que notre propre satisfaction. Ce dernier motif se cache si habilement qu'il est difficile de n'y être pas trompé ; mais il y a une marque infailible pour démêler la pureté ou l'imperfection de vos vûës. Si vous ne cherchez que la gloire de Dieu, vous gémirés de l'inutilité de vos soins ; mais vous en gémirés en paix & sans trouble. Si au contraire, vous agissés par esprit naturel, vous sentirés du dépit, de l'impatience, du dégoût ; vous serés prête à tous momens de tout abandonner.

Miss CHAMPETRE.

Mais, ma Bonne, il faudroit être une
Sainte

Sainte pour agir avec ce désintéressement, & vous savés fort bien que je ne la suis pas; d'ailleurs, si ces mauvais motifs sont en moi sans que je m'en apperçoive, comment puis-je les détruire ?

Madem. BONNE.

Je conviens que vous n'êtes pas une Sainte; mais Dieu vous met dans une position où il faut que vous la deveniez nécessairement si vous ne voulés pas manquer votre vocation. Ce n'est point par hasard que vous êtes chargée d'un ouvrage qui ne peut réussir que par la pratique constante des plus héroïques vertus. Quant à l'imperfection de vos motifs, il faut y renoncer sans cesse, & dire mille fois le jour : Mon Dieu, je ne veux agir que pour vous. Seigneur, je vous consacre mes actions. Purifiés mes intentions : donnés-moi la grace de n'avoir que vous pour motif; je renonce à toute autre intention que celle de procurer votre gloire. Vous ne m'avez pas dit un mot de cette femme de charge dont vous aviés tant de peur.

Miss CHAMPETRE.

C'est que j'ai la tête si pleine de la malheureuse

heureuse situation de mon époux que je ne pense pas au reste. Cette femme est fort impertinente à ce que je crois ; mais elle n'a eu aucune occasion de me le prouver : j'ai si peu resté chés moi depuis mon mariage. Il est pourtant vrai qu'elle est pour moi un objet odieux ; elle a deux petites nièces qu'elle a permission d'avoir presque toujours au château : ces enfans portent leur bâstière sur le visage, car elles ressemblent à mon époux comme deux gouttes d'eau ; il m'a dit en riant qu'on l'accusoit d'en être le père, que c'étoit une calomnie, qu'il me donnoit sa parole d'honneur de ne me jamais donner sujet d'être jalouse d'aucune femme, & qu'il m'étoit absolument attaché. Je l'ai crû d'autant plus sincère dans ses promesses, que sa *Dulcinée* est devenue dégoûtante à force de se bien nourrir ; c'est une boule. Je n'ai pas voulu le presser sur l'aveu du passé qui ne m'importe guère. Voilà où j'en suis sur cet article.

Madem. B O N N E.

Ah ! ma chère, Dieu vous veut absolument à lui ; vous n'en pouvez douter. Que d'actes héroïques de vertu il met,
pour

pour ainsi dire, sous votre main ! Vous êtes assise sur des monceaux d'or, d'argent, de diamans & de perles. Tous ces trésors sont en votre disposition : vous pouvez vous faire une fortune immense pour l'autre vie ; votre état est digne d'envie aux yeux de la foi : hâtes-vous d'en tirer tout le parti possible. Il faut d'abord presser votre mari de vous dire si ces enfans lui appartiennent, & feindre de ne pas soupçonner leur mère ; vous direz à votre époux, que vous ne souhaitez de connoître s'il est le père de ces enfans, que pour devenir leur mère, & vous charger de leur éducation. Ne lui laissez pas un moment de repos, jusqu'à ce qu'il vous ait accordé cette grace. Les deux petites filles, sont-elles aimables ? Quel âge ont-elles ?

Miss CHAMPETRE.

L'ainée a six ans, & elles sont d'une jolie figure. Mon mari dit qu'elles ont de l'esprit : elles en ont la mine ; mais personne ne peut les souffrir dans la maison, tant elles sont méchantes. C'est peut-être l'effet de leur mauvaise éducation : je ne sentirois pas de répugnance à m'en charger, ce sont deux petites âmes qu'il

qu'il seroit beau d'arracher au vice; mais si je veux les corriger de leurs mauvaises habitudes, leur mère croira que je ne les corrige que par haine.

Madem. B O N N E.

Peut-être bien, ma chère; mais il faut risquer quelque chose quand il est question de la gloire de Dieu: d'ailleurs, il faut habiller ces enfans mieux qu'ils ne le sont actuellement, leur donner un maître à danser, leur apprendre vous-même la musique; voilà les trois points qui prouvent qu'on aime les enfans chés les âmes vulgaires; voilà selon elles, en quoi consiste toute l'éducation. Si donc cette femme est persuadée que vous donnés à ses enfans la meilleure éducation du monde, elle patientera sur le reste. Après tout, ma chère amie, il est question de faire un très-grand bien que la providence vous présente. Quelle gloire pour vous d'être l'instrument dont il veut bien se servir! Quelle joye pour vous, si vous pouvés enlever à Satan des enfans qui semblent être voués au péché par leur naissance! En vérité, je suis jalouse du bien que vous
aurés

aurés occasion de faire. Voilà un amusement bien glorieux & bien agréable ; car je suis sûre que les progrès de ces enfans dans la vertu vous dédommageront avec usure de la petite peine que vous prendrés.

Miss CHAMPETRE.

Vous me séduisez, ma Bonne ; c'en est fait : je sens que Dieu me donne le courage d'entrer dans la pénible carrière qui s'offre à moi. Priés pour moi, ma Bonne ; vous sentés que j'en ai grand besoin.

Fin du Second Tome.





